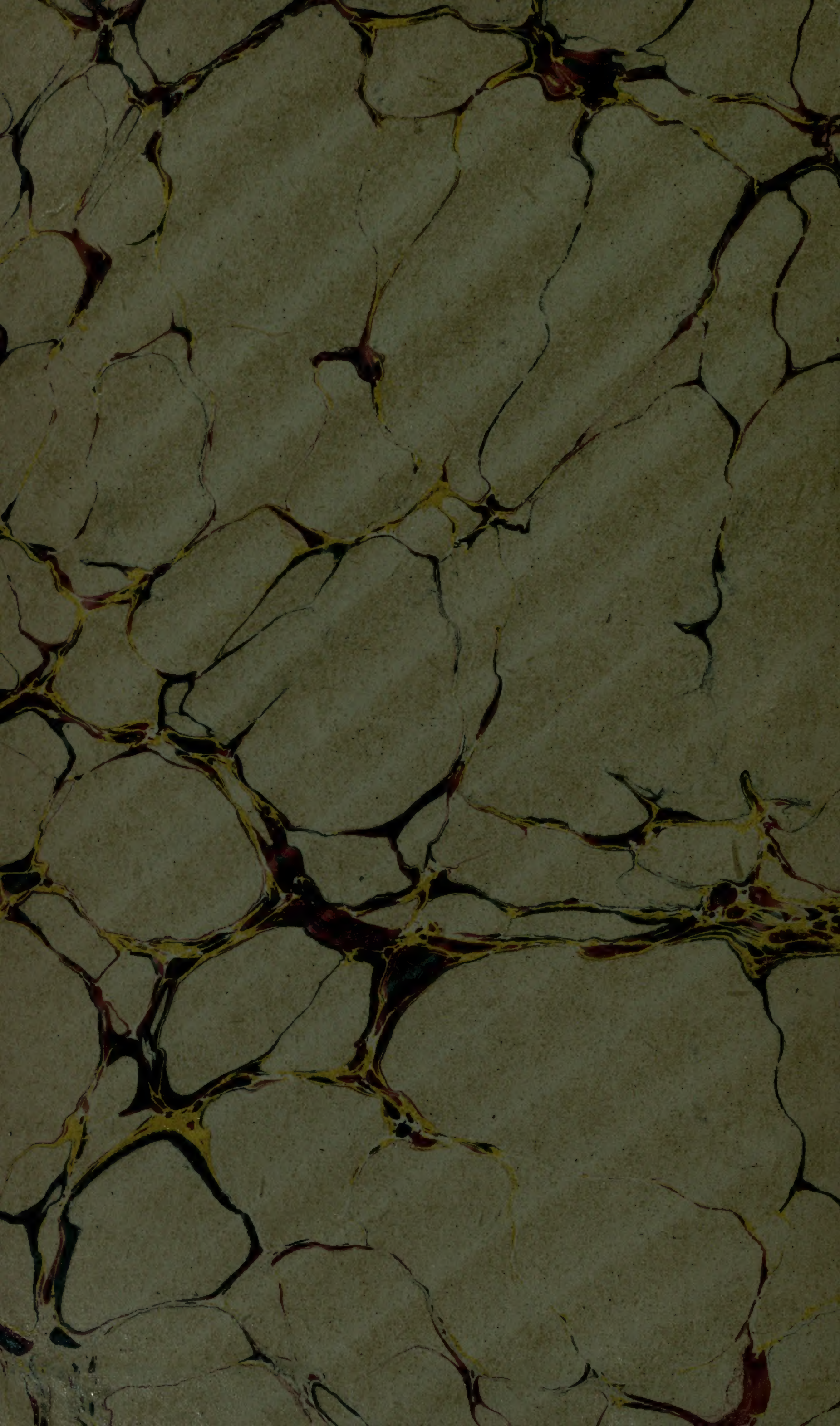






1812
La Guerre de Russie

1812
La Guerre de Russie

DU MÊME AUTEUR

Le Général Chanzy. Un vol. in-18 jésus.............. 3 fr. 50
La Guerre (1870-1871). Un vol. in-18 jésus........... 3 fr. 50

Paris en 1790. Voyage de Halem.................... 7 fr. 50
L'Ecole de Mars (1794). Un vol. in-18 jésus......... 3 fr. 50
Dugommier (1738-1794). Un vol. in-8 carré........... 7 fr. 50
La Légion germanique (1792-1793). Un vol. in-8 carré. 7 fr. 50
Un prince jacobin, Charles de Hesse ou le général Marat. Un vol. in-8 carré.................... 7 fr. 50
L'Alsace en 1814. Un vol. in-8 carré................. 7 fr. 50
Journal de Desaix (1797). Un vol. in-18 jésus........ 3 fr. 50
Souvenirs du baron de Frénilly. Un vol. in-8 carré. 7 fr. 50
Mémoires du général Griois. Deux vol. in-8 carré. 5 fr. »
La campagne de 1812. Mémoires du margrave de Bade. Un vol. in-18 jésus........................... 3 fr. 50

LES GUERRES DE LA RÉVOLUTION

La Première Invasion prussienne.
Valmy.
La Retraite de Brunswick.
Jemappes et la conquête de la Belgique.
La Trahison de Dumouriez.
L'Expédition de Custine.
Mayence.
Wissembourg.
Hoche et la lutte pour l'Alsace.
Valenciennes.
Hondschoote.

(Chaque volume formant un tout complet, 3 fr. 50.)

LA JEUNESSE DE NAPOLÉON

Brienne.
La Révolution.
Toulon.

(Chaque volume formant un tout complet, 7 fr. 50.)

Ordres et apostilles de Napoléon. 3 vol. Le volume 10 fr. »

Quatre généraux de la Révolution. Hoche et Desaix, Kléber et Marceau. 2 vol. Le volume... 7 fr. 50

Etudes d'histoire. Quatre séries. Le volume........ 3 fr. 50
Episodes et portraits. Trois séries. Le volume..... 3 fr. 50

Jean-Jacques Rousseau. Un vol. in-18 jésus....... 2 fr. »
Stendhal-Beyle. Un vol. in-8 carré................. 8 fr. »

Etudes de littérature allemande. Deux séries.... 3 fr. 50

Histoire de la littérature allemande.............. 5 fr. »

ARTHUR CHUQUET

MEMBRE DE L'INSTITUT

1812

La Guerre de Russie

Notes et Documents

DEUXIÈME SÉRIE



PARIS

FONTEMOING ET Cie, ÉDITEURS

4, RUE LE GOFF (5e)

1912

PRÉFACE

Le succès de nos *Notes et Documents* sur la guerre de 1812 nous détermine à publier ce deuxième volume, conçu d'après le même plan que le premier. Nous lui souhaitons le même accueil et nous pensons que, lui aussi, il est, comme nous écrit un des lecteurs du précédent tome, intéressant et utile.

LA GUERRE DE RUSSIE

NOTES ET DOCUMENTS

1. *La plus grande et la plus difficile des entreprises.*

Le 8 mai 1812, à la veille de son départ, Napoléon s'entretient avec Pasquier (cf. *Mém.* I, p. 524-525), et le préfet de police l'assure que la disette n'est pas finie, qu'avant la récolte il y a trois mois difficiles à passer, que l'absence de l'Empereur rendra la situation plus périlleuse parce que l'action du gouvernement perdra un peu de sa force. « Lorsque la révolte, ajoute Pasquier, a éclaté aux environs de Caen, Votre Majesté elle-même a donné les ordres nécessaires pour faire transporter et agir sur les lieux un régiment de la garde[1]. Les ordres ont été exécutés avec promptitude et vigueur. En sera-t-il de même lorsque l'Empereur sera à quatre cents lieues, et davantage, de sa capitale? Si un mouvement insurrectionnel de quelque étendue venait à se produire, n'aurait-il pas de funestes conséquences au dedans et au dehors? Il est de mon devoir de ne pas dissimuler à Votre Majesté les dangers que j'entre-

1. Le régiment fut envoyé en poste, et la répression fut très sévère; dans les exécutions qui en furent la conséquence, on n'épargna pas les femmes; mais n'était-ce pas « le seul moyen d'épargner de plus grands malheurs? » Il y avait eu « émeute et pillage; plusieurs moulins avaient été brûlés. » Cf. Pasquier, *Mém.* I, p. 508.

vois. » Napoléon paraît frappé des réflexions de Pasquier; il garde le silence; il se promène de la fenêtre à la cheminée, les bras croisés derrière le dos, comme un homme qui réfléchit profondément; puis brusquement : « Sans doute, il y a du vrai dans ce que vous dites. C'est une difficulté de plus, ajoutée à toutes celles que je dois rencontrer dans l'entreprise *la plus grande*, *la plus difficile* que j'aie encore tentée. Mais il faut bien achever ce qui est commencé. Adieu, monsieur le préfet. » Il avait donc, conclut Pasquier, la conscience des périls dans lesquels il allait se jeter, et ce fut peut-être sous l'influence de cette conversation qu'il prit un décret sur la taxe. Le 13 mai paraissait dans le *Moniteur* un décret daté du 8 et contenant une taxation définitive du blé dans les six départements qui, seuls alors, fournissaient le blé au commerce : Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Aisne, Oise et Eure-et-Loir. L'hectolitre ne pouvait être vendu plus de 33 francs. « Ce fut une sorte d'adieu qu'il jugea à propos de faire à la portion la plus nécessiteuse de ses sujets : il espérait s'assurer ainsi leur tranquillité pendant son absence. »

2. *Les prophéties de Dedem.*

Maret disait en décembre 1812, à Varsovie, au général Dedem de Gelder : « Vous avez été trop cruel prophète. » Dedem, en effet, avait en 1811 pronostiqué le désastre. Ce diplomate hollandais, passé au service de France, avait conservé des relations politiques en Allemagne et, de Rostock où il commandait, il écrivait au duc de Bassano (cf. ses *Mémoires*, p. 194) que l'Allemagne était aigrie par les vexations, que les peuples se révolteraient sans attendre le consentement de leurs pusillanimes souverains, que l'ombre du major Schill suffirait pour donner le signal dans le Mecklembourg et en Prusse, qu'au moindre revers en Russie l'armée impériale risquait d'être coupée d'avec la France, que les Allemands se lèveraient en masse pour se soustraire à notre domination et que ce feu s'étendrait jusqu'en Hollande. Il annonçait même que l'intention des Russes était de tout brûler, de tout dévaster et d'attirer l'adversaire dans un désert où il périrait de misère et de faim.

3. *Les pressentiments de Beugnot.*

A la fin de 1811, Beugnot, ministre du grand-duché de Berg, se rend à Paris. « Les esprits, dit-il dans ses *Mémoires,* sont en proie à l'anxiété inséparable d'une grande attente. Une immense expédition se prépare, destinée à imprimer le dernier sceau à la gloire de l'Empereur. Personne n'ose douter ou s'effrayer, tant est profondément établi le dogme de l'infaillibilité impériale. Il n'y a plus qu'un cri, c'est pour demander acte de l'expédition, et qu'une inquiétude, c'est de n'en être pas. Le prince de Bénévent envie le sort de l'archevêque de Malines qui vient d'être nommé ambassadeur extraordinaire à Varsovie, et l'un des plus anciens généraux de division, Mathieu Dumas, se tient pour honoré d'avoir été nommé intendant en chef de l'armée. J'avais encore présents les souvenirs d'Essling. J'avais aussi entendu dire par des généraux allemands que notre armée n'était plus celle d'Austerlitz ou d'Iéna, et qu'à la journée de Wagram nous n'avions dû notre salut qu'à une artillerie hors de toute proportion. D'ailleurs on ne professait pas à l'étranger une foi aussi robuste qu'en France au génie de l'Empereur. J'osais donc hasarder, non pas assurément la moindre censure, mais quelque léger doute sur les merveilles qu'on attendait sans trop les définir. J'étais partout repoussé, quelquefois sans doute par cette crainte du Seigneur, qui était alors autant que jamais le commencement de la sagesse, mais le plus souvent, en vérité, par l'hallucination à laquelle les esprits étaient en proie. »

Beugnot s'entretient avec Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, et Regnaud dit à Beugnot que l'Empereur veut frapper un grand coup qui mette le Nord à ses genoux, amener l'Angleterre à composition, en finir à la fois avec l'Angleterre et l'Espagne. « Voilà, ajoute Regnaud, ce que la raison me suggère, et je pourrais me tromper. Est-ce la rage d'entasser conquêtes sur conquêtes, d'en faire par la guerre, d'en faire pendant la paix? La France depuis Rome jusqu'à Hambourg, lui semble-t-elle encore étroite? Je ne saurais croire à ce genre de démence qui finirait par le perdre, et nous avec lui. » Et il convient avec Beugnot, que Napoléon *tend fortement la corde.*

Toutefois, nombre de personnes gardent l'espoir que, lorsque l'Empereur sera dans le Nord, les affaires pourront encore s'arranger. L'étendue même des forces militaires que l'Empereur assemble rassure sur leur emploi : on croit qu'il veut simplement en imposer à la Russie qui, à la vue de ce prodigieux appareil, cédera plus facilement sur l'article des licences et sur la réunion de l'Oldenbourg.

Mais, de retour à Düsseldorf, Beugnot voit le comte de Nesselrode, et Nesselrode lui assure que personne ne doute plus, que la Russie a épuisé tous les moyens de conciliation, qu'elle attend l'attaque et que le tsar Alexandre a résolu de ne rien céder à l'adversaire. Tous les hommes « dont l'opinion compte dans les affaires ou qui font autorité par leurs connaissances » tiennent l'expédition pour hasardeuse.

Enfin, un affreux phénomène, conclut Beugnot, lui semble envoyé tout exprès pour annoncer un affreux désastre. Le jour où l'armée met le pied en Russie est le jour de réception de Beugnot. Il a vingt-cinq personnes à sa table. La salle à manger donne sur le Rhin. En entrant, les convives sont « tellement frappés des apprêts effrayants d'une

tempête qui s'élève sur le fleuve que personne n'ose s'asseoir et qu'on rentre au salon. Un nuage d'un fond cuivré, semé de taches couleur de sang, plane sur la rive droite du Rhin et fait effort pour traverser le fleuve et fondre sur la rive gauche. Il est repoussé par un vent violent. Le conflit dure plus d'une demi-heure durant laquelle la masse du nuage ne cesse pas d'augmenter. L'air est coupé par des sifflements aigus venant des deux parts, aussi violents que ceux qui accompagnent une tempête sur mer. Il semble que le Rhin soit une barrière que l'orage ne peut franchir. Il la franchit à la fin, et la foudre, grondant, frappe à coups redoublés à droite et à gauche. Une grêle dont plusieurs grains ont six pouces de circonférence, a bientôt recouvert le sol. Tout est emporté des productions de la terre qui se rencontrent sous ce terrible fléau ; des maisons sont renversées ; des arbres séculaires ne résistent pas mieux ; des chevaux, des hommes périssent. Les vieillards de la contrée attestent que jamais rien de tel ne s'est offert à leurs regards. La forêt de Duisbourg où est le haras sauvage est hachée, culbutée de fond en comble. Je m'y rends dès le soir même, et j'y trouve une scène de désolation qui me donne quelque idée de ce que serait le monde aux regards du dernier homme. J'ai une dose de superstition. Chacun a la sienne, soit qu'il l'avoue, soit qu'il la dénie. Quand ensuite, et en comparant les dates, je fus certain que l'orage avait éclaté le jour et à l'heure même où l'Empereur était entré en Russie, je fus pleinement persuadé que la grande expédition ne serait plus qu'un immense désastre. »

4. *Le passage du Niémen.*

Le passage du Niémen a été décrit bien des fois. Voici comment, dans une lettre datée de Kovno, le 25 juin, Mounier, secrétaire de Napoléon, le retrace à sa femme (D'Hérisson, *Les girouettes politiques*, II, p. 63).

Le passage du Niémen a été exécuté en moins de trois heures de temps sur trois ponts jetés dans ce court intervalle, sans aucune opposition de l'ennemi.

A 2 heures, nous arrivâmes au Niémen. Le coup d'œil du passage était magnifique. La rivière est au moins aussi grande que la Seine. Ses rives étaient élevées en coteaux bien boisés. Ces coteaux étaient couverts de troupes. Le temps était superbe, et les fusils, les casques et les cuirasses reluisaient de tous côtés. Les ponts étaient couverts de lanciers polonais qui se déployaient à mesure qu'ils arrivaient sur l'autre rive et dont les flammes, de diverses couleurs, formaient des lignes brillantes qui se perdaient dans des nuages de poussière.

5. *Ostrovno.*

Le lieutenant de Kalckreuth appartenait au 2e régiment de hussards prussiens qui fit la campagne de Russie avec la Grande Armée dans la division Bruyère et le premier corps de cavalerie, commandé par Nansouty. Il a publié ses souvenirs ou *Erinnerungen* dans le cinquième fascicule de l'année 1835 de la *Zeitschrift für Kunst, Wissenschaft und Geschichte des Krieges*. Ils sont intéressants et renferment quelques détails curieux. C'est ainsi qu'il raconte que Napoléon passa devant les troupes le 28 juin dans le faubourg de Vilna : « Tous les Français et Polonais crièrent leur *Vive l'Empereur ;* mais nous, Prussiens, nous nous contentâmes de regarder cet homme remarquable qui se montrait à nous pour la première fois. » Dans ce qui suit, il raconte le combat d'Ostrovno, et cette page éclaire et complète les récits que nous possédons sur l'affaire du 25 juillet.

Le 28 juillet, derrière Ostrovno, il y eut un sérieux combat et notre régiment entra dans la ligne de bataille. Le terrain était uni et n'offrait d'autre coupure que la grande route de Vitebsk. Devant nous était une forêt que l'ennemi occupait fortement avec de l'infanterie et de l'artillerie. Beaucoup de cavalerie était sur les côtés et en face de nous. C'était le corps du général Osterman.

Nous n'avions que notre division — la division Bruyère — et deux batteries volantes à opposer à l'ennemi, car notre infanterie était encore en arrière. Néanmoins, le roi de Naples qui était toujours à

l'avant-garde voulut, non pas reculer, mais garder cette position.

Nous étions très près de l'ennemi et nous perdîmes par le feu de son artillerie beaucoup de gens et de chevaux. Plusieurs charges de la cavalerie française furent repoussées. Notre régiment, lui aussi, dut attaquer l'artillerie; nous réussîmes à passer entre les canons russes, mais un feu violent d'infanterie, parti de la forêt voisine, nous força à reculer, et nous eûmes beaucoup de blessés. Revenus à notre première position, nous souffrîmes encore du feu de l'artillerie, et il fallut faire une nouvelle charge Le 7e régiment de hussards français devait nous soutenir. Nous partîmes, nous renversâmes tout ce qui s'opposait à nous, nous pénétrâmes derechef au milieu de l'artillerie ennemie, nous sabrâmes beaucoup d'artilleurs et nous voulûmes ramener les canons. Mais le 7e régiment de hussards ne nous avait pas suivis et un feu meurtrier d'infanterie nous accueillit. Nous dûmes nous replier avec de grandes pertes.

Nous reprîmes donc notre première position, et un feu continuel de mitraille éclaircit considérablement nos rangs.

Enfin, lorsque l'obscurité commença à tomber, les Russes se retirèrent lentement. Nous bivouaquâmes non loin du lieu du combat et ce ne fut qu'alors que nous eûmes le temps de compter tout ce que nous avions perdu dans cette journée. Le capitaine de Manteuffel était blessé au bras; le premier lieutenant de Rudorff, à la mâchoire; le lieutenant de Kamecke, à la cuisse; nous avions, en outre, 37 morts et 43 blessés[1]. Tous les blessés furent, si je ne me trompe, transportés à Biéchenkovitchi.

1. En outre, 43 chevaux morts et 37 blessés.

6. *Les officiers prussiens à Macdonald.*

Les officiers prussiens, nommés par Napoléon chevaliers de la Légion d'honneur sur la proposition de Macdonald, remercient, chacun en leur nom propre, le duc de Tarente, et on lira peut-être leurs lettres avec curiosité. Yorck qualifie Napoléon de souverain magnanime et tous les officiers expriment à Macdonald leur vive admiration, leur profonde reconnaissance, leur respectueux dévouement.

I

Peterhof, 2 septembre 1812.

Monseigneur,

Le capitaine Biré m'a remis la lettre gracieuse de Votre Excellence à laquelle étaient annexées les lettres d'avis pour les officiers prussiens que S. M. l'Empereur a daigné nommer chevaliers de la Légion d'honneur. Je me suis empressé de donner aux officiers qui sont l'objet des grâces de S. M. l'Empereur, l'avis de leur nomination, qu'ils ont reçu avec la plus grande joie. M. Biré m'a exprimé en même temps la vive part que Votre Excellence prend à cette distinction honorable et dont le témoignage est sa mission. Permettez-moi de vous en remercier, Monseigneur, d'être l'organe de la reconnaissance que les titulaires portent au souverain magnanime et de celle que nous vous vouons, Monseigneur, pour la sollicitude que vous avez mise à procurer aux troupes prussiennes cette distinction. Je serai heureux si je trouve bientôt l'occasion de pouvoir de nouveau re-

commander à Votre intercession des individus qui méritent les bonnes grâces de Votre Excellence, et La prie d'agréer, avec ces sentiments de sincère dévouement, ceux du plus profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

de Votre Excellence,
le très humble et très obéissant serviteur
D'Yorck.

II

Dahlbingen, 2 septembre 1812.

Monseigneur,

Sa Majesté l'Empereur des Français a eu la grâce de me nommer, par décret du 22e d'août, chevalier de la Légion d'honneur. Assuré de devoir cette distinction dont Sa Majesté m'a honoré, à l'intercession bienveillante avec laquelle Votre Excellence a recommandé à Sa Majesté les troupes prussiennes qui ont l'honneur de combattre sous Vos ordres, je saisis l'occasion pour assurer Votre Excellence de ma plus parfaite reconnaissance en Vous priant de vouloir agréer l'attestation du plus profond respect avec lequel je suis, Monseigneur,

de Votre Excellence,
le très humble serviteur
le lieutenant général, Massenbach.

III

Fennhof, 4 septembre 1812.

Monseigneur,

Votre Excellence voudra me permettre de Lui présenter mes très humbles remerciements pour la bonté qu'Elle a eu de faire mention de moi près de

S. M. l'Empereur et Roi. La distinction dont Sa Majesté m'a honoré en me nommant chevalier de la Légion d'honneur ne peut qu'augmenter mon zèle pour le service, et je tâcherai en chaque occasion de mériter l'estime de Votre Excellence en Lui prouvant par là les sentiments de respectueux dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monseigneur,

de Votre Excellence,
le très humble et très obéissant serviteur

De Kleist,
Général de brigade.

IV

Olai, 2 septembre 1812.

Monseigneur,

Je viens d'apprendre avec la plus vive joie que S. M. l'Empereur a daigné me nommer chevalier de la Légion d'honneur. Je ne puis méconnaître l'intercession gracieuse de Votre Excellence, laquelle m'a procuré cette distinction honorable. Permettez, Monseigneur, de vous en exprimer ma vive reconnaissance et de vous assurer que ce nouveau témoignage de Votre protection est aussi cher à mon cœur que ma nomination m'est flatteuse. Le dévouement sincère que je porte à Votre Excellence sera inaltérable, comme le seront de même les sentiments du plus profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

de Votre Excellence,
le très humble et très obéissant serviteur

De Röder,
Colonel et chef de l'état-major.

V

Olai, 3 septembre 1812.

Monseigneur,

Sa Majesté l'Empereur et Roi m'ayant fait la grâce de me nommer membre de la Légion d'honneur, je sens trop le prix de cette faveur distinguée que je ne dois qu'à la bienveillance de Votre Excellence, pour ne pas vous présenter, Monseigneur, mes très humbles remerciements et ma reconnaissance la plus vive et la plus sensible. Daignez les accepter avec Votre bonté ordinaire et accueillez les hommages de mon dévouement et de mon zèle respectueux, avec lequel j'ai l'honneur d'être,

de Votre Excellence,
le très humble et très obéissant serviteur

De Lossau,
Lieutenant-colonel de l'état-major général.

VI

Blockkrug, 2 septembre 1812.

Monseigneur,

Je reçois par S. E. M. le général d'Yorck, avec la plus vive joie, ma nomination de chevalier à la Légion d'honneur.

Votre Excellence veuille me permettre de Lui exprimer ma reconnaissance pour la sollicitude qu'Elle a mise à procurer tant à moi qu'à mes camarades cette distinction honorable.

Si je suis trop heureux des grâces de S. M. l'Empereur, je ne le suis pas moins de la part que M. Biré m'a témoignée au nom de Votre Excellence.

Daignez vous persuader, Monseigneur, qu'il sera

toujours de mon orgueil de mériter Vos bonnes grâces. Les hauts faits de Votre Excellence comme guerrier commandent l'admiration; Ses rares qualités comme homme entraînent les cœurs. Ces sentiments d'admiration et de dévouement pour Sa personne ne pourront jamais s'altérer. Je me félicite de trouver une occasion pour vous les exprimer, Monseigneur, en y joignant ceux du plus profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

de Votre Excellence,
le très humble et très obéissant serviteur

De Brause,
Major et aide de camp.

VII

Peterhof, 7 septembre 1812.

Monseigneur,

La grâce de Sa Majesté l'Empereur et Roi, en me nommant chevalier de la Légion d'honneur, m'anime à la plus vive reconnaissance. Je dois cette distinction aux bontés de Votre Excellence et j'ose La prier d'agréer mes respectueux remerciements. Rien ne me tiendra tant au cœur que de me montrer, par ma conduite, digne de Sa bienveillance et de Lui témoigner, par mes actions, la vérité de mon entier dévouement et des sentiments du plus profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

de Votre Excellence,
le très humble et très obéissant serviteur

V. Lepel, *major.*

VIII

Olai, 4 septembre 1812.

Monseigneur,

La distinction honorable que j'ai reçue par les grâces de Sa Majesté l'Empereur m'anime à la plus vive reconnaissance.

Permettez, Monseigneur, de Vous exprimer celle que je Vous porte pour la part que Vous avez à m'avoir procuré cet avantage. Le témoignage du contentement de Votre Excellence avec mes services et celui de Sa bienveillance sera toujours ce qu'il y puisse avoir de plus flatteur pour moi. Le mériter, sera le but de toutes mes actions.

Daignez, Monseigneur, recevoir avec bonté ces faibles expressions des sentiments d'un entier dévouement avec lesquels j'unis ceux du plus profond respect, ayant l'honneur d'être,

de Votre Excellence,

le très humble et très obéissant serviteur

De Schmidt.

7. *D'Ostrovno à Smolensk.*

Nous suivrons dans les pages suivantes le lieutenant Kalckreuth et le 5e régiment de hussards prussiens d'Ostrovno à Smolensk. Le 26 juillet, Kalckreuth voit de près Napoléon. Le 27, il assiste à une affaire où il admire les tirailleurs français, et on lira volontiers l'hommage qu'il leur rend. Le 28, il revoit Napoléon qui félicite les hussards prussiens de leur conduite. Le 29, il « fait de la poussière » avec les aides de camp de Nansouty. Du 30 juillet au 12 août, son régiment reste au bivouac devant Porietche, et déjà tout, hommes et chevaux, se lasse et s'épuise. Le 17 août, devant Smolensk, il nous décrit le groupe curieux que forment l'Empereur, Murat, ses maréchaux et le mamelouk Roustam.

Le 26 juillet, au matin, en avançant sur la route de Vitebsk, nous trouvâmes sur le champ de bataille de la veille beaucoup de nos morts et nous cherchâmes, autant que le temps le permettait et en nous servant de nos sabres, à les recouvrir de terre. Puis nous entrâmes dans la forêt qui était devant nous et nous y reçûmes plusieurs coups de mitraille sans voir pourtant les ennemis. Le lieutenant Kalckreuth fut blessé légèrement, mais ne cessa pas de servir. Les deux régiments de lanciers polonais qui, sous les ordres du général Roussel, étaient venus la veille faire brigade avec nous, exécutèrent une charge heureuse, dans une clairière de la forêt, sur la cavalerie ennemie. Dès que nous eûmes la forêt derrière nous, nous vîmes s'étendre devant nous une grande plaine.

Napoléon vint sur la chaîne de nos avant-postes et mit pied à terre. Aussitôt quatre chasseurs de la garde se détachèrent de sa suite et se portèrent en avant; ils descendirent également de cheval, prirent leur carabine en main et formèrent un carré autour de l'Empereur; personne ne pouvait, sans l'ordre particulier de Napoléon, entrer dans ce carré; il observa la position de l'ennemi durant un quart d'heure, puis nous quitta. Nous avions eu, dans ce combat d'avant-postes, quatre morts et cinq blessés.

Le 27 juillet, nous nous attendions à une bataille. Vitebsk était à un demi-mille devant nous et les Russes avaient pris une position avantageuse sur des hauteurs assez considérables. Les troupes françaises étaient en ordre de bataille et notre régiment avait quitté la seconde ligne pour la première. Il franchit heureusement quelques difficiles enfoncements de terrain et souffrit du feu de l'artillerie; plusieurs projectiles passèrent à travers nous et allèrent tomber dans des régiments qui se tenaient derrière. Nous eûmes six morts et cinq blessés. Mais admirable fut la marche des tirailleurs français sur la grande route; nous étions tout près et nous pûmes l'observer exactement. Les Russes avaient garni fortement la hauteur d'artillerie et d'infanterie. Les tirailleurs français gravirent cette hauteur, rampant à quatre pattes, utilisant chaque pierre et chaque arbre pour faire feu. A peu près au milieu de leur chemin était une petite baraque de garde champêtre; l'atteindre était provisoirement le but de nos Français. Une demi-heure s'était à peine écoulée qu'ils en avaient pris possession, bien que beaucoup d'entre eux eussent été tués ou blessés. Puis, partant de là, ces petits et si adroits tirailleurs rampèrent de nouveau comme les fourmis, montèrent toujours plus haut, et au bout de quelque temps ils étaient maîtres de la hauteur et avaient chassé l'ennemi.

Au soir, nous prîmes un bivouac tout près de Vitebsk et en face de la ville.

Le 28 juillet, le régiment traversa Vitebsk. Les habitants étaient présents, pour la grande partie; mais presque toutes les boutiques de marchands étaient fermées parce que les Français avaient d'abord pillé.

Au sortir de la ville, sur la route de Janoviczi, Napoléon était descendu de cheval, dans une large allée d'arbres, avec tout son état-major pour voir les troupes marcher devant lui; il fit appeler notre colonel, M. de Czarnowsky, et lui dit qu'il était très content du régiment et qu'il en parlerait au roi de Prusse[1]. Nous marchâmes plusieurs heures encore, poussant l'ennemi devant nous.

Le lendemain, nous continuâmes notre route vers Janoviczi. Sur le bord opposé, et assez élevé, d'un petit ruisseau qui coupait le chemin, l'ennemi tint quelque temps et nous envoya de la mitraille qui blessa cinq hommes et trois chevaux. Or, de notre côté, le bord était couvert de bois et il n'y avait de libre qu'un petit espace, fort sablonneux. Le général Nansouty trouva sans doute qu'on s'arrêtait là trop longtemps; il arriva au galop avec ses aides de camp, examina la position et ordonna ensuite et à ses officiers et à quelques-uns de nous : « *Allons, Messieurs, faites de la poussière!* » Nous ne savions pas d'abord ce qu'il voulait dire. Mais ses aides de camp le comprenaient et ils se mirent à galoper çà et là sur le sable; nous suivîmes cet exemple ; un fort nuage de poussière s'éleva, et une batterie à cheval, dont l'arrivée fut ainsi cachée à l'ennemi, passa derrière nous; nous lui fîmes place, elle commença son feu

1. Le colonel Czarnowsky, le major de Zieten, le capitaine de Manteuffel, le premier lieutenant de Rudorff, les seconds lieutenants de Börcke et de Hobe reçurent la croix de la Légion d'honneur.

sur-le-champ, l'ennemi quitta sa position, nous le poursuivîmes, et sur la route de Porietche nous fîmes plusieurs prisonniers et capturâmes un convoi de vivres.

Le 30 juillet, nous arrivions devant cette petite ville de Porietche. Elle offrait un aspect singulier. On ne voyait, on n'entendait ni homme ni bête. Toutes les maisons et les boutiques étaient fermées; tout semblait mort, comme frappé de la peste; c'était à l'heure de midi, et il faisait le plus beau soleil. Mais soudain le feu éclata, et la ville fut presque entièrement brûlée, car personne n'arrêta les flammes et le vent jetait de tous côtés les bardeaux enflammés des toitures dans les maisons qui n'étaient que de bois. On bivaqua devant Porietche jusqu'au 12 août et on n'eut, durant ce temps, que de petits combats d'avant-postes. Il devenait de jour en jour plus difficile de se procurer des vivres et des fourrages; les patrouilles envoyées à cet effet rencontraient des troupes de Cosaques qui battaient la campagne et elles n'osaient par suite s'écarter trop loin de notre bivouac. Les deux régiments de lanciers polonais, surtout, avaient beaucoup perdu et ils s'étaient déjà considérablement affaiblis. Le colonel du 8e régiment de ces lanciers était le prince Dominique Radziwill, jeune homme très habile qui usait de son énorme fortune pour que ses officiers n'eussent pas à souffrir, et néanmoins ils faisaient souvent très petite chère. Notre régiment avait environ 400 chevaux, mais très las et amaigris.

Le 12 août, nous eûmes l'ordre de partir aussi vite que possible, et l'on marcha sur Krasnoï. Le 14, on passa le Dnieper. Le 15, on souffrit beaucoup de la poussière et de la chaleur; les colonnes étaient entièrement enveloppées de poussière, si bien que personne ne pouvait reconnaître son voisin; la soif était si grande qu'à chaque petit ruisseau une foule

de gens restaient en arrière pour boire, et ils fatiguaient leurs chevaux afin de rattraper le régiment. Le régiment ne prit aucune part au combat qui eut lieu ce jour-là à Krasnoï; mais il bivaqua sur le champ de bataille où il arriva très tard dans la soirée, et le lendemain matin, lorsque j'examinai de plus près l'endroit où je m'étais couché, je vis que le cadavre d'un Russe m'avait servi d'oreiller.

Le 16 août, nous arrivâmes devant Smolensk. L'armée se concentra ce jour-là, et au soir, tous les environs entre les routes de Smolensk et de Mstislav étaient couverts de feux de bivouac.

Le 17, commença la bataille. Notre division était d'abord près de la route de Mstislav : elle ne se battit donc pas, parce que l'artillerie et l'infanterie seules furent en jeu. Vers midi, sur la route de Mstislav, à un quart de mille de Smolensk, l'Empereur avait mis pied à terre pour observer le combat; tout son état-major l'entourait; deux escadrons de sa garde, chasseurs français et lanciers polonais, se tenaient à cent pas derrière lui, rangés en bataille. Il était debout sur une grande peau d'ours qu'on avait étendue pour lui. On voyait à ses côtés le roi de Naples, chapeau bas. Tous deux s'entretinrent quelque temps; puis, Napoléon se fit donner du vin jusqu'au bord dans une coupe d'argent; c'était le mameluck Roustam qui versait; le roi de Naples tendit la coupe et, lorsque l'Empereur eut bu, la remit à Roustam. Les maréchaux n'approchaient du souverain qu'avec la plus profonde soumission, et dans tout l'entourage régnait le plus grand silence.

8. *Maret à Macdonald.*

Le ministre des affaires étrangères, Maret, duc de Bassano, concentre à Vilna tous les renseignements qu'il envoie ensuite aux lieutenants de Napoléon et il mande dans la lettre suivante à Macdonald les détails qui lui sont parvenus sur la prise de Smolensk, sur le combat de Valoutina et sur la première bataille de Polotsk.

Vilna, le 26 août 1812.

Les détails qui me sont parvenus sur la bataille de Smolensk montrent que cette affaire a été plus considérable et plus glorieuse que les premières nouvelles ne l'annonçaient. Cent mille hommes ont été engagés de part et d'autre. Les Russes, quoique retranchés et protégés pendant une grande partie de l'action par la fusillade de leurs créneaux, ont éprouvé une perte de 4.700 hommes restés sur le champ de bataille, de 2.000 prisonniers et de 8.000 blessés. Cinq généraux russes sont parmi les morts. Nous avons eu 700 hommes tués et 3.100 blessés. Les Russes considéraient Smolensk comme une ville très forte et comme le boulevard de Moscou.

Après l'occupation de la ville, l'ennemi a été vivement poursuivi. Le 19, à la pointe du jour, le duc d'Elchingen a battu une division, lui a tué beaucoup de monde et lui a fait 400 prisonniers. Le même jour, vers le soir, il joignit l'arrière-garde, qui avait environ 15.000 hommes et qui fut ensuite renforcée par plusieurs divisions d'élite qui n'avaient pas encore

donné et par 5 à 6.000 hommes de cavalerie. L'ennemi occupait à Valoutina une très belle position presque inexpugnable et qu'il avait un grand intérêt à conserver pour couvrir la retraite de ses équipages et de ses nombreux blessés. Le duc d'Elchingen, soutenu par la division Gudin, força l'ennemi à l'abandonner, après une perte très considérable. Nous avons fait un millier de prisonniers, la plupart blessés. L'ennemi a laissé 15 à 1.800 morts sur le champ de bataille. Le nombre de ses blessés se monte au moins à 6 ou 7.000. Nous avons eu 600 morts et 2.600 hommes hors de combat. Dès le commencement de l'affaire, le général Gudin a eu la cuisse emportée par un boulet, et le soir, l'armée a eu à regretter en lui l'un de ses plus braves et de ses plus estimables généraux.

L'affaire de Valoutina, dans laquelle 80.000 hommes se trouvaient engagés et qui pourrait aussi s'appeler une bataille, est considérée comme l'un des plus beaux faits d'armes de notre histoire militaire.

Après ce combat, la retraite de l'ennemi a été tellement précipitée que nos troupes ont fait huit lieues sans trouver un seul cosaque et en ramassant partout des blessés et des traînards.

Pendant que de si belles affaires se passaient devant Smolensk, le duc de Reggio était attaqué par le général Wittgenstein. L'ennemi avait été vigoureusement repoussé le 16 et le 17. Mais au moment où le duc de Reggio faisait ses dispositions pour profiter de sa victoire, il fut frappé à l'épaule par un biscaïen et blessé assez grièvement pour être obligé de remettre le commandement des 2e et 6e corps au général Gouvion-Saint-Cyr. Le 18, ce général a attaqué l'ennemi et l'a mis dans une déroute complète. Nous avons fait dans ces deux journées 1.500 prisonniers et pris près de 20 pièces de canon. Le général Verdier et le général bavarois Deroy ont été blessés.

9. *La disgrâce de Dessolle.*

Le 5 mars, l'Empereur avait ordonné que Dessolle serait employé à la Grande Armée et devait se rendre de sa personne, le 20 mars suivant, à Fulda. L'ancien chef d'état-major de Moreau devint chef d'état-major du 4e corps d'armée, connu sous le nom d'armée d'Italie et commandé par le vice-roi d'Italie ou prince Eugène[1].

Mais, le 31 juillet, de Vitebsk, Berthier écrivait à l'Empereur : « Le général Dessolle expose que sa santé ne lui permet plus de continuer le service; je prie en conséquence Votre Majesté de vouloir bien lui permettre de se retirer dans sa famille. »

Le 19 août, à Smolensk, par un décret, Napoléon mit Dessolle à la retraite, et Dessolle, regagnant la France, alla vivre à Monhuchet, près Longjumeau. Puis, le 28 décembre, à son retour, Napoléon signait aux Tuileries un nouveau décret qui donnait à Dessolle une solde de retraite de 3.321 francs.

D'où venait la disgrâce de Dessolle?

Il était mécontent — dit Labaume qui, comme on sait, appartenait à l'état-major du 4e corps — il était « dégoûté par l'oubli de ses services; » il jugeait « combien il lui serait difficile d'acquérir un rang qui pût le mettre au niveau de ceux qui l'avaient

1. Quelle singulière erreur, à ce propos, dans les *Mémoires* de Mme de Chastenay! Elle assure (II, p. 314) que Dessolle « n'avait pas suivi l'Empereur en Russie »!

devancé dans la carrière et qui lui seraient toujours préférés. »

Mais Fain expose la vraie cause de l'événement[1]. A Smolensk, dit-il, « l'Empereur ne peut pas s'abstenir de remarquer de mauvaises dispositions qui se trahissent souvent d'elles-mêmes. Quand il veut lire tout ce que le secret du cabinet fait passer sous ses yeux, il est bien rare qu'il n'y découvre pas les effusions les plus secrètes, et parfois, sensible à l'offense, il se laisse blesser. La défaveur alors, la disgrâce même éclate, et les vrais motifs de cette sévérité, qui resteront méconnus, seront peut-être abandonnés aux interprétations de l'avenir, comme des caprices du pouvoir, comme l'effet de suggestions jalouses, comme la preuve d'une volonté intolérable qui brise ce qu'elle ne peut plier. » Puis, après ces réflexions, Fain raconte que l'armée « apprit avec étonnement que Dessolle avait obtenu la permission de retourner en France. » Dessolle fut donc disgrâcié, non parce qu'il se plaignit de ne pas avoir un commandement digne de lui et qui lui vaudrait le maréchalat, mais parce que dans ses lettres, dont l'Empereur eut connaissance, il ne cachait pas ses « mauvaises dispositions. »

1. *Manuscrit de mil huit cent douze* (I, p. 339). Mais Fain se trompe en disant que Dessolle obtint, le 22, la permission de retourner en France : Dessolle fut, le 19, mis à la retraite.

10. *Smolensk ou Moscou.*

On venait d'apprendre à Paris que Napoléon marchait de Smolensk sur Moscou et on savait que la Turquie avait conclu la paix avec la Russie, que Bernadotte avait fait un arrangement avec Alexandre et que deux armées russes, devenues disponibles, allaient, l'une, de Moldavie, l'autre, de Finlande, se porter contre les Français. On pensait que Napoléon, écoutant les conseils de la prudence, donnerait à son armée déjà très fatiguée le temps de se refaire, et comme dit Pasquier (*Mém.* II, p. 4), qu'il allait fortifier, assurer sa position sur la Dvina, organiser la Pologne, y passer l'hiver : n'était-ce pas se mettre en mesure de dicter la paix ou d'entreprendre au printemps une campagne décisive?

Ce fut alors qu'eut lieu entre Pasquier, le préfet de police, et Decrès, ministre de la marine, un mémorable entretien. Pasquier passe à cheval sur la place Louis XV, et Decrès, qui sort à pied de son ministère, l'aperçoit, l'appelle, lui montre un hôtel qu'il vient d'acheter, l'emmène dans le jardin et là, durant une heure, l'entretient de la situation et l'assure que l'Empereur court à sa perte. « Il a, s'écrie Decrès, la folie de repousser tout ce qui semble contrarier ses espérances. Croyez-vous qu'une corde aussi tendue peut résister longtemps? C'est un homme perdu. »

Pasquier n'avait avec Decrès aucune intimité. Il fit, pour la forme, quelques objections et, en riant, il remercia le ministre de sa confiance qui était grande puisque Decrès, depuis deux ou trois ans, n'avait pas

échangé une parole avec lui. « Je sais bien à qui j'ai affaire, » répondit Decrès. Mais, rapporte Pasquier, « je ne crois pas qu'en aucune conversation, à cette époque, on soit allé si au fond des choses. »

11. *Le prince royal de Wurtemberg au général Marchand.*

Le prince royal de Wurtemberg écrit au général Marchand pour lui recommander la division wurtembergeoise qui passe sous ses ordres. On sait que cette division avait pillé et, assure Castellane, commis des horreurs épouvantables; le prince voulut établir une discipline plus rigoureuse et il n'y réussit pas; il reçut de Napoléon de sévères reproches; il tomba malade et, comme dit Hochberg, le mauvais traitement qu'il essuya de l'Empereur contribua encore à aggraver son état; il écrivit que sa santé exigeait un séjour de quelques mois à Stuttgart, et le 30 août, de Viasma, l'Empereur apostillait ainsi sa lettre : « Point de difficulté[1]. »

Vilna, 2 septembre 1812.

Monsieur le comte,

Le mauvais état de ma santé m'ayant forcé de demander à S. M. l'Empereur la permission d'aller passer quelque temps à Stuttgart, je m'empresse de vous écrire avant mon départ de Vilna pour vous recommander vivement la division wurtembergeoise qui se trouve maintenant sous vos ordres.

J'ai appris avec bien du plaisir le choix que Sa Majesté Impériale a fait de vous, monsieur le comte, pour commander en mon absence les troupes wurtembergeoises, et je suis persuadé qu'elles soutiendront la réputation acquise dans les deux campagnes

1. A. Chuquet. *Ordres et apostilles de Napoléon*. II. p. 407.

précédentes, surtout en combattant sous un chef tel que vous.

Je vous prie aussi, monsieur le comte, d'accorder une entière confiance au lieutenant général de Scheler, officier du plus grand mérite, et qui se fera un devoir de vous seconder de tout son pouvoir.

Recevez, monsieur le général, l'assurance des sentiments d'estime que je vous porte.

Le prince royal de Wurtemberg,

FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

12. *L'aurore de la Moskova.*

Ces lignes, écrites par le chirurgien wurtembergeois Henri de Roos (Erinnerungen, p. Holzhausen, p. 69), retracent, ce nous semble, d'une façon vivante et originale, les impressions d'un témoin à la veille et au matin de la bataille de la Moskova.

Dans l'attente des événements, bien peu de nous dormirent cette nuit-là. On avait vu l'avantageuse position des Russes, leurs hauts retranchements dans toute l'étendue de leur camp et, loin derrière eux jusqu'à une forêt, étinceler leurs armes. On savait qu'ils avaient beaucoup de lourde artillerie et on supposait que pour une si grande entreprise ils auraient amené de loin et de près tout ce qui pourrait grossir leur force et leur nombre. Il s'agissait pour eux et pour nous de quelque chose de sérieux.

De notre côté, on avait la ferme persuasion que nous étions supérieurs en nombre à nos adversaires et nous croyions aussi que nous avions une plus grande habileté dans la pratique de l'art de la guerre. Mais nous savions que les Russes combattent avec fermeté et qu'ils tiennent obstinément même contre la mitraille. Mes collègues, arrivés de la veille, me racontaient qu'ils s'étaient battus dans leur retraite avec un ordre qui passe toute idée; notre cavalerie poursuivait de Krasnoï jusqu'à Smolensk une colonne d'infanterie russe, et cette infanterie, formée en carré et toujours luttant, s'était retirée avec tant

d'adresse qu'elle avait repoussé les attaques réitérées de la cavalerie et qu'elle n'avait pas perdu un seul homme! Nous n'avions, en outre, qu'une faible et incertaine confiance dans nos forces physiques; nous nous tenions, à cause de nos nombreuses privations et des grands efforts que nous avions faits, pour plus faibles que nous étions.

Dès la veille, à la tombée de la nuit, l'infanterie et l'artillerie avaient déjà marché vers l'endroit où elles devaient se mettre en bataille. Au premier crépuscule de ce jour mémorable nous nous mîmes en mouvement, hommes et bêtes, sans avoir déjeuné. Nous nous dirigeâmes à droite derrière une forêt qui était remplie de notre infanterie. En avant de cette forêt se trouvait l'aile gauche de l'armée russe, couverte par une grande redoute. Il était de très grand matin; tout se taisait; le soleil ne se levait pas encore. On nous ordonna de mettre pied à terre. Le froid du matin força nos soldats à couper des branches des genévriers voisins et à faire des feux. La fumée monta droit dans le ciel, et de là nous conclûmes plaisamment au succès de la journée. Puis il fit plus clair, nous montâmes à cheval, et alors l'aide de camp, comte de Grävenitz, nous lut en langue allemande l'ordre du jour connu. Le comte était si plein de zèle et d'ardeur, si plein d'enthousiasme et du plaisir de se battre, qu'au lieu de finir, comme c'était écrit, par le mot « la Moskova, » il termina ainsi : « Moscou, le 7 septembre 1812. Napoléon. »

Cependant, non seulement le soleil s'était montré, et un soleil riant; mais la bataille avait commencé. Devant la forêt, derrière laquelle nous étions, s'était élevé un cri, qui, malgré le bruit de la lourde artillerie et de la fusillade, retentit avec force et distinctement; il semblait que toutes les voix et langues de l'Europe se fussent tout d'un coup fait entendre. Du moins, nous qui étions encore tranquillement à

cheval, nous perçûmes dans cette clameur des langues connues et inconnues. Cela dura environ quinze minutes ; puis il y eut un silence, un absolu silence, et nous en conclûmes que quelque chose de décisif s'était produit. En effet, la première redoute était prise.

13. *La bataille de la Moskova.*

Récit de Brandt.

Les Mémoires de Brandt (*Aus dem Leben des Generals Heinrich von Brandt*) sont peut-être les plus attachants mémoires anecdotiques dont la guerre de Russie ait été l'objet. Brandt est très instruit, très intelligent, et il joint à une excellente mémoire la finesse de l'observation et la sagacité du jugement. Né dans un petit village de l'ancienne Prusse orientale, à Lakie, en 1789, étudiant à l'Université de Königsberg, enseigne à la fin de 1806 dans un régiment prussien, devenu sujet du grand-duché de Varsovie, nommé en 1808 par Davout lieutenant dans la légion de la Vistule, il fit, après avoir guerroyé en Espagne, la campagne de Russie comme capitaine adjudant-major. Voici ses impressions de la Moskova. On n'a pas à les analyser ici et à les apprécier. Mais il y a peu de récits aussi vivants, aussi saisissants, et, dès le début, quel épisode pittoresque que celui de ces Prussiens qui combattent côte à côte avec les Français et qui marchent contre le même ennemi en chantant un lied de Schiller !

Il pouvait être 3 heures ou un peu plus tard — le 6 septembre — lorsque je fus chargé d'aller remettre une lettre au sous-chef d'état-major de l'armée, le général Monthion. On ne m'avait pas dit où je pouvais le rencontrer, et je me dirigeai droit vers le groupe des tentes impériales où un officier de la garde, qui avait servi jadis au 14ᵉ régiment et fait avec moi le siège de Saragosse, m'orienta. L'officier de jour, au bureau du détail du mouvement des troupes, prit ma lettre après l'avoir enregistrée, et ma commission

fut ainsi remplie. En partant, je rencontrai le capitaine Desaix, naguère aide de camp du maréchal Suchet et depuis officier d'ordonnance de l'Empereur. Nous nous étions liés d'amitié en Espagne; il me mena à la tente de l'Empereur; devant cette tente était exposé le portrait du petit roi de Rome. On me raconta que Napoléon, environné de ses aides de camp et des nombreux grenadiers de sa vieille garde, avait longtemps regardé ce tableau avec ravissement. Les vieilles barbes grises qui avaient bien vu cent fois l'enfant impérial faisaient toute sorte de remarques. « Espérons, disait un sergent, qu'il suivra les traces de son père. » — « En attendant, répliquait un autre, souhaitons-lui des moustaches, » et sans doute il voulait dire par là qu'il le souhaitait plus âgé. De bouche en bouche se répétaient les mots qu'avait prononcés Napoléon : « Retirez-le, il voit de trop bonne heure un champ de bataille. »

Un officier de l'armée d'Espagne, un aide de camp du maréchal Marmont, fixa mon attention. Desaix me le nomma; c'était le capitaine Fabvier qui, disait-on, était arrivé avec la nouvelle d'une bataille perdue, celle de Salamanque. Mais on la cachait soigneusement, et un très grand nombre d'officiers, même supérieurs, n'en ont eu connaissance qu'à leur retour en France ou en Allemagne. Fabvier s'entretenait avec plusieurs autres; il avait l'air très grave et semblait être d'une santé languissante. Plus tard on raconta qu'il avait fait la bataille avec un régiment d'infanterie du 4e corps et qu'après la victoire il avait repris aussitôt le chemin de l'Espagne.

Il y avait dans le camp, comme auparavant, beaucoup de mouvement. Le soir, à l'appel, on fit une exacte inspection des armes, des habits et des chaussures. L'état de tous ces objets était excellent, admirable, et donnait une irrécusable preuve du mérite des officiers et des soldats. Les hommes avaient l'air

très dispos, bien que les compagnies fussent fort réduites. Vraiment, lorsqu'on voyait dans les marmites le blé qu'ils faisaient cuire pour le manger en guise de pain et lorsqu'on se rappelait en même temps qu'ils manquaient souvent d'eau et que la mauvaise viande de bestiaux fatigués ou de chevaux abattus, souvent sans sel, était leur unique nourriture, on devait s'étonner que tout, les personnes et les choses, fût encore comme c'était en réalité.

Une nuit humide, mêlée de légères giboulées, augmentait les désagréments de notre position. Couchés autour des feux, devisant du passé et de l'avenir, nous passâmes le temps jusqu'à ce que la lassitude vînt fermer nos yeux. Mais dès minuit on remuait déjà; la fraîcheur était sensible et beaucoup se levaient de terre. C'est à ce moment qu'arriva aux régiments l'ordre du jour qu'on connaît. Il avait fallu quelque temps pour la traduction que le colonel lui-même fit avec grand soin. Il était alors 3 heures. Les adjudants sous-officiers Karpisz et Madalinski avaient réuni les sergents-majors pour dicter à la lueur du feu l'ordre qui devait être lu le matin aux soldats. Derrière notre camp, à l'aile droite, marchaient de longues files de cavalerie, Français, Allemands, Polonais. En tête d'un régiment, un homme, d'une voix belle et sonore, chantait le *Reiterlied* de Schiller; un chœur faible, à vrai dire, mais qui n'était pas mauvais, répétait le refrain de la dernière strophe : « Du monde a disparu la liberté, on ne voit que maîtres et valets. »

Aus der Welt die Freiheit verschwunden ist,
Man sieht nur Herren und Knechte.

Et nous entendîmes ces vers lorsque le régiment fut en face de nous. Je fis demander quelles troupes c'étaient, et j'appris que c'étaient des Prussiens!

Aux feux des bivouacs on voyait partout de sombres

formes qui paraissaient errer sans repos. C'était pour bien des milliers la dernière nuit qu'ils passaient sur la terre dans les peines de la vie. Combien d'entre eux qui, après avoir autrefois, sous l'aiguillon d'un ambitieux désir, embrassé le sanglant métier des armes, évoquaient maintenant avec tristesse les souvenirs d'une carrière qui leur avait apporté si peu de profits et tant de privations et de fatigues! Combien qui, déroulant devant leurs yeux le livre des chances, redoutaient alors doublement la perfidie du destin!

Ni tambour ni trompette ni cri de guerre n'appela les soldats à leurs drapeaux.

Quelques pommes de terre, trouvées par un heureux hasard et rôties à la cendre d'un feu encore rare, formèrent notre déjeuner. Napoléon, dans l'obscurité, passa une fois à cheval devant nous. Dès la pointe du jour tout était sous les armes. A droite, derrière nous, derrière la redoute de Chevardino, était la vieille garde en grande tenue; les plumets et les épaulettes rouges s'étendaient comme une traînée de sang à travers la plaine; on apercevait l'Empereur au haut de la redoute.

Loin de moi l'idée de vouloir faire une description exacte de la bataille qui suivit; je ne puis qu'indiquer en général la direction du combat et en marquer l'esprit, et je rappellerai le mot de Wellington sur Waterloo, qu'il est aussi impossible de décrire une bataille qu'un bal.

Quelques coups de feu éclatèrent devant nous. Puis à droite, dans la forêt, l'affaire devint plus vive. Vers 7 heures la bataille était en pleine marche. De tous côtés retentissait le tonnerre du canon. Mais quoique nous fussions très près du tumulte du combat, quoique des boulets vinssent tomber devant nous et même passer par-dessus nos têtes, on ne voyait rien de la bataille. Des blessés qui passaient racontaient que la redoute était prise, que Compans, De-

saix, Davout étaient blessés. De temps en temps, nous entendions le cri *en avant* et le hourra des Russes que des coups de vent nous apportaient; mais nous ne voyions rien de la bataille.

Un peu après 9 heures on ordonna : « Portez vos armes! » et nous avançâmes en colonnes de bataillon, sur deux lignes. Toutefois, à peine avions-nous fait mille à douze cents pas, en laissant Chevardino derrière nous, pour atteindre un petit pli de terrain qu'on cria soudain *halte*. Mais les boulets continuaient à tomber sur la hauteur devant nous et à passer par-dessus nous. Le général Chlopicki alla reconnaître la position des Russes, et le général Claparède vint à nos bataillons, fit sortir des rangs les officiers, leur rappela la gloire de leur troupe, puis se tint devant la compagnie de grenadiers du 1er régiment et resta là longtemps. Chambray assure que nous demeurâmes ainsi parce que l'Empereur avait envoyé, au lieu de nous, Friant au secours de Ney qui demandait instamment du renfort. La bataille grondait toujours. A notre droite nous voyions les blessés passer en foule. Il semblait que, par instants, à cette droite, le combat débordait vers nous : des coups éclataient devant et derrière. Pourtant, tout en entendant sans interruption le bourdonnement des projectiles, nous n'avions pas encore perdu un seul homme. Le général avait choisi notre position avec un grand discernement : il pouvait se mouvoir rapidement de tous les côtés et il nous avait couverts contre toute perte inutile.

Vers 10 heures peut-être se présenta un officier d'ordonnance de l'Empereur. Nous nous mîmes aussitôt en marche par un demi-tour à gauche, et nous engageant dans une prairie où coulait un mince filet d'eau nous travers âmes uneassez grande partie du champ de bataille. A droite de nous la bataille faisait fureur, à gauche se tenaient en ligne de longues files

de cavalerie où le feu de l'ennemi pratiquait de larges brèches. Nous aussi, nous perdîmes quelques gens, car les boulets tombaient parfois dans les colonnes. Nous poursuivîmes notre marche sur la pente d'une hauteur; à droite, au-dessous de nous, nous voyions un petit ruisseau — ce devait être la Kamenka —; puis nous arrivâmes dans une plus large prairie, vraisemblablement celle de la Semenovka, où de nouveau nous fîmes halte. De notre position que le général choisit, nous ne pouvions rien voir. Mais de toutes parts retentissait autour de nous le feu de l'infanterie et de l'artillerie. Durant notre marche nous avions vu des morts et des blessés en quantité et surtout beaucoup de chevaux tués ou mutilés. Le combat le plus violent devait se déchaîner à peu de distance devant nous; mais, tandis que des troupes entières de blessés passaient sous nos yeux, nous étions complètement couverts par le terrain. Pourtant, la tour de Borodino se montrait à nous et nous voyions son vert sommet; par intervalles, la lumière du soleil se reflétait brillamment dans ses tuiles.

Je ne sais quelle heure il était lorsque sur la hauteur, de l'autre côté du village, nous aperçûmes des masses de cavalerie et entendîmes aussi un feu d'artillerie et de mousqueterie. Quand ce bruit cessa, le soleil était encore haut. L'attaque d'Ouvarov se produisait alors, cette attaque qu'il entreprit avec de la cavalerie et qui, comme on sait, échoua. Vers ce moment arrivait lentement de l'aile droite le capitaine Desaix. Il s'arrêta un moment auprès de nous. « Je viens de la droite, dit-il, votre prince Poniatowski ne marche pas; l'affaire y est en suspens depuis quelques heures; l'Empereur en est très peu satisfait; nos pertes sont partout énormes; les Russes se battent comme des enragés. »

Peut-être vers 2 heures ou un peu au delà nous reçûmes l'ordre de pousser en avant. Nous passâmes

un ruisseau, la Semenovka, à ce que je suppose, à un endroit que le passage de la cavalerie avait fortement gâté. Cette fois, nous ne cessâmes pas d'avancer, et, en arrivant sur la hauteur en face, nous aperçûmes une incroyable poussière. Une immense clameur, accompagnée d'une intense canonnade, ébranlait l'air. Les boulets passaient au-dessus de nous et au milieu des colonnes. Quand la poussière se fut un peu dissipée, nous vîmes que les Français avaient pris la grande redoute, la redoute Raïevsky, et que la cavalerie au loin devant la redoute se battait avec les Russes. Nous eûmes ordre de nous poster juste devant la redoute, et, à ce qu'il me sembla, nous avions formé une sorte de réserve à la colonne d'attaque, non pas derrière elle, mais à côté, sur la droite. Décrire l'impression que produisit sur nous l'aspect de la redoute Raïevsky, est chose impossible. Ce que l'imagination peut rêver d'effroyable était dépassé par ce spectacle. Des hommes et des chevaux, vivants, mutilés, morts, mais jetés les uns sur les autres par six et par huit, couvraient les avenues tout autour, remplissaient les fossés et l'intérieur de l'ouvrage. Pendant que nous avancions, on emportait le général Caulaincourt qui, dans cette attaque, était tombé mortellement blessé dans l'intérieur de la redoute, et il passa devant nous, porté par plusieurs cuirassiers sur un manteau blanc de cuirassier que couvraient de grandes taches de sang. Il y avait dans la redoute vingt et un canons de 12. Près de l'un d'eux, s'appuyait au parapet un officier d'état-major, un homme déjà âgé, qui avait à la tête une blessure béante. La plupart des morts, en avant de la redoute, étaient des fantassins. A droite et dans l'ouvrage même c'étaient des cuirassiers en uniforme blanc et bleu, des gardes du corps saxons, des cuirassiers de Zastrow et des cuirassiers du 5e, et, si je ne me trompe pas, du 8e; encore plus à droite gisaient

des Polonais et des Westphaliens. Les Polonais n'avaient pu passer aussitôt la Semenovka et ils ne l'avaient passée que par escadrons et isolés. Le régiment ne comptait que quatre compagnies, conduites par les capitaines Wielopolski, Budzizewski, Zlucki et Walowicz. Le chef d'escadron Jablonski, connu à Varsovie sous le surnom du beau Jablonski, qui avait trouvé un passage, avait rapidement formé son escadron et marché à sa tête; il tomba sous les coups des Russes avant même que les autres escadrons fussent arrivés.

Avec la prise de la redoute, se tut peu à peu de ce côté le feu naguère si terrible ; il semblait qu'on fût las de la lutte. A droite et à gauche de l'ouvrage on voyait se battre la cavalerie ; çà et là, des bataillons isolés d'infanterie. Plus tard notre cavalerie se retira, et de l'infanterie russe s'approcha de nouveau en face de la redoute, sans pourtant entreprendre quelque chose.

Mais pendant qu'ici se produisait une pause, nous vîmes l'espace entre les redoutes prises, entre la redoute Raïevsky et la redoute Bagration, en face de nous, se remplir d'infanterie, d'artillerie, de cavalerie. De notre côté, on forma une grande batterie à laquelle, de tous côtés, des généraux amenèrent des pièces, et très vite, des deux parts, s'éleva une puissante canonnade. La redoute Raïevsky, derrière laquelle nous étions, fut surtout bombardée, et de façon incroyable. Nous fûmes accablés de boulets et de grenades et dans les premiers moments nous fîmes des pertes très grandes. Sous la masse des projectiles le rempart s'en allait presque en poussière et sur quelques points le parapet fut comme battu en brèche. Les morts, les vivants furent également atteints et le sang des uns, les membres des autres rendaient un témoignage plus qu'éloquent de la violence du feu. Nos gens finirent par recevoir l'ordre de se coucher par terre; les offi-

ciers, naturellement, restèrent immobiles et, comme disait le capitaine Rechowicz, ils attendaient la mort debout. A peine avait-il prononcé ce mot que, dans le même moment, un boulet enlevait la tête à un grenadier qui s'était levé pour assister un camarade; le sang et la cervelle rejaillirent sur nous et nous salirent fort; j'en ai conservé la tache sur mon uniforme durant toute la campagne, et toutes les fois que nous battions nos habits, l'endroit où la cervelle avait été projetée, apparaissait, sous la forme d'une tache de graisse, comme un *memento mori*. Les batteries françaises qui, sur tous les plans que j'ai vus, sont inexactement marquées, s'étaient avancées tout près de la redoute Raïevsky. On n'en voyait pas la fin. La batterie la plus proche de nous avait perdu tous ses vieux officiers : un tout jeune officier la commandait et semblait ravi de ses fonctions.

Chose remarquable, pas une batterie, aussi loin que je pouvais voir, n'était démontée, et pourtant il y avait un très grand nombre de canonniers blessés et tués. On apercevait devant nous d'énormes masses d'infanterie et de cavalerie. Elles se poussaient de ci de là, elles avançaient, elles reculaient, à ce qu'il semblait; le feu vigoureux et bien dirigé de nos canons les empêchait d'avancer énergiquement. Enfin elles disparurent. Autant que je pouvais d'un coup d'œil embrasser la chose, il n'y avait ni du côté russe ni du côté français aucune attaque; on ne voyait plus de troupes devant nous; toutes s'étaient placées, comme il fallait, dans des enfoncements et des plis de terrain pour se couvrir contre le feu destructeur; on s'occupait à rétablir leur ordre tactique, à préparer un nouveau combat; seule l'artillerie formait une ligne à perte de vue et paraissait être ici et là sans aucun soutien.

Peu à peu, près de l'épaulement de la batterie, s'étaient rassemblés plusieurs généraux qui obser-

vaient les mouvements des Russes. L'Empereur lui-même, dit-on, doit y avoir été quelque temps avec Berthier et Bessières; mais je ne l'ai pas vu. Murat et le vice-roi y étaient. Les boulets bruissaient de tous côtés autour d'eux : mais ils semblaient respecter ce groupe de vaillants hommes de guerre. Peu à peu s'assombrissait l'atmosphère; des deux parts, le feu se ralentissait et, avec le temps, il se tut; çà et là seulement, par intervalles, recommençait un feu de mousqueterie, accompagné d'une faible canonnade. Lorsque tomba l'obscurité, les Russes se rapprochèrent de la redoute, s'avancèrent jusqu'à un fond devant l'ouvrage, le fond de Goritsa. La division eut ordre de les en chasser. Nous tournâmes à droite autour de la redoute; deux compagnies de voltigeurs étaient en avant, et nous les suivions en colonnes.

Déjà, aux premiers rangs, s'engageait un feu vif d'infanterie, tandis que les bataillons qui venaient en arrière ne faisaient encore que défiler. « Au nom du ciel, me cria mon fougueux colonel, faites serrer les colonnes. » Je m'arrêtai donc un instant. Mais je vis revenir un capitaine : « Etes-vous blessé? » lui demandai-je. — « Non, répondit-il, je vais chercher ma femme. » Je savais que sa femme était Espagnole, qu'elle séjournait à la frontière polonaise chez les parents de son mari, et je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire. Plus tard, j'appris qu'une balle l'avait, à travers son schako, frappé au front et qu'il était tombé aussitôt dans le délire. Sa démence s'accrut tellement qu'on fut forcé de le lier, et ses cris, dit-on, retentissaient au loin à travers le camp. Ultérieurement — pour raconter jusqu'au bout le martyre de ce pauvre homme — il fut, je ne sais quand ni comment, fait prisonnier par les Russes et il resta jusqu'en 1816 à Saratov. Complètement guéri et rétabli, il revint alors et il vit encore, comme retraité prussien, à Ostrowo, dans le grand-duché de Posen;

il a beaucoup d'enfants, et de toute cette histoire il ne sait rien, sinon qu'il a été blessé et pris.

Il y eut donc un vif combat d'infanterie où plusieurs officiers et beaucoup de soldats furent tués ou blessés. Mais je crois qu'il dura une demi-heure à peine. Les Russes reculèrent et nous prîmes à peu près la position sur laquelle avaient eu lieu les derniers engagements. Là nous reçûmes l'ordre de nous arrêter et de placer des avant-postes. Quatre compagnies furent employées à ce service, et le général Chlopicki lui-même les plaça. Il les appuya à gauche à un ruisseau, sans doute le Stonutz, l'aile gauche un peu repliée en arrière; à droite, ils s'avançaient à grande distance au delà de la redoute, mais se repliaient également en arrière. Je ne me souviens pas que nous ayons communiqué quelque part avec des postes voisins — seules, des patrouilles venaient par instants — ce service d'avant-postes semblait être fait d'une façon tout à fait misérable. Nous du moins, comme en Espagne, nous nous tenions sur nos gardes et nous n'eûmes pas sujet de nous en repentir.

Notre bivouac était au milieu de mourants et de morts; nous n'avions pas de bois et pas d'eau; mais les vivres ne manquaient pas; les Russes avaient laissé leurs sacs remplis de gruau, de farine, de bidons et de schnaps. C'est ce qu'on avait déjà remarqué, et on entra bien vite en possession de l'héritage. Les provisions qu'on trouva témoignaient du soin plus ou moins grand des chefs; chez beaucoup de soldats, les sacs et les bidons étaient aussi vides que chez nous. Pour avoir du bois, on brisa les fusils, et les crosses servirent de combustible. Quelques caissons de munitions, des affûts qu'on trouva mis en pièces çà et là, eurent le même usage, et bientôt s'élevèrent des feux, petits à la vérité, mais suffisants pour griller de la viande de cheval et cuire notre soupe

avec de l'eau qu'on alla chercher à la Kolotcha. A peine les feux étaient-ils allumés que de tous les coins arrivaient, en se traînant et en rampant, des blessés, quelques-uns, il est vrai, pour mourir, d'autres pour chasser l'engourdissement de leurs membres; en peu de temps ils étaient presque aussi nombreux que nous-mêmes. Je crois pouvoir glorifier ce beau trait de la vie de nos braves soldats : ils aimèrent mieux souffrir que de refuser tout appui à ces malheureux blessés. Bientôt des morts et des mourants furent couchés les uns à côtés des autres; ceux-ci tenaient les regards fixement attachés sur le feu, comme s'ils désiraient de lui réconfort et vigueur; ceux-là furent emportés avec soin et mis à l'écart comme si l'on ne voulait pas troubler leur sommeil. Quant aux vivants, ils s'agitaient dans le fond faiblement éclairé, comme les ombres des trépassés. Notre bivouac ressemblait presque à une ambulance. Nos braves médecins pansaient et donnaient leurs soins autant que possible. Quelques compagnies de chaque régiment restaient sous les armes. Je faisais une ronde lorsque je m'entendis appeler tout haut par mon nom. Je reconnus la voix du général Chlopicki. « Venez, me dit-il, nous allons voir les avant-postes. Vous en prendrez le commandement; moi, je me tiendrai tout près. » Nous parcourûmes donc les postes. Tout était tranquille. Du côté russe les feux ne brillaient pas aussi clairs, et il ne venait aucun bruit. On n'entendait par intervalles que des patrouilles de cavalerie et un *Qui vive* prononcé à voix basse. Il était 10 heures. Puis il fut minuit. Vers 2 heures, les avant-postes entendirent comme un pas lourd de chevaux; nous fûmes aussitôt sous les armes. L'instant d'après, les Cosaques faisaient une attaque; mais, accueillis par un feu violent, ils tournèrent bride incontinent. Puis il y eut un grand silence; pas une patrouille ne se laissa plus voir ou

entendre. J'envoyai en avant quelques fortes patrouilles; elles restèrent longtemps absentes, mais il n'y eut pas un coup de feu, et vers 3 heures elles revinrent. Elles étaient allées jusqu'à un bivouac de cavalerie qu'elles avaient trouvé vide; en revanche, elles en rapportaient trois sacs d'avoine que je me hâtai de saisir pour les chevaux du général et des camarades. J'annonçai en même temps à Chlopicki que les Russes devant nous avaient disparu. Grâce à un petit bout de chandelle que chaque capitaine devait porter sur lui avec un briquet afin de pouvoir dans la nuit faire aussitôt du feu, nous rédigeâmes sur-le-champ un rapport qu'un des aides de camp du général dut porter au quartier général de la garde, car nous comptions dans la garde. Je ne sais ce qu'il en fut de ce rapport. Nous restâmes à notre place jusqu'à ce qu'il fît complètement jour. Alors, de tous côtés, parurent des troupes qui se placèrent devant nous et près de nous, à droite, à gauche. Les premières, qui vinrent pour la plupart dans notre voisinage, étaient celles de la division Rozniecki; j'y avais deux condisciples qui vinrent me voir. A peine nous étions-nous salués que la cavalerie se mit en mouvement, et ils durent s'en aller; je ne les ai pas revus depuis, et ils sont sans doute restés devant Moscou. Peu après on entendit de nouveau dans le lointain le bruit du canon.

Une froide et humide matinée avait suivi cette sinistre nuit. Vers 9 heures, l'Empereur arriva à cheval. Il resta longtemps devant notre position; il avait l'air pâle et grave. Il fit avancer un officier de sa suite, lui parla, et bientôt nous vîmes cet officier partir avec plusieurs chasseurs et se rendre à la grande redoute. Les chasseurs formèrent un carré, chacun à chaque coin, et l'officier, dans l'espace ainsi limité, compta les morts. Il parut renouveler cette expérience en plusieurs endroits. A ce qu'on

me dit, c'était l'expédient traditionnel pour savoir sur quelques points le nombre moyen des morts. De notre côté, malgré le feu violent auquel nous avions été exposés durant des heures, nous avions relativement peu perdu : plusieurs officiers et un peu plus de deux cents soldats, dont un bon tiers au court combat d'infanterie dans le fond de Goritsa. Nous avions servi de réserve d'abord au corps de Ney, puis au 4e corps. A l'attaque de la redoute. nous formions une sorte d'échelon à l'aile droite; nous avions ensuite occupé la redoute, chassé les Russes du fond de Goritsa dans la soirée et placé nos postes sur le terrain devant ce fond et autour de la redoute. On voit par là que Chambray n'indique exactement que notre première position et qu'il n'eut aucune connaissance de la suite de nos mouvements. De même, le général Schreckenstein qui, dès le début, nous fait prendre une fausse position. Toll nous confond avec la division Roguet, la jeune garde. Thiers n'indique justement que le premier moment du mouvement de la division, puis il nous perd entièrement de vue. Danilevski dit que les Russes ont réoccupé la redoute, et c'est une pure invention.

L'Empereur resta ainsi devant nous sûrement trois quarts d'heure. Parfois, avec sa lorgnette, il regardait vers Mojaïsk. Il fit approcher plusieurs des prisonniers qu'on lui amenait de temps en temps, pas un grand nombre, et qui avaient plutôt la mine de gens fatigués et restés en arrière; il les fit interroger; il leur demanda de quel corps ils étaient et si leurs régiments avaient beaucoup perdu. Puis il fit quelques pas en avant et sembla se diriger vers la hauteur de Semenovka. Nous avions mis les fusils en faisceaux; mais personne ne pensait à s'éloigner. Cela m'empêcha de voir exactement mainte localité, et il ne me reste que l'impression totale du champ de bataille.

Nous ne suivîmes que tard la cavalerie, vers 3 heures environ, et nous nous poussions en avant, nous ne marchions pas, car à tout moment on faisait halte. Les combats de cavalerie devant la ville semblaient vouloir prendre par instants un caractère de vivacité; mais finalement les Russes rompirent le combat. Ce fut vers 7 heures qu'à quelques verstes de Mojaïsk peut-être, nous fîmes halte pour bivouaquer. La ville, occupée par les Russes, était un peu à gauche de nous; devant nous se dressait une colline argileuse, escarpée, rouge, Krasnoïa-Gora, — ainsi nommée à cause de sa couleur — et qu'on remarquait de loin; l'ennemi avait mis un camp sur les hauteurs derrière la ville.

Des hussards du 13e régiment polonais qui arrivaient du 5e corps passèrent la nuit dans notre camp. Ils racontèrent que le soir d'avant, à la suite d'une heureuse attaque sur les Cosaques, ils avaient, sous les ordres du capitaine Gawroncki, poussé jusqu'à Mojaïsk et tout à fait sur les derrières de l'armée russe. Le fait est confirmé par les écrivains polonais. Le général Sebastiani s'était trouvé à cette attaque et, en suivant directement les Cosaques, il avait découvert un passage qu'il aurait été difficile de trouver dans un terrain boisé. Nos Polonais assuraient qu'ils avaient jeté l'alarme dans tout Mojaïsk. Gyczkiewicz ajoute que cela eut lieu dans un moment où la division polonaise Krasinski et Kniaziewicz avait par échelons attaqué et culbuté les Russes sur leur front, leur artillerie en tête. Les hussards polonais, commandés par le général Tulinski, raconte un aide de camp du général Fiszer, devaient faire une reconnaissance sur Mojaïsk entre 3 et 4 heures. Après s'être frayé un chemin à travers les broussailles, ils arrivèrent dans la plaine qui était toute couverte de blessés russes, de fuyards, de bagages et de caissons à poudre. Tulinski râfla

tout ce qui était à sa portée, puis s'arrêta parce qu'on lui avait défendu d'avancer. Les Polonais firent, en somme, 2.000 prisonniers, plus que n'en fit l'armée française tout entière. Toll, dans ses *Mémoires*, semble confirmer la chose, car il dit que les Polonais ont essayé de tourner les Russes sur leur flanc gauche, mais qu'ils n'ont pu y employer que de la cavalerie, que l'opération n'a pas eu grand succès à cause du terrain boisé. Nous, dans notre camp, nous étions d'avis que, si Napoléon avait renforcé Poniatowski d'une divison seulement et mis, de ce côté-là, de l'unité dans le mouvement, son aile droite aurait certainement atteint Mojaïsk avant la tombée de l'obscurité. Que serait-il advenu ensuite de l'armée russe? C'est difficile à décider. Du moins, tout son matériel aurait été la proie des Français. L'issue de la campagne aurait-elle été autre? Qui voudrait le prétendre? Mais la bataille aurait été autre; nous aurions poussé les Russes devant nous, tambour battant, et c'est sous l'impression d'une victoire complète que nous serions entrés dans Moscou.

14. *La bataille de la Moskova.*

Journal de la division Friant.

Les lignes qui suivent sont tirées du journal de la division Friant ou 2e division du 1er corps d'armée commandé par Davout; elles concernent et ne concernent que la bataille de la Moskova.

Le 7, la division passe sous les ordres de l'Empereur et reçoit l'ordre de se porter en réserve dans la redoute du centre, lorsqu'elle serait enlevée.

Bientôt elle reçoit une autre direction et marche sur Seminskoe. Le général Friant ordonne au général Dufour, commandant le 15e léger, d'emporter le village et la redoute qui le couvre. En même temps lui-même charge à la droite avec le 48e régiment et culbute l'ennemi. Le régiment espagnol formait la réserve du 48e.

Les 4e et 5e divisions du 1er corps, ainsi que celui du maréchal Ney, s'étant jetées à droite le long du bois, le général Friant étend sa division pour remplir le vide entre Seminskoe et la redoute du centre. Le 33e se porte même au delà de la redoute près des taillis.

L'ennemi veut reprendre Seminskoe et y dirige de nouvelles forces et de l'artillerie. Le général concentre alors sa division et lui fait occuper le mamelon en arrière de Seminskoe. Le 33e se forme en carré sur l'emplacement du village réduit en

cendres et repousse trois charges de cuirassiers. L'artillerie reçoit des renforts; son feu fait taire celui de l'ennemi et le fait renoncer à son entreprise.

Dans cette tentative le général Friant fut blessé à la poitrine d'un coup de biscaïen.

La division reste deux heures dans cette position. Mais les 4e et 5e divisions du 1er corps et le maréchal Ney, avec le 3e corps, ayant débordé la gauche de l'ennemi, il prononça sa retraite.

Le général Friant, revenu au combat malgré sa blessure, se porta aussitôt en avant, chassa les Russes d'un mamelon qu'ils occupaient au delà de Seminskoe et les repoussa jusque dans le bois.

La division bivouaqua sur le plateau en arrière du bois.

La division passa sous les ordres du roi de Naples.

Le 8, elle campa sur les hauteurs de Mojaïsk.

15. *La mort de Montbrun.*

On accueillera, pensons-nous, avec gré cette page que le chirurgien Henri de Roos consacre au vaillant Montbrun, à ce Montbrun que les troupes aiment et estiment — *geachtet und geliebt* — et qui tombe, blessé à mort.

A trente pas de moi, à gauche, je vis le général de division Montbrun que nous connaissions depuis longtemps, que nous estimions, que nous aimions, je le vis pâlir et tomber de cheval. Si vite que j'accourus, je ne fus pas le premier à vouloir lui porter secours. Deux médecins français étaient encore plus près que moi. Nous trouvâmes qu'un morceau d'obus l'avait mortellement blessé dans la région de l'estomac. La blessure était grande et saignait peu. En peu de temps le général devint pâle et jaune; son regard, d'ordinaire si vif et si ardent, se lassa, et visiblement sa force vitale s'épuisa. Pourtant, d'une voix déjà mourante et par signes, il exprima son désir d'être porté à l'endroit où il avait passé la dernière nuit. Ce fut là qu'il mourut le soir, à 5 heures, à l'ombre d'une maison, dans le voisinage de notre camp. L'habileté et la promptitude avec laquelle les Français lui firent une civière, qu'ils garnirent de branches vertes de bouleau, de sorte que le blessé était à l'ombre, et ce touchant procédé, témoignage de la haute estime qu'il inspirait, nous plut, à nous et à tous ceux qui, comme nous, venaient marquer leur sincère sympathie au général Montbrun.

16. *Napoléon à la Moskova.*

Il y a toujours profit à écouter Pasquier, et voici, en substance, ce qu'il dit sur la bataille de la Moskova. Evidemment, il n'exprime pas seulement son opinion; il reproduit ce que lui ont rapporté des témoins autorisés.

Tout d'abord, il assure que la nouvelle de la victoire a consterné les plus fermes amis de Napoléon et produit, dans le public, une sorte de stupeur parce que les pertes étaient immenses et que jamais, en aucune journée, tant de généraux et d'officiers de marque n'avaient été tués ou blessés.

Napoléon a dit plus tard que la bataille de la Moskova était une bataille superbe, d'autant plus belle qu'elle était livrée à une si grande distance de la France; qu'il aurait pu tourner la droite des Russes, mais qu'il aima mieux attaquer de front leurs positions parce qu'il voulait avoir bataille, parce qu'il avait besoin d'une bataille[1].

Mais, remarque Pasquier, tout le monde déclare que l'Empereur a mal engagé la bataille et qu'il n'avait pas examiné lui-même le terrain. Certes, il n'était pas aussi affaibli que le prétend Ségur, mais il souffrait d'un très violent rhume de cerveau, accompagné de fièvre. Il laissa donc ses maréchaux faire les reconnaissances et il suivit leur avis : tous proposaient d'attaquer de vive force les positions de l'ennemi. Seul, Davout avait soutenu qu'il fallait les tourner par la droite. « Qu'en pensez-vous? » dit

1. Gourgaud, *Sainte-Hélène*, II, p. 111, 258, 367.

l'Empereur à Daru après la conférence. — « Sire, répondit Daru, j'aurais cru le maréchal Davout, parce que, ayant la vue courte, il a dû faire sa reconnaissance de plus près que les autres. »

Autre critique. « On croit généralement, écrit Pasquier, que la victoire, achetée au prix des plus grands sacrifices, aurait été bien autrement complète et peut-être même décisive, si l'Empereur, à la fin de la journée, avait consenti à faire donner sa garde qui resta inactive; il aurait fait un grand nombre de prisonniers et complété la déroute des Russes; au lieu de cela, il a laissé à l'armée ennemie le moyen d'organiser sa retraite et de se reformer avec facilité il a donc, par sa faute, rendu à peu près nul le résultat de cette bataille si désirée. »

Ici, Pasquier justifie Napoléon. Savait-on si, à dix lieues plus loin, on ne trouverait pas une nouvelle position fortifiée et une nouvelle armée prête à la défendre? De 90.000 hommes de cavalerie, Napoléon n'en avait plus que 25.000, et les meilleurs corps étaient affaiblis par l'énorme perte qu'ils venaient d'essuyer. Devait-il risquer sa garde, « le seul corps qui fût encore intact, le seul qu'il pût mettre hardiment en face de l'ennemi, le seul qu'il pût ranger autour de sa personne, s'il avait une retraite à opérer? »

Toutefois Pasquier reproche à Napoléon de n'avoir pas éclairé ses flancs, de n'avoir pas su ce qui se passait autour de lui. L'Empereur allait toujours en avant, poursuivait toujours un ennemi dont les forces lui étaient inconnues, et, après la victoire de la Moskova, il fut deux jours sans pouvoir découvrir la route que les Russes avaient prise dans leur retraite. Il croyait que l'occupation de Moscou déciderait de tout, que les Russes seraient après la prise de Moscou ce qu'avaient été les Autrichiens et les Prussiens après la prise de Vienne et de Berlin.

17. *Pas de cinquième acte.*

Griois a dit dans ses *Mémoires* que la bataille de la Moskova aurait été décisive, comme le promettait l'ardeur des troupes si de meilleures dispositions avaient été prises ou si, du moins, elles avaient été suivies avec plus de vigueur et d'ensemble. Et, quelques pages plus loin, Griois, revenant là-dessus, dit encore presque dans les mêmes termes, et avec une insistance qui nous frappe, que « si l'on eût profité de l'ardeur des troupes, si l'on eût manœuvré à propos, si l'on eût mis de l'ensemble dans les attaques, la journée eût été décisive et l'armée russe détruite. »

Gouvion-Saint-Cyr dit de même qu'il n'y eut pas dans les attaques la précision et surtout l'ensemble que la coopération active du chef pouvait seule imprimer.

Mais voici un mot de l'Empereur luï-même, un jugement curieux de Napoléon sur Napoléon. La veille de la bataille, il s'entretenait avec Narbonne, son aide de camp (et c'est sans doute Narbonne qui conta l'anecdote à Barante)[1].

— « Vous n'avez jamais vu une bataille? dit Napoléon à Narbonne.

— Sire, je n'ai pas eu cet honneur.

— C'est une grande affaire, c'est une terrible tragédie ! »

1. Barante, *Souvenirs*. I, p. 363.

Puis Napoléon développe la comparaison : exposition, péripéties, actes successifs, dénouement.

Mais après la victoire, il fallut bien reconnaître qu'elle avait été trop chèrement achetée et qu'elle n'était pas le dénouement.

— « Eh bien, disait Napoléon à Narbonne, il n'y a pas eu de cinquième acte ! »

18. *La garde à la Moskova.*

De tous les écrivains militaires qui reprochent à Napoléon de n'avoir pas engagé la garde, Gouvion-Saint-Cyr est peut-être le plus résolu, le plus affirmatif.

Il dit que les Russes étaient vaincus, mais non défaits; qu'on avait frappé le corps et non l'âme de leur armée; que, s'ils avaient essuyé une perte énorme, elle était compensée par les pertes de Napoléon; qu'ils avaient l'immense avantage de se renforcer tous les jours, tandis que les vides faits dans les rangs français ne se rempliraient pas.

Napoléon, selon Saint-Cyr, a donc commis une faute en ne faisant pas donner la totalité de sa garde. Pourquoi entretenir à si grands frais un corps d'élite, pourquoi le ménager sinon pour qu'il produise, en de semblables circonstances, « un grand résultat qui dédommage de tous les inconvénients attachés à sa formation »?

Si la garde tout entière avait donc donné — ajoute Saint-Cyr — dans le moment où son artillerie seule a été engagée et où l'ennemi fit ses derniers efforts, il est certain que, « conduite avec la vigueur et l'intelligence qu'on devait attendre de ses chefs, sous les yeux et à la voix de son empereur, elle aurait fait des prodiges; que l'armée russe eût été non seulement vaincue, mais culbutée, mise en déroute, en partie détruite, et ses restes dispersés vers les extrémités de l'empire. Dans cette seule hypothèse, Na-

poléon pouvait encore faire ce qu'il aurait voulu, prendre ses quartiers d'hiver à Moscou, au printemps poursuivre ses succès, ou offrir à l'empereur Alexandre une paix acceptable. »

19. *De la Moskova à Moscou.*

Nous tirons les lignes suivantes du journal, déjà cité, de la division Friant.

I

Le 9, combat avec les troupes russes qui défendent la ville de Mojaïsk et qui sont obligées de l'évacuer, après y avoir mis le feu et fait éprouver quelque perte au 48e régiment.

La division dépasse Mojaïsk et se trouve en présence de l'ennemi qui couvrait la retraite de ses équipages. La division marche en ligne, appuyée à des ravins. Son flanc gauche est inquiété par la cavalerie. Elle détache deux compagnies, commandées par le capitaine Calliez du 33e pour s'éclairer sur ce point. Cet officier va trop loin et est enveloppé par 1.500 chevaux. Sommé de se rendre, il répond par des coups de fusil, renverse une cinquantaine de cavaliers et donne le temps, par sa brillante défense, au roi de Naples de venir le dégager. Une vingtaine de décorations récompensa cet acte de bravoure. La division bivouaque en arrière de Mojaïsk.

Le 10 septembre, elle se dirige sur Selkovo. On tiraille dans la journée, et, le soir, le roi veut débusquer les Russes de la position qu'ils tenaient près de Fominskoë.

Le 48e qui forme la gauche marche pour s'emparer d'une colline boisée pendant que le roi, avec la

cavalerie et trois bataillons, attaque sur la grande route. Les Russes font filer par leur droite une nombreuse cavalerie qui gagne nos derrières et tombe sur les bataillons du 48e et du 15e léger qui sont en tirailleurs. Ils nous tuent beaucoup de monde. Le roi est reçu au centre par une batterie de 16 pièces et ne peut avancer; il ordonne enfin la retraite.

La division a perdu 1.200 hommes au moins. L'ennemi y montra 10.000 hommes d'infanterie et douze régiments de cavalerie. Nous n'avions que 4.000 fantassins et six régiments de cavalerie, et le roi, croyant enlever la position d'emblée, avait laissé l'artillerie en arrière sur la grande route.

Le 11, même position.

Le 12, la division continue sa marche.

Le 13, continuation.

Le 14, la division rencontre trois redoutes non achevées qui défendaient les hauteurs de Moscou. L'ennemi les abandonne.

Le roi de Naples, arrivé aux portes de cette capitale, ordonne à la division de se porter au Kremlin pour y dissiper la cohue de soldats, de paysans et d'incendiaires qui s'y trouvaient réunis.

Miloradovitch commandait l'arrière-garde. Pressé par le roi de Naples et par le prince Eugène qui passait la Moskova pour attaquer la barrière de Zvenigorod, il propose un armistice pour évacuer la ville. Pendant cette courte suspension d'armes, Platov et d'autres généraux viennent visiter le roi de Naples qui s'entretient quelques instants avec eux. Arrivés à la barrière de Kolomna, ils l'avertissent que, plus loin, il serait leur prisonnier.

La division s'établit à cheval sur la route de Kolomna, ainsi que les avant-postes du roi.

Jusqu'au 17, même position.

Il est question du 48e régiment d'infanterie dans le journal de la division Friant. Voici ce qu'un capitaine du 48e, Robbe, qui rédigea en 1813 un *Rapport historique sur la campagne de 1812*, a dit du rôle de son régiment à la Moskova, à Mojaïsk et aux portes de Moscou.

II

Le 5 septembre, après midi, pendant que, sur la droite, la 5e division enlevait la grande redoute et que la 1re occupait à la gauche le bois au delà de la Kolotcha, la 2e division traversa ce ruisseau, prit sous le feu de l'ennemi une position centrale entre ces deux divisions qu'elle soutenait et qu'elle liait par une ligne de tirailleurs; la fusillade se prolongea jusqu'à la nuit.

Le 7, la 2e division quitta à la pointe du jour la position du 5 pour suivre le mouvement du 1er corps. Elle fila sur la lisière du grand bois de la droite, exécutant diverses manœuvres sous un feu très meurtrier jusqu'à midi. Alors, elle fut portée sur les bords du grand ravin qu'elle franchit, malgré une résistance assez vive de l'ennemi posté dans les berges très escarpés. Après les avoir chassés sans beaucoup de pertes et de difficultés, elle attaqua le village retranché qui se trouvait sur la crête et vers le centre de la ligne ennemie. L'infanterie russe en fut chassée, et la division s'y maintint pendant la nuit sous un feu d'artillerie extrêmement vif. Le général Friant y fut blessé vers le soir. Le colonel Groisne, malgré le déplorable état de sa santé et portant déjà la mort dans son sein, marcha à la tête du 48e pendant toute la journée et ne cessa de l'animer par son exemple. Le régiment perdit beaucoup d'officiers dans cette affaire, et sa perte totale fut de 8 à 900 hommes hors de combat.

Le 8, la division fut détachée de nouveau à l'avant-garde sous les ordres du roi de Naples, qui, la veille, avait daigné lui donner des éloges, et elle passa la nuit près de Mojaïsk. Elle s'était mise en marche vers midi. Le lendemain 9, au matin, elle attaqua la position de Mojaïsk. Les 4e et 6e bataillons du 48e, sous les ordres de M. le major Delavigne, marchaient à la tête de la cavalerie légère; ils enlevèrent les hauteurs escarpées de la gauche et chassèrent l'ennemi des ravins très difficiles qui les sillonnent. L'ennemi fut poursuivi l'épée dans les reins jusqu'à quatre ou cinq lieues de Mojaïsk. M. le major Delavigne et M. le capitaine Puissant furent grièvement blessés dans cette attaque où il y eut 90 hommes hors de combat.

Le lendemain 10, l'ennemi ocupait une position avantageuse et qui masquait une partie de ses forces. Il laissa le combat s'engager. Le 1er bataillon du 48e avait été envoyé en tirailleurs, soutenu par le régiment qui dut ensuite manœuvrer sur son flanc droit. Les tirailleurs négligèrent de suivre le mouvement. Quelque temps après, ils furent attaqués par les chasseurs russes, pendant qu'ils étaient chargés en queue par la cavalerie. Ce bataillon éprouva une grande perte. M. le commandant Lamagnet fut tué avec M. Pereyve, pendant qu'ils cherchaient à rallier les tirailleurs. Une partie se réunit dans un bois. Le régiment étant accouru forma le carré et recueillit les restes du bataillon. Il éprouva dans cette journée une perte totale de 250 hommes.

Après ces deux affaires, l'ennemi fut poussé jusqu'à Moscou où le régiment n'entra le 14 au soir que pour le traverser et aller prendre position au delà, sur la route, avec l'avant-garde du roi de Naples. Ainsi, non seulement il ne put jouir du repos qu'y goûtèrent les autres régiments du 1er corps, ni profiter des ressources immenses en vivres, effets d'habille-

ments, d'équipement, etc.. qu'on s'y procura. Mais il se trouva éloigné de Sa Majesté Impériale, et pendant qu'il travaillait à mériter de nouvelles récompenses, il ne put assister à une de ces revues où Sa Majesté Impériale comblait ses troupes de faveurs de toute sorte. La division est la seule qui n'ait rien obtenu de toute la campagne.

20. *La route de Kovno à Moscou.*

Il n'est pas inutile de décrire la route que l'armée a parcourue de Kovno à Moscou, de dire ses étapes, de nommer, d'apprécier les principaux endroits où elle a passé, et la tâche nous sera aisée : nous n'avons qu'à extraire des lettres d'Edouard Mounier à sa femme (cf. pièce 4) cet itinéraire. Elles ne renferment d'ailleurs, outre des assurances d'éternel amour, que ses impressions de voyage.

Kovno (25 juin). Nous sommes logés en ville, chez un Russe, employé du gouvernement. Tu ne saurais croire combien est sale cette maison. Il y règne, depuis la cave jusqu'au grenier, une odeur infecte. Cependant à force d'ouvrir les fenêtres, nous commençons à la purifier.

Evé (28 juin). Le 26 à 11 heures du soir, ordre de partir. A 7 heures du matin, nous sommes arrivés à un village appelé Roumchiki. On y a fait halte au milieu d'une ancienne voirie. Le lieu n'avait rien de propre à faire savourer mon déjeuner de pain et d'eau, auquel j'ai joint cependant un morceau de saucisson que m'a donné un ingénieur.

A 3 heures après midi, nous sommes arrivés à Chichmori, seconde poste sur la route de Vilna. Quoique marqué sur la carte comme une ville, et en portant le nom, ce n'est qu'un amas de maisons de bois, construites en troncs d'arbre posés les uns sur les autres et couvertes en paille, avec une église également en bois. Mais à un quart de lieue, est une

maison en pierre, ou même château d'assez belle apparence. C'est là que nous sommes descendus. Malheureusement, il n'y avait pas le moindre meuble et pas même de la paille. J'allai coucher dans une grange voisine.

Aujourd'hui, nous nous sommes mis en route à 5 heures du matin, et nous voici dans la maison où l'Empereur a passé la nuit, auprès du village d'Evé. En entrant dans cette maison, j'y ai trouvé plusieurs officiers et quelques personnes de la Maison[1] mangeant à la gamelle. Je me suis mis de la partie. La soupe était fort bonne. J'espère bien dormir ; il y a une chambre propre et de la paille fraîche.

Vilna (30 juin). La journée d'hier a été bien ennuyeuse et assez pénible. Nous nous sommes mis en chemin à 3 heures du matin et nous ne sommes arrivés ici, quoiqu'il n'y eût que dix lieues à faire, que sur les 8 heures du soir. Le temps était froid et nébuleux comme il l'est chez nous au mois de novembre.

Vilna est une ville de 20 à 30.000 âmes, assez bien bâtie et, en tout, infiniment mieux que je ne m'y attendais.

Gloubokoïé (19 juillet). Il arriva très inopinément un ordre de départ, et nous voilà, commençant la journée du 17 juillet, sur la route de Sventsiany. C'est un vrai désert que cette route. De Vilna à Sventsiany, il y a vingt ou vingt-quatre lieues à travers une forêt de pins presque continue. Nous arrivâmes à Sventsiany à 9 heures du soir, au moment où Sa Majesté en partait. Nous y trouvâmes encore à souper, et nous dormîmes jusqu'à 3 heures du matin.

A Sventsiany, nous avons quitté la route directe de la Dvina et de Dunabourg pour prendre une route de

1. La maison de l'Empereur.

traverse à droite qui nous a amenés ici. Il y a trente lieues de Sventsiany à Gloubokoïé. La route n'est pas plus mauvaise que celle de Vilna à Sventsiany (car en Pologne, grandes routes et routes de traverse, c'est tout un), et le pays est beaucoup plus beau. Il y a des prairies et des champs bien cultivés. On passe par Postavi qui serait ailleurs un bon bourg et qui se trouve, dans ce pays, un endroit d'importance; par Danielovitchi où il y a un beau couvent.

Gloubokoïé, où nous sommes depuis hier au soir à 7 heures, est un amas de petites maisons en bois, couvertes en chaume. Mais il y a une église en briques et deux grands couvents. C'est dans celui des Carmes déchaussés que nous logeons. Je partage une cellule avec M. Fain.

Vitebsk (28 juillet). Je suis arrivé ici ce matin sur les 11 heures. J'ai un lit fort bon et d'autant meilleur que c'est le premier que je vois depuis Vilna.

(31 juillet). Je suis parti de Gloubokoïé, le 23, à 4 heures du matin, avec M. Daru. Nous allâmes fort doucement et nous ne fîmes, ce jour-là, que dix à douze lieues par des traverses épouvantables. Un pays sauvage et presque toujours dans des forêts ou plutôt des taillis de bouleaux. Beaucoup de voitures ont été embourbées, d'autres ont versé. Pour nous, nous passâmes sans accident.

Nous nous arrêtâmes de bonne heure dans un petit village appelé Kubliczie. Nous descendîmes chez le curé où nous trouvâmes des œufs et des poulets qui nous donnèrent le moyen de faire un souper excellent. J'aurais également fort bien passé la nuit sur ma paille si je n'avais été continuellement harcelé par les cousins. Jamais je n'ai vu de si méchantes bêtes. J'ai été occupé les trois quarts de la nuit à me souffleter pour les empêcher de me dévorer les joues.

Le 24, la même route nous accompagna jusqu'à Kamen. On passa par Ouchatch qui est marqué sur les cartes comme une ville, mais qui, sauf un assez beau couvent, ne vaut pas certainement un petit village de la Silésie.

Kamen, qui est à quatorze lieues de Kubliczie, est encore bien au-dessous. Mais il y a auprès un château qui, quoique en bois, est fort bien disposé et fort bien meublé. Nous y trouvâmes le général de la garde, Curial; il nous céda la moitié de l'appartement et nous donna un fort bon souper, des vins, du café, de la liqueur comme à Paris. A Kamen, on retrouve enfin une grande route, sinon chaussée, puisqu'on ne sait ce que c'est dans toute la Pologne et toute la Russie, du moins large et bien percée.

A 2 heures, le 25, nous rejoignîmes l'Empereur à Biéchenkovitchi, au bord de la Dvina, qui n'est guère plus grande, là, que l'Isère. Sa Majesté occupait un château charmant appartenant à un prince Kreptowitch. Il serait très joli même auprès de Paris, et il est meublé avec soin et recherche. Biéchenkovitchi est un gros village, ou même bourg, décoré, comme à l'ordinaire, du titre de ville. Il y a quelque commerce à cause de la rivière et quelques maisons passables. Le pays est boisé, coupé de collines et assez pittoresque. Il continue ainsi jusqu'à Vitebsk où conduit une belle route formant une magnifique allée de bouleaux. Il y a quinze lieues à faire pendant lesquelles on ne rencontre qu'un seul village qui mérite ce nom, c'est celui d'Ostrovno, à peu près à mi-chemin.

Je quittai Biéchenkovitchi le 26, encore avec M. Daru. Nous passâmes la nuit à Ostrovno dans la voiture.

Le lendemain, nous nous remîmes en route à 8 heures et nous nous rendîmes à trois lieues plus loin, dans un petit village où Sa Majesté avait passé

la nuit. Nous nous y réunîmes à M. Méneval et M. Fain que nous trouvâmes couchés dans une grange.

Le 28, à 9 heures du matin, je quittai la grange et, deux heures après, j'étais dans Vitebsk. J'ai un appartement passable; un large et immense canapé me sert de lit.

Smolensk (22 août). Je partis de Vitebsk le 13 août à 9 heures du matin. Nous nous dirigeâmes droit au midi pour gagner le Dnieper. Le pays qu'on parcourt est presque désert et presque partout couvert de broussailles de bouleau. Nous fîmes ce jour-là environ six lieues et nous nous arrêtâmes, pour passer la nuit, dans une grande ferme à quelque distance de la route.

Le lendemain, j'arrivai à une petite bourgade appelée Babinovitchi; mais je fis encore deux lieues et fis halte au beau milieu de la forêt qui s'étend de Babinovitchi jusqu'à Rassasna. Je m'enfermai dans la calèche où je dormis de bon somme.

Le 15, nous cheminions dès 4 heures du matin, espérant rejoindre la Maison à Rassasna que j'atteignis à 2 heures. On en était parti la veille. C'est là que je passai le Dnieper sur un pont de radeaux. Ce Dnieper qui, sous le nom de Borysthène, a fait et fait encore tant de bruit, n'est ici qu'une chétive rivière et n'approche pas même de la Seine à Paris. Il ressemble plutôt à la Marne.

A une lieue de Rassasna, nous gagnâmes enfin la grande route de Varsovie à Smolensk et par conséquent à Moscou. Elle est large, bien percée, excellente par un temps sec, et plantée d'une double rangée de bouleaux, les plus beaux qu'on puisse voir. Cette rive gauche du Dnieper est une vaste plaine couverte de maisons et où l'œil n'est pas à chaque instant arrêté par les forêts, comme dans l'intérieur de la Pologne.

Nous arrivâmes à Liady à 6 heures du soir. C'est une petite ville en bois, la dernière de l'ancienne Pologne. A l'extrémité est une petite rivière appelée la Mereya, qui fait la frontière de la véritable Russie. Un pont détruit et un mauvais gué avaient occasionné un tel embarras de voitures qu'il fallut renoncer à aller plus loin pour cette soirée.

Le 16, à la pointe du jour, j'entrai en Russie. Tout ce que j'en ai traversé, de Liady à Smolensk, est un fort beau pays, de vastes plaines bien cultivées, des bois à une certaine distance de la route, et pas trop étendus; enfin, cela ressemble assez aux plaines de l'Allemagne. Mais une chose extraordinaire, c'est combien il y a peu de villages et combien le petit nombre qu'on en voit est misérable. Les maisons ne valent guère mieux qu'en Pologne; ce sont aussi des espèces de cahutes, sans cheminée, et où tout est pêle-mêle dans une seule pièce. La cause en est facile à trouver dans l'esclavage des paysans. Cependant ils sont un peu moins misérables et surtout moins avilis que les Lithuaniens. C'est une plus belle race d'hommes, et la barbe qu'ils portent plus longue leur donne un air mâle et fier qui plaît assez. Il n'y a guère de maison qui n'ait son petit jardin, ce qu'on ne trouve point en Pologne. Ils cultivent surtout des choux[1].

Nous traversâmes Krasnoï, petite ville en bois, mais qui n'est pas trop mal bâtie. Puis, nous nous arrêtâmes à cinq lieues de Smolensk, auprès d'un bivouac de la garde.

J'arrivai le lendemain, sur les 10 heures du matin, à un château[2]. Les équipages de Sa Majesté y étaient; mais tout le monde était au camp, à une lieue environ, sur la droite. Ce château, quoique bâti en

1. Aussi les soldats nommèrent-ils Dorogobouje la ville aux choux; cf. nos *Etudes d'histoire*. IV, p. 250.

2. Le château de Loubnia.

bois, est fort joli dans l'intérieur, et il forme comme une petite ville, la cour qui est immense, étant environnée d'une quantité de jolies petites maisonnettes, pour les gens de la suite du seigneur, et des bâtiments nécessaires pour l'exploitation des terres. Au-dessus du château est une tour en bois formant une espèce de belvédère ; c'est là que nous passâmes une bonne partie de la journée à voir le combat, c'est-à-dire la fumée du combat de Smolensk, car, à la distance où nous étions, on ne peut guère distinguer autre chose.

Je suis établi à Smolensk dans une grande maison, à côté de celle où loge l'Empereur. Mais je n'ai dans ma chambre qu'un mauvais banc ; j'ai trouvé une quantité de nattes d'écorce de tilleul et je m'en suis composé un lit un peu dur, mais pourtant assez bon pour que j'y reste depuis 10 heures du soir jusqu'à 9 heures du matin.

Zaskovo (27 août). Nous nous sommes lancés sur la grande route de Moscou et nous avons rejoint la Maison hier matin à 4 heures dans une petite ville appelée Dorogobouje, à vingt-deux lieues de Smolensk. Nous avons mis vingt-quatre heures pour faire ces vingt-deux lieues. Il faisait une chaleur et une poussière à périr. J'ai éprouvé peu de journées aussi fatigantes. En revanche, la nuit fut très froide, comme il est ordinaire dans ce pays.

Je m'étais fort bien arrangé pour passer la nuit d'hier sur de la paille et des nattes; mais il a fallu se remettre en route à minuit.

A 9 heures du matin, nous avons atteint ce gîte qui est une petite maison ou château de ce pays, auprès de la première poste après Dorogobouje. Il y a une belle grange bien remplie de paille, où se reposent pêle-mêle les Excellences et les moindres personnages de la Maison comme nous. C'est une chose

précieuse et qu'on ne trouve pas tous les jours que de la paille pour s'étendre à son gré!

Mojaïsk (10 septembre). Nous nous sommes mis en route dans la journée du 4[1].

Nous vînmes coucher à sept lieues de Ghiatsk, dans un petit village appelé Ghridnevo. Je passai la nuit dans la voiture et je dormis assez malgré le froid qui a commencé ce jour-là et qui s'est soutenu avec le vent le plus perçant et le plus désagréable jusqu'à présent.

Le lendemain, nous ne fîmes que trois lieues, et, les troupes ayant pris position, nous revînmes coucher auprès d'une abbaye avec tous les gros bagages. Il va sans dire que nous passâmes la nuit dans nos voitures, l'abbaye étant occupée par une ambulance.

Le 6, nous rejoignîmes le bivouac de l'Empereur.

Le 7, a eu lieu la grande bataille.

Le 8, nous quittâmes le bivouac sur les 2 heures et nous sommes venus passer la nuit dans un petit château de bois, à trois lieues de cette ville[2] où nous sommes enfin entrés hier au soir.

C'est une ville de bois avec un millier d'habitants, quand il y en a, car dans le moment on n'y voit pas un chat. Nous n'avons qu'une petite chambre pour cinq personnes; mais cette chambre est chauffée par un grand poèle, elle est bien garnie de paille et j'y ai dormi de manière à me dédommager de tous ces vilains bivouacs.

Moscou (15 septembre). Le 12, à une heure après midi, nous avons joyeusement quitté notre paille de Mojaïsk, et, comme on avait disposé des relais, nous avons parcouru rapidement treize ou quatorze lieues pour venir coucher sur une nouvelle paille, dans un

1. Après avoir passé par Viasma et Ghiatsk.
2. Mojaïsk.

petit château auprès d'un village appelé Tatarski.

A midi, le lendemain, les voitures se sont remises à rouler et nous avons gagné un beau château appartenant à un prince Galitzine. Nous y avons passé une bonne partie de la soirée dans un beau salon, en cercle autour d'une cheminée, et si l'on avait vu autre chose que des épaulettes et des sabres, on aurait pu se croire dans un salon de Paris.

Hier, à 7 heures du matin, nous avons repris notre marche, et après une halte de quelques heures dans un autre château d'un autre prince Galitzine, car les princes de ce nom sont par douzaines dans ce pays, nous sommes entrés à la nuit tombante dans un des faubourgs de Moscou.

A la pointe du jour, nous nous sommes levés, tout impatients de faire notre entrée dans cette ville si longtemps désirée. Elle a lieu à 7 heures, et nous sommes venus descendre au Kremlin.

C'est une sorte de citadelle environnée d'un mur muni de tours, située au bord de la Moskova, et qui renferme l'ancien palais des tsars, plusieurs églises, couvents, etc.

Je nage maintenant dans l'abondance. J'ai une chambre assez passable dans un des bâtiments du Kremlin et un superbe logement dans la ville, un hôtel tout entier; c'est là où je m'établis. Mon domestique m'a rejoint dans la matinée avec tous mes effets.

Château de Petrovski (17 septembre). Lorsque j'écrivis avant-hier, je ne m'attendais pas si promptement à quitter Moscou et à perdre le repos que je m'étais si bien préparé. Mais l'homme propose et Dieu dispose. Un effroyable incendie nous a fait sortir de la ville, dans la journée d'hier, pour venir habiter ce château, situé dans une plaine immense, à une lieue des faubourgs.

21. *Rostopchine et l'incendie de Moscou.*

En mars 1813 d'Ivernois, étant à Moscou, soumit à Rostopchine plusieurs questions auxquelles le comte fit répondre par son secrétaire; mais Rostopchine ne remit ces réponses qu'après les avoir examinées, et lorsque d'Ivernois, au sortir de sa lecture, remarqua qu'il ne croyait plus que les Français avaient incendié Moscou : « Eh bien ! répliqua Rostopchine, croyez ce que vous voudrez ! » Voici, d'après Gadaruel (*Les Français à Moscou*, p. 82-89), l'essentiel des longues réponses de Rostopchine.

Population de Moscou à l'ouverture de la guerre?

300.000 âmes.

A l'entrée des Français à Moscou?

15.000 âmes, et, plus de 7.000 maisons ayant été consumées par l'incendie, le défaut d'asile et la conduite atroce des Français obligèrent le reste de la population à déserter la ville.

En mars 1813?

105.000 âmes.

Force de l'armée française à son entrée?

130.000 hommes.

A sa sortie de Moscou?

60 à 80.000 hommes qui ont été rejoints par d'autres corps cantonnés dans les environs. Le séjour de

Moscou a diminué l'armée française, les uns disent de 25.000, les autres de 40.000 hommes morts de blessures ou tués par les habitants et les paysans des alentours.

Les chevaux de cette armée?

Elle avait déjà à Smolensk perdu presque tous ses chevaux et était remontée par des chevaux du pays. Mais les Français ne savaient pas les ferrer ni leur mettre le mors à la russe; ils les bourraient indistinctement de seigle, d'avoine, de riz, de choux, et ne les faisaient avancer qu'à force de coups d'épée dans les reins. A la retraite, les chevaux furent tués, comme dans les autres armées les bœufs, pour la nourriture.

Pertes éprouvées pendant l'incendie de Moscou?

Elles doivent être immenses. Pour pourvoir de simples chaises de paille les maisons brûlées, il faudrait 3.500.000 roubles; pour rebâtir les seuls édifices brûlés, il faudrait employer les revenus de tous les habitants pendant trois ans. Il est resté 2.322 maisons intactes, de 9.000 qu'il y avait en 1810. Les édifices de la couronne et les églises ne sont pas compris dans aucun de ces comptes. Mais les richesses mobiliaires dépassaient infiniment la valeur du matériel; la maison du comte Boutourline pouvait valoir 70.000 roubles et sa bibliothèque seule dix fois autant.

Profanations commises par les Français dans les églises?

Toutes les églises ont été changées en écuries : elles ont de grandes portes en fer et des verrous, et les Français s'y croyaient plus en sûreté pour la nuit. Le 23 octobre, dans la cathédrale Tchoudov, nous trouvâmes un cheval mort. Dans une autre église, ils faisaient fondre l'or et l'argent et se servaient

des images de nos saints en guise de bois à brûler. La cuisinière de la vieille garde couchait et faisait la cuisine derrière l'autel de la grande cathédrale où l'on sacre les empereurs de Russie. Dans l'église du couvent de la Petrovka se trouvait la grande boucherie publique. Leurs chevaux étaient couverts de housses faites de vêtements sacerdotaux. A l'exception de quatre ou cinq, toutes les églises ont été souillées; on les purifie et les rebénit maintenant.

Approvisionnements et subsistances des Français?

Le départ s'est effectué avec tant de précipitation et de désordre que Bonaparte n'a pu emporter d'approvisionnements que pour un jour tout au plus. D'ailleurs le manque de chevaux et de voitures rendait un grand approvisionnement impossible. Les Français éprouvaient le plus grand besoin même de charrettes pour le transport des malades et des blessés. Je trouvai le 23 octobre, dans les caves du palais, au Kremlin, des approvisionnements de bouche en tout genre que l'office aurait certainement emportés si les moyens n'avaient pas manqué. D'après cela, on peut juger si le reste de l'armée a emporté quelque chose. Le transport du butin préoccupait beaucoup plus les Français que le transport des vivres. D'ailleurs, les subsistances depuis la bataille de Borodino n'ont jamais été régulièrement et méthodiquement délivrées au soldat; chacun se pourvoyait comme il pouvait ou le voulait: l'envoi à la maraude était établi en système depuis Vitebsk.

Sans l'incendie, quelles ressources Bonaparte eût-il trouvées dans Moscou?

Les ressources que présentait Moscou étaient immenses. Cette ville possédait des dépôts de tous genres; elle était approvisionnée pour six mois, et toute l'armée française aurait pu être rhabillée. Après

l'incendie, Bonaparte n'a pu se procurer que 6.000 capotes que les soldats furent obligés de coudre eux-mêmes à la hâte. Les boutiques de la ville se trouvent réunies dans un seul endroit nommé Kitai-Gorod et c'est là que l'incendie commença.

22. *Un hussard prussien à Moscou.*

Le 2e régiment de hussards prussien, dont fait partie le lieutenant de Kalckreuth, se distingua à la bataille de la Moskova. Il refoula une colonne de cuirassiers russes qui venait de s'emparer d'une de nos batteries et il eut onze morts (dont le lieutenant Meyer) et vingt-trois blessés (dont le capitaine Knobloch et le lieutenant Stiemer). Kalckreuth décrit à ce propos la grande redoute : « Elle formait, dit-il, presque le centre de la position russe et ressemblait à une montagne qui vomit le feu ; la fumée de la poudre l'enveloppait entièrement et on ne cessait pas un instant de voir les éclairs des canons déchargés qui faisaient un ravage effroyable dans les rangs des troupes françaises. » Mais le 2e régiment de hussards prussien est tellement diminué, non par cette bataille, mais par les marches et les maladies qu'il faut, le 8 septembre, le réduire, de quatre escadrons, à deux[1]. Kalckreuth est entré à Moscou, et voici comment il retrace ses impressions.

Le 14 septembre, à 10 heures du matin, nous arrivâmes sur le mont du Salut devant Moscou ; de ce point le regard peut embrasser une grande partie de la ville. Un spectacle enchanteur s'offrit à nous : des centaines de tours aux flèches dorées et aux coupoles

1. Aussi, le 16 octobre, Napoléon écrit-il que les deux régiments prussiens qu'il a avec lui et qui se sont distingués à l'avant-garde ont « beaucoup souffert, comme de raison, » et il désire qu'ils rentrent en Prusse pour s'y refaire et que le roi de Prusse les relève par deux régiments frais et bien montés. Cf. une lettre de Krusemark (Vilna, 21 novembre) : « Nos deux régiments sont entièrement abîmés et détruits. »

d'un vert clair, de grandes églises, des palais entourés de beaux jardins, s'étendaient devant nous. Chacun croyait avoir atteint le terme de ses souffrances et pensait vivre à Moscou d'heureux jours; chacun jetait sur cette cité des yeux pleins d'impatience et de désir.

Nous nous arrêtâmes là plus d'une heure. Napoléon vint, descendit de cheval et attendit une députation de la ville. Mais elle se fit longtemps attendre. Enfin, on apprit qu'elle était en marche. Mais avant qu'elle fut arrivée, nous partîmes, et laissant Moscou à droite, passant la Moskova à un gué, nous bivaquâmes en plein champ.

Ce qui nous surprenait beaucoup, c'était qu'aucun habitant ne sortit pour venir à nous : nous ne savions pas encore que Moscou était désert. Vers le soir on remarqua que plusieurs fusées s'élevaient dans le faubourg le plus voisin ; on crut à un feu d'artifice, et, selon toute vraisemblance, c'était un signal convenu pour incendier la ville.

La nuit commençait à tomber lorsque nous quittâmes de nouveau notre bivouac pour marcher encore plus à gauche par le champ de manœuvres et occuper la route de Moscou à Saint-Pétersbourg. Nous atteignîmes ce point lorsque les ténèbres s'étaient épaissies, et après avoir fait quelques feux de bivouac, nous vîmes une muraille très blanche à côté de nous. C'était le château impérial de Petrovski, situé à une demi-heure de Moscou. Peu avant notre arrivée quelques Cosaques y étaient encore.

La ligne des bivouacs français présentait, de là, un spectacle imposant : sur le grand et vaste espace du champ de manœuvres et sur le mont du Salut qui s'élevait en amphithéâtre brûlaient des milliers et des milliers de feux; tout était de joyeuse humeur, tout se livrait à l'allégresse.

Le 15 septembre, nous restâmes à Petrovski. Vers

midi on vit plusieurs colonnes de fumée monter dans la ville, le feu se propageait de plus en plus et nous comprîmes alors que nos espérances si belles de repos et de réconfort devaient s'évanouir.

Le 16 septembre nous partîmes et traversâmes Moscou incendié. Nous trouvâmes dans les rues beaucoup de Russes morts, en grande partie de vieilles gens qui, surpris lorsqu'ils mettaient le feu, avaient été fusillés incontinent. Tout en passant en une longue file au milieu de cette immense cité, nous devions souvent prendre le trot pour ne pas être blessés par les débris des maisons qui s'écroulaient ou atteints par la chaleur de l'incendie. Mais le désir d'avoir des vivres était si grand que plusieurs de nos hommes bravaient tous les dangers et entraient dans les maisons embrasées. Je fus, moi aussi, entraîné par cet exemple à une pareille tentative. En passant devant un grand palais, je vis quelques Français sortir de la cour avec des bouteilles de vin. J'y entrai aussitôt ainsi que mon domestique et le lieutenant Manteuffel. Le haut de la maison brûlait déjà et à tout moment les flammes faisaient des progrès. Nous mîmes pied à terre et courûmes à la cave. Elle était pleine de Français de toutes armes, et nous ne pûmes y pénétrer qu'avec peine.

La première cave était déjà vide du vin qu'elle contenait, et dans la seconde, située sous la première, plusieurs chasseurs se faisaient passer des bouteilles l'un à l'autre. Il était impossible d'y descendre. En outre, à tout moment, de nouvelles bandes de soldats, arrivant de la cour, venaient nous crier de sortir parce que la maison entière était en combustion, sinon que nous serions ensevelis dans la cave. Mais personne ne se souciait de leurs avis. Heureusement je me mêlai aux chasseurs et j'en eus ainsi quelques bouteilles qu'ils me tendirent et qu'ils croyaient donner à leurs camarades. Toutefois le

tumulte grossissait, et, craignant que le plancher de la première cave où nous étions, ne vînt à s'effondrer sous le poids de la foule et que personne ensuite ne pût s'échapper, nous nous contentâmes de notre mince butin et, non sans peine, nous sortîmes de la cave. Mon domestique gardait les chevaux dans la cour; nous nous mîmes rapidement en selle; mais il fut difficile d'atteindre la rue; la porte cochère était en feu. La vitesse seule pouvait nous sauver; rassemblant nos chevaux, nous les mîmes au galop et leur fîmes franchir heureusement les flammes.

Nous passâmes devant le Kremlin, mais l'entrée était gardée par des sentinelles, et nous ne le vîmes qu'à quelque distance. Notre marche à travers Moscou avait duré plusieurs heures; vers le soir, nous bivaquâmes sur la route de Kazan, à deux milles environ de Moscou.

23. *Oudinot à Berthier.*

Dans l'après-midi du 17 août, à la première journée de la bataille de Polotsk, le maréchal Oudinot, duc de Reggio, qui commandait le 2e corps, fut blessé, et assez gravement pour devoir quitter aussitôt le champ de bataille. Gouvion-Saint-Cyr prit le commandement et le lendemain 18 remporta la victoire qui lui valut le bâton de maréchal. Mais, comme on le voit par la lettre suivante, l'actif et ardent Oudinot demande, dès le 16 septembre, à reparaître à la tête de ses troupes. Il est alors à Vilna où il se rétablit de sa blessure, et, le 14 octobre, lorsque des bruits alarmants se répandent dans cette ville, lorsqu'on assure faussement que les Russes manœuvrent pour couper les communications de la Grande Armée et qu'ils vont même attaquer Vilna, Maret qui transmet ces nouvelles à l'Empereur et qui se défie du général Hogendorp, ajoute qu'il est heureux qu'Oudinot soit encore là : « S'il était parti, on pourrait difficilement compter ici sur des mesures froides et réfléchies. » Quelques jours après, lorsqu'à son tour, Saint-Cyr fut blessé, Oudinot revint commander le 2e corps.

Vilna, 16 septembre 1812.

Mon général, ma guérison fait sensiblement des progrès, et je me trouve même à la veille d'être en état de reprendre de l'activité, pourvu toutefois que je ne sois pas de suite tenu à l'exercice du cheval. Je prie Votre Altesse Sérénissime de prendre les ordres de Sa Majesté à mon égard et de lui dire que, si je n'avais pas appris la nomination (par décret) du général Gouvion-Saint-Cyr au commandement du

2e corps, je me serais disposé à le reprendre sans attendre ses ordres. Je prie Votre Altesse Sérénissime d'agréer l'hommage de mon respectueux dévouement.

Le maréchal duc de Reggio.

24. *Maret à Macdonald.*

Maret donne à Macdonald des nouvelles de l'Empereur ainsi que du théâtre de la guerre et le laisse libre d'assiéger ou de ne pas assiéger Riga.

Vilna, 17 septembre 1812.

Sa Majesté est entrée le 8 à Mojaïsk. Cette ville était remplie de mourants et de blessés abandonnés par les Russes.

Le 11, au matin, le roi de Naples, avec l'avant-garde, était à huit heures en avant de Mojaïsk et à seize de Moscou.

L'Empereur, dont les dernières lettres sont du 12, se portait à merveille.

Il supposait que, d'après les grands événements qui viennent de se passer, le général Wittgenstein ne resterait pas sur la Drissa et chercherait à se porter entre Pétersbourg et Moscou. J'écris, d'après les ordres de S. M., à M. le maréchal de Saint-Cyr pour qu'il se tienne bien informé de ce mouvement, qu'il le suive vivement et qu'il arrive en même temps que Wittgenstein pour couvrir le flanc de l'armée.

S. M. m'ordonne de vous écrire en même temps que, dans cette supposition, vous avez carte blanche pour entreprendre le siège de Riga et faire ce que vous trouverez de plus utile au service de l'Empereur.

25. *Berthier à Mortier.*

Mortier est nommé gouverneur de Moscou et de la province, et, dit Roguet, le choix ne pouvait être meilleur; c'est la division de Roguet qui occupe la ville; Roguet n'en dit rien dans ses *Mémoires*, mais on doit noter qu'il pria Lefebvre de tenir compte, dans le travail des promotions, des vieux services et de ne rien faire pour les fils de famille. Lefebvre en référa à l'Empereur qui approuva Roguet, et l'avancement eut lieu en conséquence.

A Monsieur le maréchal duc de Trévise.

Moscou, 17 septembre 1812.

L'intention de l'Empereur, monsieur le duc, est que vous fassiez occuper la place de Moscou par la division Roguet et que vous renvoyiez tout ce qui appartient à la division Claparéde à cette division qui a suivi le mouvement de S. M. le roi de Naples.

26. *Le capitaine Klinger.*

Frédéric-Maximilien Klinger est un nom, et n'est plus qu'un nom, dans l'histoire des lettres allemandes. Son drame *Sturm und Drang*, confus, désordonné, injouable, a donné son nom à une période de la littérature, à cette période où paraissent le *Werther* de Gœthe et les *Brigands* de Schiller. Mais la vie de Klinger est plus intéressante que ses écrits, que ses drames et ses romans. D'abord lecteur du grand-duc Paul, et, sous le règne de Paul, général-major et directeur du corps des cadets, sous le règne d'Alexandre lieutenant-général et curateur de l'Université de Dorpat, marié à une fille naturelle de Catherine II, Klinger devint un des plus hauts fonctionnaires de la Russie. La mort de son fils assombrit le reste de son existence. Ce fils, capitaine dans l'armée russe et aide de camp de Barclay de Tolly, fut grièvement blessé à la bataille de la Moskova et mourut de ses blessures. Il était resté dans les mains des Français à Moscou et, à cette occasion, Barclay de Tolly écrivit le 26 septembre 1812, au major général Berthier, la lettre suivante :

« Dans la bataille de Borodino, Klinger, mon aide de camp, capitaine en second aux gardes, a été si gravement blessé qu'il était obligé de rester à Moscou. Ce jeune officier distingué, fils unique d'un militaire respectable, compose la consolation de ses parents. Cette considération me porte particulièrement à m'adresser à V. A., pour La prier de l'honorer de sa bienveillance et de lui accorder tous les soins

nécessaires à son état de souffrance. Je prends en même temps la liberté d'envoyer ci-joint à V. A. une lettre avec l'incluse de cent ducats à M. de Klinger que je La prie de vouloir bien lui faire parvenir. »

Mais le jeune Klinger était mort, et Napoléon annota ainsi la lettre de Barclay :

« Le major général renverra cela au général Barclay de Tolly.

27. *Un bulletin russe.*

Ce bulletin russe a été, paraît-il, envoyé de Brzesc-Litowski à Brody le 11-23 octobre 1812. C'est sans doute un des bulletins rédigés au quartier général de l'armée russe par l'infatigable Anstett ou par quelque autre scribe. On y trouvera de curieux détails sur l'entrevue de Koutouzov et de Lauriston qui eut lieu à Taroutino le 5 octobre. Koutouzov s'était mis en frais pour recevoir l'envoyé de Napoléon : il avait, pour la première fois depuis qu'il était à l'armée, revêtu son uniforme et emprunté à Konovnitsyne une paire d'épaulettes parce que les siennes étaient défraîchies.

Les nouvelles officielles du général Koutouzov portent que l'Empereur Napoléon a fait une démarche, qui prouve sans contredit qu'il se trouve dans le plus grand embarras avec son armée, dont la position est aujourd'hui trop aventurée. Il le sentira davantage, quand il verra augmenter le froid qui déjà l'accable, ainsi que le manque de vivres et les difficultés des communications. Le 5 octobre il écrivit une lettre au général Koutouzov, dans laquelle il lui demandait une conférence aux avant-postes avec le général Lauriston chargé de se concerter sur des objets d'importance et sur les moyens de rétablir l'amitié entre les deux puissances. Koutouzov ne voulut point se rendre à l'entrevue au lieu indiqué et, dans cette vue, il envoya aux avant-postes le prince Volkonsky, aide de camp de l'Empereur. Le général Lauriston refusa d'entrer en conférence avec le prince, disant qu'il ne

pouvait traiter qu'avec le général Koutouzov lui-même. Ce dernier consentit enfin à voir le général Lauriston dans son quartier général où celui-ci arriva à 11 heures. Il se plaignit de la cruauté qu'exercent les paysans contre les Français qui tombent entre leurs mains. Koutouzov répondit avec ironie : « Il est impossible de civiliser en trois mois une nation que les Français traitent comme si c'étaient des hordes de Gengis Khan. »

Lauriston observa que la nature mettrait bientôt un terme aux opérations militaires et que, pour cette raison, il serait à souhaiter qu'on pût s'entendre sur quelques points relatifs à une suspension d'armes.

Koutouzov répondit : « Je ne suis point autorisé à traiter là-dessus. »

Lauriston assura Koutouzov que ce n'étaient point les Français qui avaient brûlé Moscou, qu'un pareil forfait ne s'accorde point avec leur caractère et qu'ils ne se souilleraient pas d'une pareille action, lors même qu'ils occuperaient Londres.

Koutouzov répliqua : « Je sais bien que ce furent les Russes, qui, pénétrés d'amour et de dévouement pour leur patrie, mirent le feu à la ville. »

Lauriston s'étendit sur l'acharnement avec lequel se faisait la guerre actuelle et reprocha aux Cosaques qu'ils avaient tiré sur le roi de Naples au moment où des parlementaires se trouvaient aux avant-postes.

Koutouzov répartit : « Mais l'armistice n'existe pas encore. »

Lauriston, en insistant sur un armistice, se servait de ces termes : « N'allez pas croire, Monsieur, que nous sommes réduits à l'extrémité, nos armées sont égales en force ; vous êtes, à la vérité, plus à portée de vous renforcer. Mais nous recevons aussi des renforts ; peut-être avez-vous entendu quelques nouvelles moins favorables à l'égard de nos affaires en Espagne. »

Koutouzov : Il est vrai que j'en ai été instruit par Sir Robert Wilson qui vient de sortir de chez moi.

Lauriston : Wilson a sans doute ses raisons pour exagérer les choses.

Koutouzov le nia.

Lauriston : Le fait est que par la folie de Marmont nous avons éprouvé un petit échec, et Madrid se trouve maintenant entre les mains des Anglais; mais les corps nombreux qui sont en marche pour ces contrées vont bientôt changer l'état des affaires.

Le reste de la conférence roula sur des choses vagues et insignifiantes, et Lauriston, voyant qu'il ne saurait atteindre un armistice, quitta le général Koutouzov sans pouvoir cacher son extrême mécontentement.

Le roi de Naples eut le même jour une conférence avec le général Bennigsen et lui déclara qu'il désirait la paix, en ajoutant que son royaume avait besoin de sa présence et de ses soins.

Le général Korff eut à cette occasion un court entretien avec un général français, qui fit entendre les mêmes désirs de paix, disant expressément que les Français seraient heureux s'ils parvenaient à retourner tranquillement dans leurs foyers. Il s'étendit sur ce que les Français aiment les Russes. A quoi Korff répondit que, quoique les Russes soient jaloux de cette estime, il croit cependant de son côté que le retour des Français éprouvera quelque difficulté.

On a intercepté sur la route de Moscou à Mojaïsk deux courriers français dont un de cabinet, sur lequel on a trouvé une quantité de licences signées par l'Empereur Napoléon et beaucoup de lettres particulières dans lesquelles les Français se plaignent amèrement de la situation de leur armée, du froid qui les accable déjà, et sont fort inquiets sur leur retour. Le courrier avait à sa suite deux voitures chargées

d'argent fondu provenant du pillage des églises de Moscou.

Outre la force actuelle des Cosaques, le général Platov en aura encore 26 régiments, dont 12 s'étaient déjà réunis à lui au moment du départ du présent rapport, et le reste le rejoindra incessamment. Les Cosaques sont destinés à agir sur les derrières et les flancs de l'ennemi, qui bientôt n'aura plus ni vivres, ni fourrages, dont le manque se fait déjà sentir, et sa cavalerie, déjà affaiblie, sera bientôt anéantie.

Cette guerre est devenue nationale et a pris un caractère semblable à celui de l'Espagne. Les paysans russes, armés de piques, tombent de tous côtés sur les Français qui les excitent eux-mêmes par leur pillage et la profanation des églises.

Un de ces paysans a fait avec sa troupe un nombre assez considérable de prisonniers français. Sa valeur a été récompensée par une médaille d'or, ornée du ruban de saint Georges.

L'armée russe est placée très favorablement derrière le fleuve Nara avec 662 canons.

Le général Wintzingerode commande un corps d'armée à Klin sur la route de Moscou à Pétersbourg. Il avait fait dernièrement 4.500 prisonniers.

Le général Galitzine commande un autre corps auprès de Vladimir.

Le général Dorokhov se trouve à Mojaïsk à la tête d'un corps considérable.

28. *Lyncker à Schön.*

M. de Lyncker, « Landrat » ou conseiller provincial à Tilsit, mande à Söchn des nouvelles de l'expédition, et il ne faut pas le croire sur parole. Il rapporte ce qu'on lui a dit, et il reproduit assez inexactement la lettre de Maret. Mais on voit par sa lettre l'impression que produit l'incendie de Moscou ; les Français accusent de « cruauté » Rostopchine et avouent qu'ils ont perdu des ressources immenses.

Tilse[1], 5 octobre 1812.

Un commissaire des guerres de l'armée française qui se rend à l'armée me raconta qu'il avait entendu lire chez l'ordonnateur à Königsberg une lettre du duc de Bassano dont le contenu essentiel est le suivant :

« Nous sommes entrés dans Moscou avec 120 canons et 70.000 fusils. Cette ville, aussi grande que Paris, aurait pu nous offrir d'immenses ressources. Mais la cruauté du gouverneur russe nous en a dépouillés. Avant de partir, il envoya tous les marchands et tous les habitants notables derrière l'armée, détruisit les fabriques et répartit dans les faubourgs 5.000 malfaiteurs armés pour la suprême défense. Lorsque l'armée russe se retira, ils mirent le feu en cent endroits. Ils avaient roulé dans les maisons des bombes chargées, pour éteindre la flamme. L'incendie continue encore à faire rage. »

1. Le vieux nom de Tilsit, usité encore aujourd'hui et employé, par exemple, dans les lettres de Murat.

Une lettre du général commandant en chef l'artillerie[1], envoyée de Moscou au lieutenant-colonel. Lalombardière qui est ici ne dit pas, en revanche, un mot de tout cela ; il dit seulement qu'on a perdu dans la dernière bataille un très grand nombre d'officiers d'artillerie[2].

1. Lariboisière.
2. Stägemann, *Briefe*. I, p. 238.

29. *Maret à Reynier.*

Maret qui sert de lien entre Napoléon et ses lieutenants envoie des nouvelles à Reynier, et ces nouvelles ne sont guère intéressantes. Tout est encore dans le même état, et nulle part il n'y a de « mouvement décidé ». Le duc de Bassano donne toutefois des détails sur les renforts qu'attendent Schwarzenberg et Reynier, et notamment sur la division Durutte.

Vilna, 14 octobre 1812.

Monsieur le comte, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 9. J'en ai donné communication sur-le-champ au duc de Bellune et j'en ai envoyé la copie à l'Empereur.

M. le duc de Bellune, resté à Smolensk, a une de ses divisions à Orcha en même temps que la division Dombrowski est du côté de Bobrouisk. Sa Majesté le jugeait ainsi à portée de couvrir Minsk et Vilna de quelque part qu'ils fussent attaqués. Elle se tenait dans cette position en réserve jusqu'à ce qu'elle connût décidément la situation des affaires de votre armée. Sa Majesté m'écrivait à peu près dans ces termes le 6 de ce mois. Les dernières lettres qu'Elle a reçues depuis ne lui auront laissé aucun doute sur les difficultés de vos affaires et je ne doute point qu'Elle n'ait donné des ordres au duc de Bellune qui, sachant exactement par moi ce qui se passe, aura pu prendre sa détermination.

La division Durutte devait arriver vers le 20 à Varsovie. J'apprends que la tête de sa colonne a

paru à Posen le 2. Cette division a une force effective de 12.000 hommes. D'autres corps doivent se joindre à elle et arriver à Varsovie vers la même époque, de sorte qu'on peut s'attendre à avoir environ 18.000 hommes sur ce point.

Voilà, Monsieur le comte, avec les renforts qu'attend le prince de Schwarzenberg, tout ce qui me paraît pouvoir, directement ou indirectement, avoir quelques rapports avec votre position sous le point de vue général.

Nous attendons bien encore le 4e régiment Westphalien et un régiment d'infanterie légère de Darmstadt avec huit pièces de canon qui doivent venir à Vilna et y rester à la disposition du duc de Bellune. Mais je ne sais point encore où ils sont en ce moment ni à quelle époque on peut compter sur ces deux régiments qu'on m'assure être très forts et qui sont certainement très bons.

Je ne parle pas des troupes en marche qui passent sans cesse ici et qu'on pourrait au besoin y retenir ou y rappeler.

J'ai retenu votre aide de camp parce que je calculais que Sa Majesté aurait été plus promptement informée de tous les détails de votre situation et que j'aurais à vous annoncer un mouvement décidé du duc de Bellune. Mais malheureusement nos communications avec le quartier général éprouvent quelques lenteurs depuis Smolensk, parce qu'on est obligé de faire escorter les courriers.

Je n'ai point de nouvelles du maréchal de Saint-Cyr.

J'en reçois du duc de Tarente. Elles sont datées de Stalgen à deux lieues en avant de Mitau, le 12. Les affaires se retrouvaient dans le même état devant Riga qu'avant l'attaque impétueuse des Russes dans les derniers jours du mois de septembre. Il paraissait certain que l'ennemi avait affaibli sa garnison

d'une division que le rapport des prisonniers faisait marcher sur Pétersbourg et qui peut-être va renforcer le corps de Wittgenstein.

A la date de mes dernières nouvelles de Moscou, il ne s'était rien passé d'important. On suivait toujours dans la direction de Kalouga l'ennemi qui ne se bat point et qui paraît très faible. On s'obstinait à croire que l'armée du général Koutouzov attendait celle du général Tormassov.

Le prince Bagration est mort de ses blessures.

30. *Berthier à Murat.*

Lettre assez importante. La retraite est déjà décidée : on évacue « à force » les blessés et les malades pour ne plus conserver dans Moscou que le Kremlin; on commence à reconnaître que la cavalerie postée en avant-garde « souffre trop » et on autorise Murat à se « mettre à couvert derrière Voronovo » ; mais, dit Chambray, Murat, au lieu de se retirer sur Voronovo, garda sa position parce qu'il regardait la suspension d'armes qui s'était établie, par une espèce de convention tacite, comme un acheminement à la paix.

A Sa Majesté le roi de Naples.

Moscou, 15 octobre 1812.

Sire, deux nouveaux convois de farines et d'eau-de-vie partent pour se rendre à votre quartier général. Le général Ornano, le général Broussier arrivent ce soir ou demain à Fombokoïé. Nous évacuons à force nos blessés et nos malades, afin d'être libres dans Moscou et n'avoir à occuper que le Kremlin. L'Empereur attend la reconnaissance que vous lui avez annoncée et qui doit nous faire connaître votre liaison avec Borovsk. Le général Colbert s'est porté en avant comme vous l'avez désiré, afin de protéger votre communication contre les Cosaques. Si votre cavalerie souffre trop et pour peu que vous ayez des inquiétudes, l'Empereur ne trouve pas d'inconvénients que vous vous mettiez à couvert derrière Voronovo. Je vous ai demandé là-dessus votre opinion.

La santé de l'Empereur est parfaite. Je désire qu'il en soit de même de celle de Votre Majesté. Je sais qu'elle est bien mal logée et qu'elle souffre beaucoup.

31. *Koutouzov à Berthier.*

Le 16 octobre Napoléon tente une dernière fois de renouer avec Alexandre. Il envoie à Koutouzov un parlementaire, le colonel Berthemy[1], avec une lettre signée de Berthier. Le prince de Neuchâtel rappelle à Koutouzov que Lauriston est venu naguère proposer de donner à la guerre un caractère régulier et de prendre des mesures pour que le pays ne supporte que les maux indispensables qui résultent de l'état de guerre. Il ajoute que la dévastation de la contrée nuit à la Russie autant qu'elle affecte douloureusement l'empereur Napoléon, et Berthier conclut en demandant la « détermination définitive » du gouvernement russe[2]. Or, Berthemy ne se présenta que le 19 octobre, le lendemain de l'affaire de Taroutino, et le moment était mal choisi, puisque les Russes tenaient, non sans raison, cette affaire pour une victoire. L'émigré Anstett assistait à l'entretien, et, bien qu'il n'aime pas Koutouzov, il assure que le général en chef « a eu une grande supériorité dans la conversation », que d'ailleurs le prince n'a pas donné à Berthemy le temps d'ouvrir la bouche. Ce fut Anstett qui répondit à Berthier, et Koutouzov n'a fait que signer la lettre. Nous donnons le texte de cette lettre d'après Chambray qui a vu l'original[3], et non d'après la copie, assez défectueuse, qu'Anstett envoie à Nesselrode[4].

1. Pierre-Augustin Berthemy, né en 1778, cuirassier en l'an VII, sous-lieutenant en l'an VIII, capitaine en 1807, chevalier de l'Empire en 1810, colonel en 1812 et aide de camp de Murat, maréchal de camp au service de Naples en 1813 et au service de France le 24 décembre 1823.
2. *Corresp.* de Napoléon, n° 19, 277.
3. Chambray, II, p. 69.
4. *Lettres* de Nesselrode, IV, p. 99-100.

Au quartier général, le 21 octobre 1812.

Mon prince, le colonel Berthemy que j'ai admis dans mon propre quartier, m'a remis la lettre dont Votre Altesse l'avait chargé pour moi. Tout ce qui fait l'objet de cette nouvelle démarche a déjà été soumis immédiatement à l'Empereur, mon maître, et c'est, comme vous ne sauriez l'ignorer, mon prince, l'aide de camp général, prince Volkonsky, qui en a été le porteur. Cependant, vu la distance des lieux et la difficulté des routes dans la saison actuelle, il est physiquement impossible qu'il me soit déjà parvenu une réponse à cet égard. Je ne saurai donc que me référer personnellement à tout ce que j'ai eu l'honneur de dire à M. le général Lauriston sur la même matière. Je répéterai cependant ici une vérité dont vous apprécierez sans doute, mon prince, toute la force et l'étendue. C'est qu'il est difficile d'arrêter, malgré tout le désir qu'on peut en avoir, un peuple aigri par ce qu'il voit, un peuple qui depuis trois cents ans n'a point connu de guerre intérieure, qui est prêt à s'immoler pour sa patrie, et qui n'est point susceptible de ces distinctions entre ce qui est ou n'est pas d'usage dans les guerres ordinaires.

Quant aux armées que je commande, je me flatte, mon prince, que tout le monde reconnaîtra dans la manière dont elles agissent les principes qui caractérisent toute nation loyale, brave et généreuse ; je n'en ai jamais connu d'autres dans ma longue carrière militaire et je me flatte que les ennemis que j'ai eus à combattre ont toujours rendu justice à mes maximes à cet égard.

Recevez, mon prince, l'assurance de ma plus haute considération.

Le maréchal commandant en chef les armées.

Prince Koutouzov.

32. *Napoléon à Moscou.*

Napoléon a lui-même confessé qu'il avait eu tort de rester si longtemps à Moscou, qu'il aurait dû y demeurer quinze jours de moins, et, par suite, la question est jugée[1]. Son séjour, écrit Pasquier (*Mém.* II, p. 11) a été prolongé au delà de l'indispensable nécessité, et il a eu tout le temps de partir avant la mauvaise saison. L'incendie de Moscou ne lui prouvait-il pas — dit encore Pasquier — que toute négociation était désormais impossible et que les Russes étaient décidés à soutenir la guerre jusqu'à la dernière extrémité? Mais il faut reconnaître, avec le chancelier, que l'état de l'armée empêcha Napoléon de la mettre aussitôt en retraite. Il aurait dû abandonner les malades et les blessés, car il n'avait encore aucun moyen de transport, et les véhicules, voitures d'ambulances, chariots de bagages avaient besoin de réparation[2]. Le soldat voulait se reposer. Malgré l'incendie, Moscou renfermait encore de précieuses ressources qu'il fallait employer. Opérer une retraite précipitée à l'instant où la plupart croyaient être arrivés au terme de leurs fatigues, c'était décourager l'armée. « La faute de Napoléon n'est donc pas tant d'être resté à Moscou que d'y être venu. »

1. Cf. surtout ce mot qu'il disait à Sainte-Hélène (Gourgaud, II, p. 337). « Mon grand tort est d'être resté aussi longtemps à Moscou. »

2. Roguet fait les mêmes réflexions : « Il était difficile d'aller en avant, plus difficile encore de rétrograder avec un grand nombre de blessés et sans avoir réorganisé l'armée, opération encore très ardue dans Moscou incendié. »

33. *Le camp de la famine.*

Nous empruntons encore à Henri de Roos la description de ce camp que les soldats nommèrent le « camp de la famine, » de ce camp de Vinkovo ou de la Nara où la cavalerie française, commandée par Murat, acheva de dépérir. Lorsque l'armée battit en retraite, la cavalerie de la garde seule pouvait encore rendre de bons services. Mais le reste des troupes à cheval, dit un autre témoin, approchait d'une entière destruction; hommes et bêtes éprouvaient les plus dures privations; il fallait faire protéger par de l'infanterie et du canon les escadrons, bien réduits, qui allaient aux fourrages. A plusieurs reprises, Murat prévint l'Empereur qu'il manquait de tout, que soldats et officiers étaient fatigués et dégoûtés. « Nous avons, écrivait le baron de Galichet le 6 octobre, tant de bivouacs et tant de boue et tant de froid que je n'écris à personne; le 33[e] serait heureux d'avoir les chevaux tués avant-hier, car il n'a plus que deux bœufs. »

Notre division comptait, lorsque Sebastiani en prit le commandement à Vilna, 3.500 chevaux. Mais maintenant les régiments étaient si réduits que chacun ne comptait plus que 100 à 130 chevaux.

Nous étions à l'aile gauche du camp; à côté de nous, un village, Teterinka, sur la petite rivière Tchernichnia. En avant du village campait la division de cuirassiers; derrière elle, son artillerie; à droite de nous en avant, l'infanterie de Poniatowski; derrière une forêt et non loin d'elle, dans une maison de campagne demeurait le roi Murat; le camp des

autres troupes s'étendait à droite au delà de la route qui traverse la Nara et mène à Taroutino, ce village que nous n'avons jamais vu et qui était à un mille devant nous.

Voilà où nous campâmes au moment où changeait la température de l'automne, sèche, mais souvent très froide, et nous eûmes à combattre avec une incroyable disette; mais nous ne cessions pas d'espérer la paix qui nous était si nécessaire.

Nous sûmes que Lauriston était venu au quartier général de Koutouzov et que le roi Murat s'était entretenu avec des généraux russes. Nous sûmes aussi que des officiers polonais avaient été au camp ennemi. Tout cela animait notre espoir et excitait notre attente, bien que d'autres événements dussent nous ôter ce doux rêve. Nous entendions, en effet, presque quotidiennement les Russes, à deux milles de nous environ, s'exercer très activement au tir du fusil et du canon. Le colonel Uminski, envoyé aux Russes par le roi, racontait qu'il n'avait vu et entendu dans cette armée que des choses qui marquaient le bien-être et l'ardeur. Il avait parlé à Platov et à d'autres officiers supérieurs qui lui avaient dit franchement : « Vous êtes fatigués de la guerre et nous voulons la commencer maintenant très sérieusement. Vos fourgons, votre butin, vos bagages, vos canons, tout cela, nous pensons vous l'enlever[1]. »

Notre vie misérable faisait pitié. Les journées fraîches et les nuits souvent très froides exigeaient

1. Cf. les conversations des officiers de dragons russes avec Combe : « On vous trompe, on vous amuse par des négociations, par l'espérance d'une paix prochaine ; mais elle ne se fera pas. Nous recevons journellement des recrues, et on n'attend, pour vous attaquer, que l'arrivée de notre grand auxiliaire, le froid. Comment pourrez-vous résister, privés de vivres et forcés de rétrograder par une route entièrement dévastée ? » Après la prise de Moscou, rapporte Löwenstern, tout le monde se dit : *La guerre ne fait que commencer.*

beaucoup de bois. On eut bientôt consumé tout ce qui était autour du village. On démolit ensuite les bâtiments accessoires, les écuries, les granges; mais on ne fendait pas les poutres; on mettait au feu l'un des bouts et on avançait ainsi jusqu'à ce que l'autre bout fût brûlé. Ces annexes détruites complètement, on s'attaqua aux maisons mêmes, si bien qu'à la fin il restait à peine quelques chambres pour les officiers supérieurs et pour les malades.

On se couchait la nuit sur la paille qui, le jour, servait de litière aux chevaux et il y avait des nuits si froides qu'on se cachait dessous; à notre réveil, elle était couverte de rosée et de givre et tellement gelée qu'il fallait presque la casser. Les chevaux amaigris déjà et leurs harnais semblaient, le matin, couverts d'une sorte de neige que le soleil venait fondre en réchauffant les bêtes.

On vivait de blé, d'orge ou de sarrazin qu'on faisait cuire et qui donnaient une espèce de soupe ou de bouillie, ou bien, avec du grain moulu dans des moulins à bras, on fabriquait un pain lourd et épais.

Le sel manquait; on le remplaçait par de la poudre à canon; mais le salpêtre est âcre, âpre, désagréable et produit la soif et la diarrhée; il fallut y renoncer. Il n'y avait pas de beurre; on employait du suif et parfois des chandelles.

Seuls dans ce camp les Prussiens et les Wurtembergeois ne mangeaient pas de cheval. Un heureux hasard nous avait amené le reste du bétail que nous avions ramassé en deçà du Niémen. Ces bêtes, qui avaient dû faire dans la chaleur de l'été un si long voyage et par des pays où il ne restait derrière nous guère de pâturages, n'étaient certes pas des bœufs gras; ils étaient maigres comme des chats; mais nous leur trouvâmes très bon goût. Tous les jours chez nous on tuait vaches, veaux, moutons; les Polonais et les Français mangeaient souvent nos chevaux cre-

vés. Même les domestiques du roi Murat finirent par n'avoir plus que du cheval. Pour nous, nous buvions en guise de thé et de café du bouillon de bœuf et de mouton. La viande devint du reste si rare que le roi nous en fit demander pour sa table, et on lui envoyait tantôt un mouton, tantôt un quartier de bœuf ou de vache.

Parfois, mais rarement, un officier du régiment qui venait de Moscou et qui connaissait ou soupçonnait notre détresse apportait du thé, du café, du sucre, etc., et la boisson qu'on en tirait, une pipe de tabac, la conversation nous rendaient les froides et longues nuits du bivouac moins pénibles. La gaîté, la bonne humeur n'animaient pas nos entretiens. Le major Reinhardt et quelques autres officiers, comptant sur les promesses du grand homme de Moscou, nous consolaient toujours et ils réveillaient le courage de ceux qui prévoyaient à notre triste situation une issue plus triste encore. « Tant qu'*il* vivra et qu'*il* tiendra le gouvernail, disait Reinhardt, on peut toujours espérer dans la fortune! » Mais la plupart des sous-officiers et des soldats disaient : « Messieurs, vous faites votre devoir en cherchant à donner meilleure forme à méchante chose; mais vos paroles ne sont pas vos pensées! » Plus hardies encore étaient les femmes qui nous préparaient le café et qui exhalaient à l'envi leur exaspération : « Oui, celui-là qui, à Moscou, prend ses aises avec sa garde et nous laisse ici languir de faim et geler de froid, quand tiendra-t-il parole? Il nous a promis monts et merveilles, promis de beaux pays pour quartiers d'hiver, et peut-être le fera-t-il quand il sera trop tard et lorsque nous serons morts de misère depuis longtemps. Mais lui, il saura toujours se tirer d'embarras. » Nous laissions aux femmes la liberté de se soulager; mais aucun de nous n'osait tenir de pareils propos.

« Chaque jour amène sa peine, » dit le proverbe.

Tous les jours, au matin, des détachements partaient pour recueillir du fourrage et des vivres; le soir, ils revenaient avec un peu de grain et de paille, et toujours ils avaient été attaqués, surpris par des paysans armés et des Cosaques, et toujours ils avaient perdu plus ou moins d'hommes et de chevaux. On finit par envoyer de l'infanterie avec du canon; elle aussi dut combattre pour arracher le peu qu'elle rapporta et ce peu, elle le paya de la perte de plusieurs chevaux et de plusieurs hommes.

Ces fourrages nous diminuèrent tellement que notre cavalerie, déjà si faible, y laissa la moitié de ses hommes et de ses bêtes. Au 16 octobre, mon régiment ne comptait plus, en combattants, qu'un colonel, deux officiers d'état-major, un capitaine, cinq lieutenants, cinq maréchaux de logis, cinq sous-officiers, seize chasseurs, et, en non combattants, deux médecins, deux maréchaux ferrants et un domestique d'officier.

34. *Berthier à Eblé.*

Trois lettres de Berthier à Eblé : la retraite commence et les pontonniers vont frayer le passage à la Grande Armée.

I

Moscou, 18 octobre 1812.

L'Empereur ordonne que vous vous mettiez en marche demain à la pointe du jour avec les pontonniers et l'équipage de pont pour suivre le mouvement de la garde impériale sur la route de Kalouga.

II

Troitskoe, 20 octobre 1812.

Ordre de suivre le mouvement du corps du duc d'Elchingen et de faire raccommoder tous les ponts depuis Delna jusqu'au quartier général de l'avant-garde.

III

Château de Krasnoï, 21 octobre 1812, 10 heures 1/2 du matin.

Vous devez, avec votre équipage, vous porter sur la route de Gorki à Fominskoïé pour y faire racommoder tous les ponts et tous les mauvais passages. Vous passerez par Jersovo et Ploskovo. Si vous avez dépassé Gorki, rejoignez le plus tôt possible, du point où vous serez, la route que je vous indique et dont je joins ici le croquis.

35. *Maret à Macdonald.*

Nouvelles du théâtre de la guerre données par Maret au duc de Tarente.

Vilna, 22 octobre 1812.

Monsieur le maréchal, je n'ai pas reçu de vos nouvelles depuis le 17. J'en conclus que l'attaque sur Dahlenkirch n'a pas eu de suites et qu'il ne s'est passé aucun autre événement.

Il y en aura eu probablement, le 18 de ce mois, de fort importants du côté du maréchal de Saint-Cyr qui m'écrivait le 17 que l'ennemi avait formé quelques attaques sur différents points et notamment sur la rive gauche où un corps venu de Drouïa avait forcé le poste de Bavarois, qui était à Disna, de se replier.

Le prince Radziwill avait prévenu, dès le 16, de ce mouvement, le général Coutard qui m'en avait informé le 18. Depuis cette dernière date je n'ai plus entendu parler de rien. J'ai quelque espérance que la division du 9e corps qui était dès le 13 à Babinovitchi aura fait sur Vitebsk un mouvement utile au maréchal de Saint-Cyr.

Je n'ai rien de nouveau du prince de Schwarzenberg depuis ce que j'ai eu l'honneur de vous mander par la lettre du 18. Il y a eu, comme vous le pensez bien, de vives alarmes à Varsovie. Tout ce qui me vient de là sent la peur et ne signifie rien. On y tenait pour certain dès le 17 que Grodno était occupé par

l'ennemi, et un officier, parti le 20 de cette ville, y a laissé tout tranquille!

Le mouvement du prince de Schwarzenberg de l'autre côté du Bug, ayant laissé ce pays-ci découvert, nous a procuré une aventure assez désagréable. Le 3e régiment de lanciers de la garde qui se formait de la jeune noblesse lithuanienne et qui avait déjà entre 5 à 600 hommes montés s'est laissé surprendre le 19 au point du jour, à Slonim, où le général Konopka, qui se trouvait dans sa famille, était resté trop longtemps. Nous n'avons de nouvelles que par les fuyards. Nous ne savons pas encore ce qu'est devenu le général Konopka et ce qui aura échappé de son régiment. Une centaine d'hommes environ a gagné jusqu'à Vilna, croyant avoir l'ennemi à ses trousses. Leur arrivée a jeté ici de grandes alarmes. On a fait camper les troupes pour rassurer les esprits. Nous avons à peu près 5.000 hommes d'infanterie dont deux nouveaux régiments lithuaniens à une lieue en avant de la ville; ils ont l'air d'être prêts à faire campagne, mais ils n'en auront pas le plaisir. Un officier que j'avais envoyé avant-hier à Bienitsa, sur le Niémen, revient et me rapporte que non seulement il n'a pas paru un seul Cosaque sur les bords de la rivière, mais que les paysans dont les relations les font marcher le plus vite les supposent encore à quatre milles au delà.

La 34e division qui se forme à Königsberg doit y être arrivée depuis plusieurs jours. S. M. m'écrit que c'est une réserve pour la gauche. Elle sera composée de 19 bataillons formant trois brigades. Le général Loison aura sans doute des instructions éventuelles pour l'appui que cette réserve pourrait vous donner.

36. *Les mouvements du 5e corps.*

Le 22 octobre, Poniatowski qui commande le 5e corps se dirige de Fominskoïé sur Vereia pour en chasser les Russes qui depuis le 10 octobre occupent cette ville. Le 23, il s'est emparé de Vereia et mis en communication avec Mojaïsk et Borovsk. Le 24, il envoie son avant-garde, conduite par Lefebvre-Desnoëttes, à Kremenskoïé, sur la route de Médyn. Mais a lieu la bataille de Malo-Iaroslavets, et Poniatowski reçoit l'ordre de prendre position à Egorevskoïé pour couvrir la marche de l'armée et aller ensuite sur Mojaïsk et Smolensk. Tous ces mouvements sont retracés dans les cinq lettres qui suivent.

I

Lefebvre-Desnoëttes à Poniatowski.

Kremenskoïé, le 24 octobre 1812, à 6 heures et demie du soir.

Mon prince,

Les Cosaques que nous avons rencontrés à Soubilovo ont marché devant nous jusqu'ici.

Toute la population des villes et villages abandonnés par les habitants fuit dans toutes les directions, emportant sur des charrettes toutes leurs propriétés. On en a pris près de deux cents. L'on pourrait en prendre davantage, car nous en voyons très près de nous, après lesquels je ne fais pas courir, parce que ça fatiguerait trop nos chevaux ; ils le sont déjà beaucoup.

J'ai encore quinze verstes d'ici à Médyn dont dix verstes dans les bois.

Les paysans assurent qu'il y a un régiment de Cosaques.

Des paysans armés sont rassemblés à Babouili (*sic*) à trois verstes de la route que nous suivons et à gauche. Si notre marche ne les dissipe pas, je n'ai pas l'intention de les laisser tranquilles sur nos derrières. L'on sonne le tocsin de tous les côtés à notre approche. Il n'y a pas de réunions de troupes réglées dans les environs.

Il y a une route pour aller de Médyn à Malo-Iaroslavets. On compte vingt-cinq verstes.

Il y en a une aussi pour aller à Jouknov, trente-quatre verstes. Ce n'est pas une grande route, comme celle de Malo-Iaroslavets; mais elle est très bonne pour les voitures.

Le pays que j'ai parcouru aujourd'hui est très découvert et les routes sont très bonnes.

Je me mettrai demain en communication, suivant vos ordres, avec la gauche. Jusqu'à votre première communication, je ne crois qu'il soit sûr de vous écrire, car mon arrière-garde a été attaquée par quelques paysans armés. Il y a des paysans à cheval qui font le service avec les Cosaques.

Je mettrai beaucoup d'importance à ma communication avec la gauche, croyant en cela répondre à vos intentions.

II

Poniatowski à Berthier.

Vereia, 25 octobre 1812, 7 heures du matin.

Monseigneur, venant de recevoir le rapport ci-joint de M. le général de division Lefebvre, je m'empresse de le mettre de suite sous les yeux de V. A. S. Pour assurer mes communications avec lui, j'envoie 80 hommes d'infanterie et 25 chevaux à Yegoria, à moitié chemin entre Médyn et Vereia. Ce détachement sera chargé en même temps de chercher à rassembler de ce côté des voitures que, d'après l'intention de V. A. S., je dois envoyer à Mojaïsk.

III

Poniatowski à Berthier.

Vereia, 25 octobre 1812, à 9 heures du soir.

Monseigneur, j'ai l'honneur de porter à la connaissance de V. A. S. qu'il est arrivé aujourd'hui à Vereia deux bataillons de marche appartenant au 4e corps. Le premier, commandé par le capitaine Delande, est composé de 3 officiers et 240 sous-officiers et soldats ; le second, sous les ordres du capitaine Fontana, fort de 275 sous-officiers et soldats, dont 50 sans armes. Les deux bataillons sont composés d'hommes appartenant aux différents régiments du 4e corps et viennent de Mojaïsk.

Il se trouve dans le dernier environ 40 hommes du régiment Joseph Napoléon. Mais ni ce régiment, ni les 250 hommes qui se trouvent avec lui sous les ordres de l'adjudant commandant Bourmont[1] ne sont pas encore arrivés ici.

Conformément aux ordres de V. A. S. je garderai ici les deux détachements mentionnés jusqu'à ce que le 5e corps ait rejoint l'armée ou qu'il Lui plaise de me donner de nouvelles dispositions.

Depuis le rapport de M. le général de division Lefebvre, que j'ai eu l'honneur de communiquer à V. A. S., je n'ai point encore reçu des nouvelles de mon avant-garde.

Je n'en ai également point de S. E. le maréchal duc de Trévise auquel, d'après les ordres de V. A. S., j'ai expédié hier un officier à Koubinskoïé. J'en envoie dans ce moment un autre dans la même direction pour prendre des informations tant sur sa marche que sur le détachement que j'ai porté hier à Gorki à moitié chemin entre Vereia et Koubinskoïé.

1. L'ancien chouan et futur maréchal.

Trois partis que j'avais envoyés d'ici dans différentes directions pour me procurer des voitures sont rentrés ce soir, sans avoir rien trouvé.

Veuillez bien, Monseigneur, agréer l'expression de mon respectueux dévouement.

Le général commandant le 5e corps,

JOSEPH, prince PONIATOWSKI.

P.-S. — Je rouvre ma dépêche pour annoncer à V. A. S. qu'un officier, envoyé par le général Lefebvre, arrive dans ce moment. Il me fait le rapport que l'avant-garde sous ses ordres, étant arrivée aujourd'hui vers les 3 heures du soir à une petite distance de Médyn, s'est trouvée, à sa sortie du bois, entourée par des forces très supérieures qui lui ont tué quelque monde. Le général Lefebvre, après leur avoir résisté aussi longtemps que cela lui a été possible, s'est vu forcé à faire sa retraite et y a perdu son artillerie.

Je ne connais point encore d'autres détails sur cette affaire. Ma première idée a été de me porter avec la plus grande partie de mon corps au secours de mon avant-garde. Cependant, ne connaissant point le degré d'importance qui peut être attaché à la position que j'occupe actuellement, j'ai résolu d'attendre un second rapport sur ce qui a eu lieu, et de pousser quelques partis pour me procurer des renseignements. Je verrai alors ce que, d'après les circonstances, j'aurai à faire pour protéger la retraite du général Lefebvre.

Je supplie V. A. S. de vouloir bien me faire parvenir ses instructions qu'Elle jugera nécessaires d'après ce que j'ai eu l'honneur de porter à sa connaissance.

JOSEPH, prince PONIATOWSKI.

Expédié à 11 heures, la nuit.

IV

Poniatowski à Berthier.

Soubitino, 27 octobre 1812, 7 heures 1/2 du soir.

Monseigneur, les Cosaques qui s'étaient montrés devant mon avant-garde, après avoir reconnu la position du général Lefebvre, se sont portés sur sa gauche et, au moment de l'arrivée de l'officier envoyé pour m'en avertir, je les ai vus paraître devant mon front; après l'avoir longé, ils s'y arrêtèrent jusqu'à ce que le jour fût entièrement tombé, mais sans placer des vedettes.

V

Poniatowski à Berthier.

Soubitino, 28 octobre 1812, à minuit.

Monseigneur, j'ai reçu la lettre que V. A. S. m'a fait l'honneur de m'adresser hier à 7 heures 1/2 du soir. La position que j'occupe ici a été prise conformément à ses ordres d'après lesquels je devais porter mon avant-garde à Egorevskoïé. Le village de Soubitino en est très peu éloigné. Je découvre parfaitement d'ici Egorevskoïé, et je puis me porter à son secours dès que le besoin l'exigera. Ma position ici empêche d'ailleurs qu'il puisse être tourné sur son flanc gauche que l'ennemi a paru observer avec plus de suite et d'attention.

Les gens d'ici que j'ai interrogés ne connaissent point de route directe de Egorevskoïé à Ghiatsk. Ils s'accordent à dire que, pour y aller, il faut nécessairement passer par Mojaïsk. J'ai chargé le général Lefebvre de prendre de son côté des renseignements, et j'attendrai pour fermer ma lettre que je les ai reçus.

A 2 heures du matin.

M. le général Lefebvre n'a pu également avoir des renseignements positifs sur la possibilité d'aller directement de Egorevskoïé à Ghiatsk. Un seul paysan a dit qu'on le pourrait, mais ses indications sont si vagues qu'on ne saurait absolument rien inférer de positif.

Agréer, Monseigneur, l'expression de ma considération la plus haute.

Le général commandant le 5e corps,

JOSEPH, prince PONIATOWSKI.

37. *Maret à Macdonald.*

Après avoir donné des nouvelles à Reynier (cf. pièce 29) Maret donne des nouvelles à Macdonald qu'il renseigne particulièrement, et tant bien que mal, sur la seconde bataille de Polotsk, l'échec de Gouvion-Saint-Cyr et le secours que Victor doit porter au 2e corps ; mais Maret ne peut s'empêcher de dire que le duc de Bellune aurait dû prendre ce parti plus tôt.

Vilna, 26 octobre 1812.

Monsieur le maréchal, je n'ai toujours pas de lettres du maréchal de Saint-Cyr. Il aura écrit directement au quartier général ou bien les officiers qu'il m'a envoyés auront été enlevés. Mais M. le général de Wrède qui m'écrit, de Babinovitchi le 23, m'apprend que Polotsk a été évacué dans la nuit du 20 au 21. Il ne me donne point de détails sur cet événement. Mais il raconte avec développement une brillante affaire qu'il a eue contre les troupes du général Steinheil, qui avait marché par la rive gauche et qui, avant l'évacuation, avait passé l'Ouchatch et était arrivé jusque sur les derrières de Polotsk. Dans cette affaire dont la date n'est pas bien indiquée, l'ennemi qui a été repoussé à plus de trois lieues, a eu beaucoup d'hommes tués et a perdu deux colonels, un major, un grand nombre d'autres officiers et 1.800 hommes faits prisonniers. Le général de Wrède n'a pas pu suivre ce succès, parce que, l'ennemi ayant passé la rivière à Polotsk, le maréchal de Saint-Cyr dut rappeler les troupes qui auraient été engagées trop loin.

Le général de Wrède était le 23 à Babinovitchi d'où il se disposait à se porter le 24 sur Ouchatch si le maréchal lui en donnait l'ordre.

Le 2e corps se trouvait, le même jour, placé comme il suit :

Les cuirassiers à Ghoroui;

La cavalerie légère, à Janovo et Berezova;

Deux divisions d'infanterie, à Oriekhova;

Et une autre division, à Tchereia.

Si M. le général de Wrède ne m'apprend pas comment le maréchal de Saint-Cyr a été forcé à l'évacuation de Polotsk, parce qu'il croit sans doute que j'ai des informations directes, il s'occupe de ce qui peut vous intéresser et donne ainsi à sa lettre un véritable intérêt pour moi. Il regarde comme probable que l'ennemi fasse un détachement pour venir sur vous.

J'ai écrit sur-le-champ à M. le comte Loison en l'engageant à porter le plus tôt possible la 34e division à Tilsit d'où elle pourra être dirigée selon les événements[1].

Le duc de Bellune marchait au secours du maréchal de Saint-Cyr : mais il aurait été à désirer qu'il pût prendre ce parti plus tôt. La division Daendels est arrivée le 24 à Vitebsk[2]. Le duc de Bellune y sera de sa personne le 28. Cette diversion peut être favorable au 10e corps en obligeant l'ennemi de s'affaiblir.

J'ai eu des nouvelles du prince de Schwarzenberg. Il avait battu les partis que l'ennemi avait envoyés jusqu'à Siedlce et Wengrow. Il avait aussi attaqué et repoussé le 17, dans Brzesc, un gros corps qui avait passé le Bug et s'était avancé jusqu'à Biala. L'ennemi a perdu dans cette affaire, qui lui en a fort

1. Cf. notre tome Ier, pièce 79.
2. Voir les *Mém.* du margrave de Bade, p. 76.

imposé, beaucoup d'hommes morts ou blessés qu'il a laissés sur le champ de bataille, 200 hommes qui ont été faits prisonniers et une pièce de 12. Après cette opération le prince de Schwarzenberg s'est porté, par un mouvement rapide, sur Nur où il compte repasser le fleuve et faire face à l'ennemi derrière la rivière de Nur. Cette position lui a paru favorable pour attendre ses renforts qui ont fait un détour et viennent sur Varsovie, et pour recevoir la 32e division qui se rassemble dans cette ville et doit renforcer son armée.

Les dernières lettres que j'ai reçues de Sa Majesté sont encore de Moscou à la date du 18. Tout annonçait qu'on ne tarderait pas à marcher sur Kalouga. Contre toute espérance, la saison était très favorable.

P.-S. — J'ai écrit au prince Radziwill et au général Grandjean.

38. *Eblé et Chasseloup.*

L'Empereur a, comme dit Lariboisière, chargé particulièrement le général Eblé des ponts pendant la marche, et Lariboisière, inspecteur général de l'artillerie, réclame, par suite, à Chasseloup qui commande le génie, deux compagnies de pontonniers[1]. Chasseloup, un peu piqué, répond que, bien qu'Eblé — qui est de l'artillerie — soit particulièrement chargé des ponts, le génie a fait et fera des ponts; qu'il y a, par suite, concurrence entre l'artillerie et le génie; que la partie des ponts laisse naturellement à désirer en ce pays et en cette saison; qu'en ce cas, Lariboisière doit partager les plaintes avec Chasseloup.

I

Lariboisière à Berthier.

Borovsk, 26 octobre 1812.

Monseigneur, Sa Majesté ayant chargé *particulièrement* M. le général Eblé des ponts pendant la marche, il serait indispensable qu'il eût à sa disposition plus de moyens qu'il n'en a maintenant. J'ai, en conséquence, l'honneur de prier Votre Altesse Sérénissime de donner des ordres pour que les deux compagnies de pontonniers qui ont été mises à la disposition d'un officier supérieur du génie et envoyées à l'avant-garde soient rendues au général Eblé.

Le premier inspecteur général de l'artillerie, commandant en chef celle de l'armée,

Comte Lariboisière.

1. Ces compagnies avaient été mises aux ordres du colonel Michel qui commandait le génie de l'avant-garde.

II

Chasseloup à Berthier.

Du quartier impérial, 29 octobre 1812.

Monseigneur, ma petite avant-garde, composée de trois compagnies du génie, est partie hier à midi de Mojaïsk pour travailler aux réparations de la route qui conduit à Ghiatsk. Le parc du génie qui est la seconde partie de nos moyens disponibles pour les routes, après avoir fait les deux grands ponts au-dessus de Borovsk où le 4e et le 1er corps ont passé, s'est mis en mouvement, réparant ce qui aurait été dégradé, pour faciliter davantage le mouvement de ces deux corps.

Il y a des concurrences utiles, il y en a de nuisibles, par l'incertitude où l'on se trouve de savoir qui fera ou qui ne fera pas. Ce qui me tranquillise, c'est la lettre que M. le général de Lariboisière vous a écrite, où il dit que *S. M. a chargé particulièrement le général Eblé des ponts pendant la marche.* Cela ne nous empêche pas d'en avoir fait et d'en faire quand besoin sera; mais, au moins, le général Lariboisière partagera avec moi les plaintes que l'on vous fait sur cette partie qui, dans cette saison et dans ce pays, doit beaucoup laisser à désirer.

Comte Chasseloup[1].

1. Déjà, du reste, le 26 octobre, trois jours auparavant, après une conversation avec Lariboisière qui lui disait que le major général allait rendre à Eblé les deux compagnies de pontonniers de l'avant-garde, Chasseloup avait écrit à Berthier pour se plaindre de n'avoir désormais à cette avant-garde que trois compagnies (deux compagnies de sapeurs et une compagnie d'ouvriers du Danube).

39. *Loison à Berthier.*

On trouvera dans cette lettre une liste des étapes qu'il est utile de connaître si l'on veut suivre la marche et les mouvements des débris de la Grande Armée à la fin de 1812 et au commencement de 1813. Cette nouvelle route d'étapes, proposée par Loison[1], fut adoptée le 13 novembre par l'Empereur.

Königsberg, 26 octobre 1812.

Monseigneur, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime que la mauvaise saison rend les chemins fort difficiles. Les distances d'un gîte à l'autre se trouvent maintenant trop grandes pour les troupes en marche, ce qui donne beaucoup d'hommes en arrière. J'ai l'honneur de proposer à Votre Altesse d'établir les étapes ainsi qu'il suit :

Route de Marienwerder à Königsberg.

1er	gîte à	Stuhm	3	meiles
2e	—	Marienbourg	3	—
3e	—	Elbing	4	—
4e	—	Neukirch	2 1/2	—
5e	—	Braunsberg	2	—
6e	—	Hoppenbruch	2 1/2	—
7e	—	Brandenbourg	2 1/2	—
8e	—	Königsberg	3	—

Route de Königsberg à Tilsit.

1er	gîte à	Kaymen	3	meiles
2e	—	Labiau	3	—

1. Il signe « gouverneur de la Prusse royale. »

3e	gîte à	Mehlauken	4	meiles
4e	—	Jurgaitschen	3 1/4	—
5e	—	Tilsit	2	—

Route de Königsberg à Vilkovichki.

1er	gîte à	Waldau	2 1/2	meiles
2e	—	Tapiau	3	—
3e	—	Norkitten	4 1/2	—
4e	—	Insterbourg	2 1/2	—
5e	—	Gumbinnen	4	—
6e	—	Stallupönen	3 3/4	—
7e	—	Vilkovichki	4 1/2	—

La Régence elle-même désire que ces étapes soient établies.

40. *Macdonald à Berthier.*

Cette lettre prouve que Macdonald ne compte rien opérer de décisif; il craint pour sa droite; il voudrait qu'on fît des diversions en sa faveur; il se plaint de disséminer ses forces et d'avoir peine à contenir la garnison de Riga.

Stalgen, 31 octobre 1812.

Monseigneur, contre toute attente, l'ennemi est demeuré tranquille le 26. Mais le 29, au point du jour, il a attaqué toute ma ligne. On a plié jusqu'à l'Eckau; mais les réserves s'étant portées en avant, il a été repoussé sur tous les points et les positions ont été reprises. De part et d'autre on a perdu du monde et fait des prisonniers.

J'ai fait renouveler les diversions en remontant la Dvina par les deux rives. Elles ont poussé jusqu'à Kraslau et Drouïa. Elles paraissent avoir attiré l'attention de l'ennemi, car le général Grandjean m'annonce d'avant-hier que différents avis l'instruisent qu'un gros corps ennemi rebrousse chemin et descend les rives de la Dvina. Il ne peut être tiré que des corps des généraux Wittgenstein et Steinheil; ce qui dégagera d'autant le maréchal St-Cyr et le général de Wrède, si les avis sont vrais.

Mais ma droite court à son tour de très grands risques si le maréchal St-Cyr et le général de Wrède n'opèrent pas une semblable diversion.

Je connais les événements qui se sont passés de leur côté. Si le duc de Bellune marche réellement

pour se réunir au 2e corps, les affaires prendront une tournure plus favorable.

Il serait à souhaiter que la 34e division, que le duc de Bassano m'annonce se former à Königsberg, marchât sur Vilna, Vidzy ou même Dunabourg. Je donnerais plus efficacement des inquiétudes à l'ennemi en le contenant sur la rive droite de la Dvina. Disséminé comme je suis, je n'ai de forces réelles que vis-à-vis Riga, qui ont beaucoup de peine à contenir cette garnison à cause de leurs positions étendues.

L'équipage du siège éprouve de grands embarras dans sa marche. Je n'ai point reçu les ordres de V. A. pour le laisser embarquer à Titsit ou le faire descendre à Königsberg. Il eût été bien important que je connusse les intentions de Sa Majesté avant les gelées.

41. *Yorck à Macdonald.*

Lettre curieuse de Yorck, qui manifeste son impatience d'attaquer l'ennemi. Mais ses Prussiens et lui ont-ils si grande envie de marcher aux Russes, et le roi Frédéric-Guillaume III n'a-t-il pas secrètement écrit au tsar qu'il doit un jour redevenir son allié et qu'il ne lui fera de mal que ce qui sera d'une nécessité stricte?

Mitau, 31 octobre 1812.

Monseigneur, Votre Excellence a eu la bonté de me faire part, par le colonel Röder, de son dessein d'attaquer l'ennemi, pour le punir de l'audace de s'avancer si loin de sa forteresse et d'inquiéter sans cesse nos avant-postes. Ce parti me paraît sans contredit le moyen le plus sûr pour obtenir quelque repos et fera grand plaisir aux troupes prussiennes qui ne demandent pas mieux que de marcher à l'ennemi sous les yeux de Votre Excellence. Intimement persuadé du succès, c'est avec impatience que j'attendrai vos ordres ultérieurs.

Agréez, Monseigneur, les protestations du plus profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

de Votre Excellence,

le très humble et très obéissant serviteur

D'Yorck

42. *Les prédictions de Nansouty.*

Nansouty, blessé à la Moskova et incapable de servir activement, obtint à Moscou la permission de revenir en France. Le 9 octobre, un ordre du jour prescrivait que les officiers et soldats blessés qui pouvaient être évacués partiraient le lendemain pour Vilna sous la conduite de Nansouty, et, le 10, le convoi quittait Moscou; l'adjudant commandant Ruelle commandait l'escorte, formée par des cadres de quatrièmes bataillons envoyés aux dépôts. Le 31 octobre, le convoi arrivait à Orcha, et le 1er novembre il s'acheminait sur Minsk. Le général, prenant ainsi les devants, parcourut la route que l'armée devait suivre dans sa retraite, et, écrit Pasquier (*Mém.* II, p. 44), « sa grande expérience de la guerre lui avait fait aisément mesurer l'étendue du danger dont elle serait environnée. » Lorsqu'il arriva à Paris, il dit en confidence à Pasquier qu'il craignait fort que l'Empereur et toute l'armée ne vinssent à succomber. « On devra s'estimer heureux, ajoutait-il, si le quart seulement de ceux qui sont engagés dans cette fatale expédition revoient jamais les frontières de l'Empire. »

43. *Napoléon à Viasma.*

Le 31 octobre, l'armée arrive à Viasma, et c'est ce jour-là que Castellane raconte qu'il a vu l'Empereur en bonnet fourré et en pelisse verte. Le chirurgien Henri de Roos (*Erinnerungen*, p. Holzhausen, p. 150) voit, de même, à Viasma, le 2 novembre, l'Empereur dans ce costume. Ce qu'on notera surtout, c'est le témoignage qu'il rend à l'armée qui ne cesse pas d'admirer Napoléon, d'espérer en lui, de se fier à lui.

Le 2 novembre, par un air frais et froid, par un gai soleil, nous sortîmes de Viasma à midi.

Napoléon arriva à cheval dans sa redingote grise. Il n'avait plus son chapeau ; il portait un chaud bonnet de couleur verte avec une fourrure grise. Près de lui chevauchaient ses plus proches parents dans l'armée, le roi de Naples, d'un côté, et le vice-roi d'Italie, de l'autre.

Du reste, son cortège était mince, et là, comme auparavant et comme plus tard jusqu'à la Bérésina, l'estime et le respect qu'on avait pour lui n'a pas souffert, malgré tous les maux et tous les malheurs subis et à subir. Les regards de ses troupes se portaient sur lui avec admiration, et ils le suivaient avec confiance, avec espoir. Là et plus tard j'ai entendu des officiers de diverses nations dire : « Tant que Napoléon sera avec nous, notre courage ne faiblira pas ; pourvu seulement que les forces nous restent ! »

44. *La retraite de la Grande Armée.*

Après tant de descriptions de la retraite, est-il permis de citer celle-ci que nous empruntons aux *Souvenirs* du lieutenant prussien Kalckreuth? Elle renferme quelques particularités intéressantes.

Nous marchions d'ordinaire, non pas sur la route, mais un peu à côté, là où nous trouvions encore des fermes dont les habitants s'étaient éloignés en laissant des gerbes de blé pour nos chevaux.

D'ailleurs, la grande route, à force d'être piétinée, était devenue si lisse qu'elle ressemblait à une glissoire. Il fallait gravir les plus insignifiantes montées avec peine et effort. Souvent hommes et chevaux reculaient, roulaient en arrière, et cela plusieurs fois. C'était le cas surtout pour les chevaux français qui, comme on sait, n'ont pas de crampons à leurs fers, et qui, par suite, étaient incroyablement fatigués. Voilà qui explique la dissolution si rapide de la cavalerie française. Un grenadier à cheval de la garde dont le régiment m'avait paru à Viasma encore assez fort m'assura peu de jours après que tout son beau régiment était déjà démonté.

En outre, les attaques répétées des Cosaques contribuèrent beaucoup à la ruine totale de la cavalerie. Il suffisait de prononcer un peu haut le mot *Cosaque* et tout le monde se retournait, tout le monde trottait en avant, quoiqu'on ne vît pas un Cosaque à une

distance de plusieurs milles; la crainte qu'ils inspiraient était extraordinairement grande[1].

La colonne[2] qui marchait sur la route se composait de troupes de toute sorte, la plupart sans armes, en bandes désordonnées et en costumes fabuleux. Chacun avait cherché à se défendre comme il pouvait contre le froid qui devenait toujours de plus en plus rigoureux. Beaucoup portaient par-dessus leur uniforme usé des robes de femmes bariolées qu'ils nouaient autour du cou. Ils s'enveloppaient les pieds avec des lambeaux de fourrure, car depuis longtemps les souliers et les bottes étaient hors de service. Tous les visages exprimaient la faim et le désespoir, autant du moins qu'on pouvait les voir sous la croûte épaisse de saleté qui couvrait la figure, les mains et le corps. Nos cheveux, longs et emmêlés comme si nous avions la plique polonaise, fourmillaient de vermine, et cette vermine remplissait aussi nos vêtements déguenillés.

Beaucoup, en marchant sur la route, tombaient à la renverse et mouraient aussitôt. Autour d'un cheval tombé se formait souvent un cercle d'hommes qui en détachaient des portions de chairs maigres et nerveuses, les rôtissaient au feu et les dévoraient avidement.

Jamais certes la misère, éclatant parmi autant d'hommes à la fois, n'atteignit un plus haut degré que dans cette retraite. A peine un de ces malheureux s'affaissait-il étourdi, engourdi, que d'autres s'efforçaient déjà de lui ravir ses habits, et il mourait, gelé de froid.

Les officiers de notre régiment et leurs ordonnances avaient encore tous leur cheval, et leur habillement était encore en bon état; nous n'avions, il

1. Cf. nos *Mémoires* du margrave de Bade, p. 200.
2. La procession, comme on la nommait; cf. nos *Etudes d'histoire*, IV, p. 251.

est vrai, pour nourriture, que de la bouillie de farine; mais l'espoir de fouler bientôt le sol prussien nous maintenait debout et nous donnait le courage de tout endurer.

45. *L'escadron sacré.*

Nous avons sur l'escadron sacré le curieux récit d'un officier que nous connaissons et que nous venons de citer, le lieutenant de Kalckreuth. Ce lieutenant appartenait au 2e régiment de hussards prussien. Or, ce régiment n'existait plus. Dès le 28 octobre, il n'avait plus que vingt chevaux, et le lendemain d'une nuit très froide qu'il passa à Borodino, au pied des murs du couvent incendié, il fut déclaré dissous et rayé du nombre des combattants; tous les officiers qui restaient eurent la permission de marcher à leur guise et, comme on disait, pour leur compte, avec leur ordonnance, ou bien de s'attacher, s'ils voulaient, à tel ou tel général. Les officiers chevauchèrent ensemble : ils arrivèrent ainsi à Smolensk, à Krasnoï, à Orcha, à Krapni, et ici se place l'épisode de l'escadron sacré. Kalckreuth donne sur la formation de cette *heilige Schar* quelques détails qu'on ne trouve pas ailleurs.

Un assez grand nombre d'officiers de cavalerie de l'ancienne Grande Armée étaient encore montés; mais chacun d'eux poursuivait son chemin en son particulier, puisque les simples cavaliers, n'ayant plus de cheval, s'étaient dispersés.

Napoléon résolut de rassembler ces officiers et d'en faire une troupe. C'est ainsi que naquit la « garde d'honneur » dont le roi de Naples fut le chef et le général Grouchy le commandant.

Le major de Zieten[1] nous invita à entrer dans ce corps. Personne ne voulait se résoudre à quitter ses camarades pour se faire admettre dans un cercle

1. Qui commandait le 2e régiment de hussards prussien.

d'officiers qui lui était entièrement étranger. Mais le major nous représenta que si aucun de nous ne se présentait pour entrer dans cette garde d'honneur, cela pouvait être très préjudiciable à notre patrie; que nous avions fait jusqu'alors ce qu'on avait désiré de nous, Prussiens ; que, maintenant encore, dans le malheur, et étant le seul corps d'officiers prussiens, nous devions montrer notre empressement et notre zèle. Son insistance fut telle que trois lieutenants, Bonin, Probst et moi, se décidèrent à entrer dans la garde d'honneur.

Le lendemain matin nous nous annoncions chez le général Grouchy. Tous les officiers de la garde d'honneur étaient rangés dans une plaine, sur un rang. On voyait là des officiers de tous les régiments de cavalerie, français, bavarois, wurtembergeois, polonais et autres, dont étaient composés les différents corps de cavalerie; les uns portaient encore leur uniforme ; les autres avaient revêtu des habits de paysans. Un général passa le long du front, compta la file qui était assez longue, et ce fut au milieu que commença le second rang qui dut se placer aussitôt derrière le premier. Nous trois, Prussiens, nous nous tenions ensemble et nous fûmes du second rang.

Cet escadron fut alors divisé en quatre pelotons; les généraux les commandaient; les colonels chevauchaient sur les ailes en guise de sous-officiers ; le reste des officiers de tout grade formaient, comme simples soldats, les pelotons.

Avant de marcher, on dut, selon l'usage français, se compter soi-même et se mettre quatre par quatre ; mais nos voisins étaient Polonais, savaient peu le français, et il fallut se reprendre plusieurs fois à compter avant d'être en règle.

Enfin, on partit par quatre, au signal de « à droite, marche ! » et on prit la route de Borissov.

A peine avions-nous fait un quart de mille qu'on nous dit que l'Empereur était derrière nous. Sur-le-champ on fit front à droite près du chemin et il y eut alors une scène extrêmement ridicule, car chaque garde d'honneur tira son épée d'un autre endroit que son voisin. Par commodité et en grande partie par faiblesse physique, presque tous avaient attaché leur latte ou leur sabre à la selle, pour ne pas souffrir de la pression du ceinturon et aussi pour monter et descendre plus aisément. On vit donc les uns porter la main à leurs fontes, soit à droite, soit à gauche, et les autres à leur porte-manteau, derrière leurs selles, pour en tirer leur épée.

L'empereur Napoléon était assis avec le roi de Naples dans un carrosse à glaces que traînaient six maigres chevaux noirs, et il passa le long de notre front; les glaces étaient baissées, et Napoléon, passant la tête par la fenêtre, s'inclina pour remercier lorsqu'on lui cria *Vive l'Empereur*. Dès qu'il eut dépassé notre front, on remit l'épée au fourreau et, nous mettant de nouveau quatre par quatre, nous suivîmes la voiture qui courait devant nous. Notre marche était lente, mais pourtant en colonne assez serrée.

La nuit venait, quand nous arrivâmes dans une grande plaine où plusieurs troupes avaient déjà allumé leurs feux de bivouac. Nous aussi nous fîmes halte, et lorsque j'entendis Grouchy prononcer quelques mots, je priai mes deux camarades de rester où ils étaient pour m'attendre et je me portai à cinquante pas plus loin afin d'entendre plus distinctement les ordres du général. Il enjoignait de se rassembler au même endroit le lendemain à 7 heures, pour continuer notre marche. Je revins aussitôt et ne trouvai plus mes deux camarades.

Kalckreuth a, en outre, la mauvaise chance de perdre

dans la nuit son cheval qui lui est dérobé; mais le lendemain, il retrouve ses deux camarades; Bonin lui donne un konia ou cheval de paysan, très maigre et si petit que le cavalier touche presque la terre de ses pieds, et, dans l'après-midi, lorsque les trois « gardes d'honneur » ont rejoint les officiers du 2e hussards prussien, ils « décident de rester auprès d'eux et de ne pas revenir à l'escadron sacré puisque Kalckreuth peut être regardé comme démonté. »

46. *Un épisode de Krasnoï.*

Dans la pièce suivante, le général de brigade Heyligers[1] raconte d'une façon intéressante et vive comment le 35e régiment de ligne, un des régiments qu'il commandait, finit, malgré sa vaillance, par succomber à Krasnoï dans la journée du 16 novembre sous les boulets de l'artillerie et les sabres de la cavalerie russe; lui-même fut fait prisonnier.

Le 16 novembre 1812, la 2e brigade de la 14e division du 4e corps, composée des 9e et 35e de ligne, sous mes ordres, marcha depuis la petite pointe du jour, en échelons, à gauche de la grande route de Smolensk à Krasnoï, pour contenir les Cosaques qui rôdaient sur notre flanc.

Au moment où nous entendîmes le bruit du canon redoubler à la tête de la colonne qui s'approcha de Krasnoï, la division fit halte. Bientôt cependant le général de division reçut l'ordre d'avancer. Il fit déployer la 1re brigade, m'ordonna de laisser le 9e près des équipages, de former le 35e en carré et de le faire avancer.

Je laissai donc le 9e de ligne sur la route et me portai moi-même avec le 35e, n'ayant que quarante files sous les armes, en avant, à la hauteur de la 1re brigade qui marcha en bataille et se dirigeait

1. Gisbert-Martin-Cort Heyligers, général de brigade du 11 novembre 1810 et qui sera lieutenant général le 9 décembre 1814.

sur un petit bois à environ cinq cents toises de la grande route.

Les tirailleurs russes plièrent à mesure que nous avançâmes. Bientôt le major du 35e, blessé, nous quitta. Au moment où nous arrivâmes à peu près à la hauteur du petit bois, l'ennemi démasqua deux pièces. En même temps je vis accourir sa cavalerie. Il n'y avait pas un instant à perdre. Je rappelai mes tirailleurs, prévins mes soldats que nous allions être chargés de tenir ferme et surtout de ne tirer que quand je l'ordonnerais. Cependant, ils firent feu aussitôt qu'ils virent approcher la cavalerie. Celle-ci vint tomber avec impétuosité sur mon carré.

Le brave 35e, quoique harassé de fatigue et de besoin, dont plusieurs venaient d'être blessés plus ou moins grièvement et dont la plus grande partie des armes étaient hors d'état de servir, reçut la charge avec calme et avec le sang-froid de vieux guerriers. L'ennemi entoura en vain le carré, chercha inutilement de pénétrer, frappa sur nos fusils, lança des coups de sabre ; il fut forcé de lâcher prise. Il faut se reporter à cette époque, connaître la situation intérieure des corps, pour pouvoir payer le juste tribut d'éloges que mérite le brave 35e de ligne.

La cavalerie russe se rallia en arrière sur notre gauche. Aussitôt qu'elle nous eut démasqués, une grêle de balles et de mitraille recommença à pleuvoir sur nous. Ma position était critique. Je m'aperçus que les troupes qui se trouvaient à ma hauteur avaient rétrogradé vers la grande route pendant que j'étais si cruellement engagé. Je craignis que l'ordre de retraite, le *demi-tour* ne portât le désordre dans ma petite troupe et donnât l'occasion de nous entamer.

Cependant, je ne pouvais pas rester en place. Je résolus donc de marcher moi-même sur la cavalerie, de fortifier par là le courage de mes soldats, d'em-

pêcher les pièces de me battre, espérant que les accidents du terrain favoriseraient ma jonction, ma retraite.

Je fis rentrer les soldats qui avaient poursuivi les cavaliers à la baïonnette. Cependant, dans l'instant que nous allions nous mettre en mouvement, nous vîmes arriver à notre secours un bataillon d'à peu près 200 hommes. Je m'avance aussitôt vers ce bataillon et ordonne au colonel de faire halte pour faire la retraite en échelons. Dans le même moment, le colonel se déclare blessé et s'éloigne. Son bataillon, privé de son commandant, s'avance toujours en bataille obliquement vers mon carré. J'ordonnai inutilement de faire halte. Le canon tirait toujours, tuait et blessait beaucoup de monde, et ce bataillon se plaça, malgré mes efforts, groupé derrière et contre le 35e, se mêlant dans ses rangs. La cavalerie profita de cette confusion, renouvela sa charge et ne trouva plus de résistance. On se sauva cette fois sans l'attendre. J'ordonnai enfin de se placer dos à dos en rond et de tenir ferme, seul moyen de salut. Dans le temps que je fis des efforts pour rallier du monde, je reçus trois coups de sabre sur mon chapeau par des cavaliers qui me dépassèrent; attaqué bientôt par deux tirailleurs russes dont j'empoignai le canon du fusil, un cavalier survint qui, voyant mon chapeau à plumet, me défendit, me tira des mains des tirailleurs et m'amena près du général Miloradovitch.

Le général de brigade, HEYLIGERS.

47. *La place d'Orcha.*

Le major Brosset, commandant la place d'Orcha, annonce le 16 novembre à Berthier qu'il a, avec le marquis d'Alorna arrivé l'avant-veille, arrêté et rallié quelques isolés; qu'il saura, s'il est attaqué, défendre les magasins et les fours; qu'il a parqué l'artillerie, les équipages, les voitures, formé ce que les Allemands nomment une « Wagenburg »; qu'il est en état de résister à un coup de main.

Orcha, 16 novembre 1812.

Monseigneur, j'ai l'honneur de prévenir V. A. que j'ai arrêté 400 hommes environ de divers corps, à la tête desquels j'ai mis des officiers. De ce moment, je suis sûr de la conservation des magasins et des fours, ayant tout près de ces établissements qui, eux-mêmes, sont propres à quelque défense, une grande maison percée de beaucoup de fenêtres. Je pourrai y mettre 150 hommes, 200 peut-être, en tenant en dehors l'élite de ces hommes qui s'adosseraient à la muraille.

Quant au parc d'artillerie, aux 4.000 fusils et aux pontons que le commandant d'artillerie n'a pas voulu laisser sur la rive droite du Dnieper à cause de l'apparition des Russes du côté de Krasnoï, mouvement qui pouvait menacer Doubrovna et Orcha, ainsi que celui de quelques Cosaques vers Gorki, les divers équipages d'artillerie, dis-je, sont sur la rive droite de l'Orcha, les pièces en batterie formant un carré, toutes liées les unes aux autres par des petites char-

rettes qui ferment les intervalles. Toutes les voitures de munitions, pontons, etc., sont parquées dans un grand ordre et au centre du carré. Les canonniers sont, avant le jour, tous les matins, à leurs pièces; l'infanterie, près des magasins et places commodes, et par toutes ces mesures nous sommes en état de parer un coup de main même forcé. M. le marquis d'Alorna est ici depuis deux jours et rectifie tout ce qui est susceptible de l'être.

L'Orcha et le Dnieper sont gelés et portent presque partout.

Le major commandant la place,

BROSSET[1].

1. Jacques Brosset, né en 1775 à Mamers, sergent-major au 4ᵉ bataillon de la Sarthe en 1792, sous-lieutenant (1793), lieutenant (1794), capitaine (1799), chef de bataillon au 57ᵉ (1807), major et aide de camp de Davout (1811), major titulaire au 29ᵉ (1814), commandant d'armes à Metz, mis à la retraite pour infirmités en 1822 avec le grade de colonel honoraire.

48. *Eblé à Berthier.*

Dans cette lettre du 17 novembre, le vaillant et noble Eblé, le futur héros de la Bérésina — encore huit jours! — rend compte qu'il est à Orcha et il demande à devancer l'armée parce qu'il n'a que peu d'outils et que, pour exécuter les moindres travaux, il aura besoin de beaucoup de temps.

Orcha, 17 novembre 1812.

Monseigneur, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime que je suis arrivé à Orcha avec les troupes qu'on a mises sous mes ordres et que, si je dois continuer à marcher, il est important que ce soit bientôt, afin d'avoir de l'avance sur l'armée, vu que les compagnies de pontonniers et de sapeurs sont extrêmement pauvres en outils et qu'il faut beaucoup de temps pour exécuter les plus faibles travaux.

49. *Smoliany.*

Trois lettres : la première, d'Oudinot ; la deuxième, de Victor ; la troisième, d'Oudinot. Ces deux maréchaux doivent contenir, repousser Wittgenstein. Mais Oudinot, plus ardent, est sous les ordres de Victor, son ancien, plus prudent et plus froid. Le duc de Reggio voudrait aborder franchement Wittgenstein et le duc de Bellune cherche à le tourner. Victor raconte avec détail l'affaire de Smoliany qui eut lieu le 14 novembre. Son corps, le 9e corps, est en première ligne, et celui d'Oudinot, le 2e corps, en seconde. Wittgenstein recule après un combat qui n'est qu'une canonnade, sauf à Smoliany où l'infanterie attaque. Mais Victor refuse de suivre l'adversaire et, comme Wittgenstein, il évite la bataille ; il assure qu'il est difficile de faire marcher le soldat. Le 15, il se retire donc sur Tchereia « pour attendre les ordres de l'Empereur », — il préfère, disait Maret, il préfère *malheureusement* attendre des ordres — et Oudinot, tout en exprimant son mécontentement, tout en disant qu'il vaut mieux combattre que marcher parce que les combats coûtent autant que les marches, Oudinot, de son côté, avoue qu'il perd tous les jours une effrayante quantité d'hommes. Quoiqu'il en soit, et comme dit Gouvion-Saint-Cyr, la jonction du 2e et du 9e corps n'a rien produit ; Saint Cyr, alors blessé, comptait rentrer dans Polotsk ; il vit les deux corps prendre un chemin opposé et il prophétisa que, par la retraite, le moral des deux corps s'affaiblirait, car « les forces morales d'une troupe sont bien supérieures à celles qu'elle tire de son nombre. »

I

Oudinot à Berthier.

Mieleszkovitchi, 16 novembre 1812.

Aussitôt que j'eus rejoint le 2e corps, je proposai

au duc de Bellune de manœuvrer séparément, quoique de concert et dans le même but. Je voulais d'abord me réunir à Krasnolouki, me rapprocher de la Bérésina et marcher sur Lepel. Je pensais que ce mouvement, appuyé par le 9e corps qui était sur Loukholm, nous aurait mis à même de rejeter les ennemis au delà de la Oula, de détruire tout espoir de jonction entre Wittgenstein et Tchitchagov, et de donner la main au général de Wrède et à tout ce qui pouvait nous venir de Vilna.

Ce mouvement fut jugé trop large par le duc de Bellune, et quoiqu'il eût déjà trouvé la position de Tchachniki peu propre pour recevoir ou donner bataille, il résolut d'y marcher et je l'y ai suivi.

Mon opinion eût été d'y aborder l'ennemi. Mais les premiers motifs qui avaient empêché le duc de Bellune de l'y attaquer, subsistant toujours, il résolut de manœuvrer par sa droite pour aller s'emparer du pont de Botchéïkovo. Son plan était ensuite de se porter sur Kamen et ensuite par Pouichna sur Bérésino.

J'avoue que ce mouvement circulaire autour de l'ennemi qui se trouvait placé de manière à nous prévenir sur tous les points et qu'il fallait exécuter en sa présence, ayant sur moi deux débouchés sur la Loukholmska, me parut tout à fait dangereux, outre que nous perdions absolument toute communication avec la Grande Armée.

Le duc de Bellune y a renoncé et, trouvant toujours le poste de Tchachniki inattaquable, il s'est décidé à porter aujourd'hui le 9e corps dans la direction de Biéchenkovitchi, et je reste chargé de couvrir les communications de Tchereia et Loukholm, en me liant avec le 9e corps par ma droite. M. le duc de Bellune est persuadé qu'en menaçant Biéchenkovitchi, il obligera l'ennemi à abandonner ses positions sur la Oula et à se rapprocher de la Dvina.

J'ai dû faire observer au duc de Bellune qu'une guerre de mouvements ne nous convient pas. Les troupes sont dans un tel état de faiblesse que la moindre marche nous coûte plus d'hommes et de chevaux qu'un grand combat. Les régiments du 2e corps sont sans chefs et désorganisés. Les soldats périssent par le froid et par le défaut de nourriture. J'ai en ce moment à peine (l'adjudant commandant Le Tellier en donnera verbalement le nombre)... combattants avec un matériel immense que je ne suis même pas en état de couvrir.

Quoi qu'il en soit, Monseigneur, je n'ai pas cessé de m'en rapporter à l'expérience du duc de Bellune, et je viens de lui confirmer encore que j'agirai toujours selon ses vues, surtout si on veut aborder franchement l'ennemi.

II

Victor à Berthier.

Mieleszkovitchi, 16 novembre 1812.

Monseigneur, je me suis mis en marche de Loukholm, le 12 du courant, avec le 9e corps pour aller attaquer les ennemis à Tchachniki. J'étais instruit qu'ils avaient établi leur camp sur la rive droite de la Ousveia, en avant de Smoliany, au débouché d'un bois qui offre une position défensive avantageuse. Je savais qu'en me dirigeant sur Tchachniki par la rive gauche il me serait difficile de remplir l'objet que je me proposais, attendu que je me serais trouvé séparé des ennemis par la Ousveia qu'il aurait fallu franchir pour aller à eux.

Je me suis donc déterminé à marcher directement sur Smoliany. Il s'agissait d'aborder les ennemis et de les combattre. Je ne me dissimulais pas qu'étant vivement pressés, ils trouveraient un refuge assuré en repassant derrière la Ousveia. Mais j'avais un moyen

de les obliger à abandonner cette nouvelle position en les menaçant par le pont de Botchéïkovo qui est le point de leur retraite sur Biéchenkovitchi où ils ont un pont pour repasser la Dvina. D'ailleurs je leur faisais craindre, par ce mouvement, d'être non seulement séparés de leur pont, mais encore des secours qu'ils peuvent attendre de Vitebsk. Je voulais aussi, après avoir connu l'effet de mon mouvement sur Botchéïkovo et détruit le pont de Biéchenkovitchi, me diriger par Kamen sur Bérésino, afin de rallier à moi toutes les troupes impériales qui sont aux environs de Gloubokoïé pour remplir deux objets qui me paraissaient également importants, l'un de contenir Wittgenstein à Polotsk, l'autre d'être en mesure de communiquer avec Vilna et le prince Schwarzenberg pour marcher sur le flanc gauche de l'armée ennemie qui a pris la direction de Minsk. Ces projets auraient pu être exécutés.

Mais j'ai éprouvé des contrariétés auxquelles je ne devais pas m'attendre. Arrivé devant le camp ennemi le 13, vers 9 heures du matin, je l'ai fait attaquer après l'avoir reconnu, par la 12e division d'infanterie, soutenue de la 28e et de la cavalerie légère aux ordres de M. le général Fournier. Ce camp était occupé par les deux divisions aux ordres du général Steinheil. L'ennemi s'est d'abord défendu avec beaucoup de vigueur par un grand feu d'artillerie et de mousqueterie. Mais M. le général Partouneaux, ayant fait des dispositions aussi sages que vigoureuses, l'a culbuté dans peu d'heures, après lui avoir tué beaucoup de monde. Steinheil s'est alors reployé en grand désordre en fuyant par les bois dans la direction de Smoliany. La nuit approchait, et j'ai jugé à propos de faire cesser le combat pour ne point engager nos troupes dans la forêt. La 12e division s'est établie sur le champ de bataille. La 26e était placée en seconde ligne ; la 28e, dans un

village à l'extrême gauche de la ligne et prête à manœuvrer le lendemain par une conversion à droite sur les derrières des nouvelles positions que les ennemis auraient pu prendre. La cavalerie légère couvrait le front du corps d'armée. Le 2e corps avait été placé par M. le duc de Reggio en troisième ligne.

Le lendemain 14, je me suis porté à la 28e division pour la faire déboucher dans la direction du château de Lotchavitchi. J'ai, en même temps, ordonné à la 12e de marcher sur Smoliany et à la 26e de faire suivre ce dernier mouvement. Les ennemis s'étaient ralliés pendant la nuit derrière les bois et ils y avaient pris d'assez fortes positions. La marche de la 28e division devait nécessairement les compromettre, s'ils avaient voulu tenir devant la 12e. Aussi, dès qu'ils l'ont aperçue, ils ne se sont que faiblement défendus et ils se sont reployés en hâte et en désordre derrière la Ouveia, par Smoliany, sous la protection des batteries qu'ils avaient établies derrière ce débouché. Notre canon leur a fait éprouver de grandes pertes dans leur retraite, et notamment au passage du défilé où il les prenait à revers.

Les choses étant en cet état, j'ai fait aussitôt occuper le village de Smoliany par la division Girard. En même temps j'ai ordonné à M. le général Partouneaux de se porter rapidement sur le pont de Botchéïkovo. M. le général Girard a repoussé pendant tout le jour, avec beaucoup de succès, les attaques multipliées que l'ennemi a faites sur lui.

Mon intention était de suivre M. le général Partouneaux avec les deux autres divisions du 9e corps, tandis que le 2e contiendrait les ennemis devant Smoliany, afin d'exécuter le projet d'obliger Steinheil à abandonner Tchachniki et de le séparer de Biéchenkovitchi. M. le duc de Reggio arrivait dans ce moment sur le champ de bataille. Je me suis empressé de lui communiquer mes vues et de lui en expliquer les effets

présumables. Il n'a point écouté mes raisons : il m'a objecté que ce mouvement présentait de grands dangers pour le 2e corps et qu'il ne consentirait pas à rester seul devant Tchachniki. Je ne m'attendais point à ce contretemps, occasionné sans doute par des raisons justes, mais que je n'ai pas conçues. J'ai fait dire à M. le maréchal duc de Reggio que le 9e corps resterait à côté du 2e pendant la journée du 15 et que nous concerterions les moyens de continuer nos entreprises. Mais dans la matinée du même jour j'ai appris avec étonnement que M. le duc de Reggio se reployait sur Truchanovicze.

La 12e division avait cependant continué son mouvement jusqu'à moitié chemin de Botchéïkovo. Steinheil, l'ayant aperçue, a aussitôt quitté Tchachniki, n'y laissant que quelques régiments et de l'artillerie pour marcher sur Botchéïkovo par la rive gauche de la Oula et tâcher d'y prévenir le général Partouneaux. Jusque-là mes projets se réalisaient. Mais la retraite inattendue de M. le duc de Reggio ne m'a plus permis de les suivre.

Ce n'est plus la position de Tchachniki ni la communication de Polotsk qui intéresse aujourd'hui les ennemis. Ils considèrent Biéchenkovitchi comme le point central de leurs opérations sur la Dvina. C'est là qu'ils peuvent rassembler leurs forces venant de Vitebsk et de Polotsk pour prendre l'offensive sur nous, et il me semble que c'est sur ce point que nos efforts devraient être dirigés. Je vais en faire la proposition à M. le duc de Reggio.

Les troupes du 9e corps se sont très bien présentées à l'ennemi et avec le calme et l'ordre qui n'appartiennent qu'à d'anciens soldats aguerris. MM. les officiers généraux, supérieurs et particuliers, ont dignement rempli leurs devoirs. J'ai beaucoup à me louer de la conduite de MM. les généraux Partouneaux et Girard, de même que de MM. les généraux de

brigade Camus, Blanmont et Billard. Je dois aussides éloges à M. le général Devilliers. M. le colonel Sainte-Susanne s'est distingué dans cette occasion. Notre perte est d'environ 700 blessés et 150 tués. Nous avons à regretter la perte de M. le major Teullé du 44e régiment emporté d'un coup de canon et de M. le colonel en second du régiment des hussards de Bade qui a été tué de la même manière. Nos blessés sont transportés à Tolotchin sur des chariots des équipages militaires.

Les marches dans cette saison extrêmement rigoureuse nous font perdre beaucoup de monde. L'ennemi paraît décidé à ne pas s'engager sérieusement. Il évite une bataille. Pour le suivre et manœuvrer, je crois que nous laisserons beaucoup de soldats en arrière. La plupart s'écartent pour chercher des subsistances et un abri contre la rigueur du froid. Il est difficile de les faire marcher. La misère qui nous tourmente m'oblige à chercher aujourd'hui des villages qui présentent encore quelques ressources pour tâcher de soutenir le soldat. Je vais remplir cet objet commandé par la nécessité et le faire coïncider avec nos opérations militaires. Je place maintenant le 9e corps dans la direction de Biéchenkovitchi par Kanievo où se trouve une route qui conduit de Sienno à Biéchenkovitchi. C'est de ce côté que Votre Altesse Sérénissisme pourra m'adresser les ordres de Sa Majesté.

III

Oudinot à Berthier.

Tchereia, 18 novembre 1812.

Monseigneur, l'Empereur connaît maintenant l'issue de notre mouvement sur Tchachniki. Quelques

difficultés qu'offrit la position de l'ennemi, c'est là que j'avais pensé que nous devions l'attaquer, puisque nous l'avions joint, et je me fondais sur ce que, dans l'état d'inanition où sont les troupes, des marches nous coûtent autant que des combats.

Je crois qu'il n'y a sur la Oula que le corps de Steinheil et une 25e division dont nous n'avions pas connaissance et qui est nouvellement arrivée, et, si Wittgenstein n'y est pas, il faut en conclure qu'il manœuvre ailleurs, et je crains que ce ne soit sur Vitebsk. J'ai bien fait part de cette conjecture au duc de Bellune en lui proposant d'agir en conséquence à moins qu'il n'eût connaissance plus exacte de la position et des desseins de l'ennemi. Mais sans doute qu'il croit sa position suffisamment bien établie pour le moment, puisqu'il m'a répondu qu'il voulait, avant de rien entreprendre, attendre les ordres de l'Empereur.

Il faut convenir, d'un autre côté, que, si nous marchons dans la direction de Vitebsk sans contenir le corps qui est à Tchachniki, il lui sera facile de se porter sur Orcha ou bien sur Borissov : il ne lui faut que trois marches pour arriver sur l'un ou l'autre point.

L'artillerie ne marche qu'avec la plus grande difficulté et une extrême lenteur. S'il faut agir un peu vivement, elle n'est qu'un obstacle. Je prends donc le parti de réduire mon équipage à 38 bouches à feu, c'est-à-dire à l'artillerie à cheval et à quelques pièces de 12 bien attelées : c'est bien assez pour 5.000 hommes. Je fais filer le reste sur Bobr où l'Empereur pourra en disposer, si elles lui sont nécessaires ailleurs. Cette mesure, Monseigneur, était indispensable dans tous les cas possibles.

La quantité d'hommes que nous perdons tous les jours en se répandant çà et là dans les campagnes, et au risque d'y trouver l'ennemi, est effrayante, surtout

pour moi à qui les moyens sont si courts. Au reste, je ne serai pas en retard quand M. le duc de Bellune voudra se mettre en mouvement et je suis obligé d'attendre sa *résolution*, puisque je ne suis en état de rien entreprendre seul.

50. *De Smolensk à Orcha.*

Récit de ce que fit le 48e régiment, commandé non plus par le colonel Groisne (devenu général), mais par le colonel Pelet, lorsqu'il suivit le maréchal Ney, gagna le Dnieper, le côtoya quelque temps, puis le franchit, et à travers mille périls, grâce à l'extraordinaire énergie du maréchal, finit par atteindre Orcha. Ce récit est tiré du *Rapport historique* du capitaine Robbe, cf. pièce 19.

Le régiment réunit à Smolensk 900 hommes présents sous les armes ou détachés dans le corps d'armée et passa sous les ordres du général de division Ricard.

Le 15 novembre, le régiment fut porté sur le bas Dnieper pour s'opposer aux mouvements de l'ennemi. Il resta une partie de la journée en position sur les hauteurs et vint passer la nuit sur les bords du fleuve dans les dernières maisons du faubourg.

Le général de brigade Barbanègre prit comme général de brigade le commandement du 48e qui se glorifie de l'avoir eu pour colonel pendant quatre ans et qui le vit arriver avec la satisfaction la plus vive.

Le lendemain 16, les postes furent attaqués par les Cosaques qui passaient le Dnieper sur la glace et qui se retirèrent dès qu'on prit les armes. Le régiment, après avoir occupé les hauteurs pendant la journée, s'établit de nuit dans le faubourg de Vilna. La division avait été mise à la disposition du ma-

réchal duc d'Elchingen. Le commandant de l'artillerie du 48e régiment, qui était réunie depuis longtemps au parc de la division, reçut, du général d'artillerie du 1er corps, l'ordre de n'amener que deux des pièces du régiment. Le colonel avait reçu, quelques jours avant, du chef d'état-major l'ordre de brûler tous les caissons de vivres et d'ambulance; ces deux ordres furent exécutés.

Le 17, on se mit en marche à 3 heures du matin. La division suivit la route de Krasnoï, fit halte à Koritnia, où arriva le 3e corps, et se porta pour passer la nuit dans un village à trois lieues plus loin. Elle rencontra les Cosaques et reçut quelques coups de canon de pièces françaises abandonnées sur la route.

Le 18, au matin, la division se mit en marche au travers des Cosaques. Elle avait été rejointe à peu de distance par le 3e corps et se trouvait à moins d'une lieue de Krasnoï lorsqu'on aperçut l'ennemi en bataille à peu de distance de cette ville. Il présentait de longues lignes de cavalerie, plusieurs corps d'infanterie, et sa gauche s'étendait à peu de distance de la grande route. Un ravin assez profond nous séparait des Russes qui commencèrent la canonnade et développèrent une artillerie formidable.

Le 48e régiment reçut l'ordre de traverser le ravin, de suivre en colonne serrée la grande route et de changer brusquement de direction à gauche, pour charger les Russes à la baïonnette, dès qu'il se trouverait à la hauteur de leur flanc. Ces ordres furent exécutés. Aussitôt que le régiment fut découvert et surtout lorsqu'il eut démasqué son mouvement, il fut écrasé par l'artillerie russe. On n'avait jamais vu une mitraille aussi épaisse ni aussi continue. Cependant ces soldats mourants de faim et de froid chargèrent si vigoureusement l'ennemi que deux fois on vit ses pièces marcher en retraite et se remettre deux

fois en batterie. Le général de brigade et le colonel étaient à plusieurs pas en avant du premier peloton; ils y furent blessés grièvement l'un et l'autre. Le colonel, ayant le bras cassé d'un biscaïen et entendant que ce bruit, répandu dans les rangs, paraissait inquiéter le soldat, continua à marcher à la tête de sa troupe et ne quitta le champ de bataille qu'après avoir été atteint de deux biscaïens aux deux jambes. Le régiment qui n'avait que 650 hommes sous les armes en perdit 550; il fut obligé de repasser le ravin et suivit le mouvement de retraite du 3e corps.

Par une marche aussi savante que hardie, ce corps fut porté sur le Dnieper, le traversa le 19 à la pointe du jour sur la glace qui se dérobait sous ses pas et gagna plusieurs lieues sur l'ennemi dont quelques postes furent enlevés. Marchant presque continuellement au milieu d'un terrain très difficile, rempli d'ennemis, et au travers d'une nombreuse artillerie, il arriva dans la nuit du 20 à Orcha, où il trouva l'armée qui se mettait en marche le 21 au matin.

Le 48e a pris une part active et honorable au combat continuel qu'ont soutenu les diverses troupes qui se trouvaient alors sous le commandement de M. le maréchal duc d'Elchingen. Depuis Orcha il n'a plus combattu que contre les éléments déchaînés et l'horrible misère qui ont détruit ces anciens soldats, vainqueurs de tant de nations et couverts de tant de gloire.

51. *Victor à Berthier.*

Victor mande de nouveau à Berthier l' « état déplorable » de ses troupes et déclare qu'il ne peut attaquer l'ennemi, qu'il veut conserver les moyens qu'il possède encore pour les employer utilement dans une occasion qui se présentera prochainement; et, en ce moment, il a raison : il ne faut pas *s'exposer à tout perdre.*

Krasnogoura, 19 novembre 1812.

Monseigneur, depuis le 15, le temps est si mauvais, le froid si rigoureux, les privations si grandes que nos soldats en sont accablés. Les plus forts y résistent avec peine, et la majeure partie, jeune et faible, succombe sous le poids de la misère.

Cet état déplorable des troupes que je commande, état qui empire tous les jours, ne m'a pas permis de faire de nouvelles tentatives sur l'ennemi. C'eût été nous exposer à tout perdre et j'ai dû préférer la conservation des moyens que nous possédons encore, pour les employer utilement selon les occasions qui se présenteront sans doute bientôt.

Je sais que l'armée impériale se rapproche d'Orcha. Si elle continue son mouvement rétrograde et que l'ennemi la suive, il sera bien important que je connaisse sa marche pour agir de manière à la soutenir, à la couvrir même, si j'en vois la possibilité. Des instructions à ce sujet me sont d'autant plus nécessaires qu'un corps ennemi pourrait, en partant de Vitebsk, marcher sur la grande commu-

nication d'Orcha à Borissov et m'y devancer, si je restais plus longtemps ici dans l'ignorance des mouvements des deux grandes armées. Je prie donc très instamment Votre Altesse Sérénissime de me faire parvenir les ordres de Sa Majesté.

Nous avons fait hier quelques prisonniers qui nous donnent les renseignements suivants, d'après lesquels il semble que Wittgenstein concentre ses forces entre la Oula et l'Ouchatch. Un sergent d'artillerie qui fait partie de ces prisonniers et qui paraît intelligent a fait cette déclaration sur les demandes qui lui ont été faites.

« Le corps de Wittgenstein est maintenant composé des 5e, 14e, 21e, 25e, 26e et 27e divisions, mais aucune n'est complète. Les unes sont de trois régiments; d'autres de quatre. La cavalerie se compose du régiment d'Iambourg dragons, de Riga, *idem*, de Grodno hussards, des chevaliers-gardes (deux escadrons), des cuirassiers (cinq escadrons), des houlans (deux escadrons) et de deux régiments de Cosaques. Ce corps d'armée a 120 bouches à feu bien attelées et servies par sept compagnies d'artillerie à pied et trois compagnies d'artillerie à cheval. Les régiments d'infanterie sont de 1.000 à 800 hommes chacun. Il y a, en outre, 8.000 hommes de milices. Ces troupes sont, partie à Tchachniki, Lepel, Botchéïkovo, Kamen et Ouchatch. Il y a quelques corps à Biéchenkovitchi et à Ostrovno. Il y a à Tchachniki un nombre considérable de blessés des dernières affaires. »

Tels sont les renseignements donnés par ce sous-officier.

J'attends avec beaucoup d'impatience le retour de l'aide de camp que j'ai expédié le 16 à V. A. S. avec mon rapport sur les combats des 13 et 14. V. A. aura vu les dispositions que j'avais faites pour remplir les intentions de S. M. et les contrariétés inattendues

que j'ai éprouvées. Je désire vivement de trouver une occasion de réparer un mal dont je ne suis pas l'auteur. J'en ai la volonté la plus décidée et j'y emploierai tous mes moyens. Je suppose toujours qu'un effort par Biéchenkovitchi, Botchéïkovo et Kamen remplirait les vues de l'Empereur. Ce mouvement était sans danger lorsque j'ai voulu le faire. Il n'y avait pas assez de troupes ennemies à Vitebsk pour s'y opposer. Peut-être qu'aujourd'hui, si le même mouvement devait avoir lieu, conviendrait-il qu'un corps de la Grande Armée le soutînt.

52. *Berthier à Eblé.*

Trois lettres de Berthier à Eblé. La deuxième est très importante : elle montre comment Eblé a été réduit à construire sur la Bérésina des ponts de chevalets parce qu'à Orcha Napoléon lui a prescrit de brûler ses équipages de ponts pour donner des chevaux à l'artillerie. De même, la troisième lettre : c'est l'ordre d'établir sur la Bérésina les ponts qui sauveront l'armée.

I

Smolensk, 11 novembre 1812.

Ordre de partir demain matin de très bonne heure avec tout son personnel et son matériel et la moitié des sapeurs du général Chasseloup pour faire faire trois débouchés sur les ravins, rivières ou ruisseaux qui traversent la route d'ici à Orcha, et faire jalonner les ponts à droite et à gauche de la route.

II

Orcha, 20 novembre 1812, 2 heures du matin.

L'Empereur ordonne que vous partiez aujourd'hui à la pointe du jour et, lorsque les reconnaissances seront rentrées, pour vous rendre sur la route de Bobr. Vous ferez réparer la route et les ponts, spécialement la partie de Moliavka. Vous laisserez un officier et un détachement de pontonniers afin de prendre les ordres du général Lariboisière pour

détruire tous les pontons. Vous remettrez tous les chevaux des pontonniers à la disposition du général Lariboisière.

L'Empereur juge nécessaire que vous ayez avec vous deux ou trois pièces de 3, afin de vous défendre des Cosaques et des troupes légères. Voyez à cet effet le général Lariboisière.

III

Bobr, 24 novembre 1812, 4 heures 1/2 du matin.

L'Empereur ordonne que vous partiez avant 6 heures du matin pour vous rendre en toute diligence au quartier général du duc de Reggio à Borissov et travailler à établir plusieurs ponts sur la Bérésina pour le passage de l'armée. Vous vous diviserez en deux, et si tout votre monde ne peut pas aller assez promptement, vous prendrez avec vous ce qui peut le mieux marcher, de manière à ce que vous arriviez dans la nuit et que vous soyez au travail demain à la pointe du jour et que l'autre partie puisse être au travail demain avant midi. Ayez soin de laisser en route des ateliers pour réparer les ponts et les plus mauvais passages. Je donne le même ordre au général Chasseloup. Vous vous entendrez avec lui et avec le duc de Reggio pour les travaux à faire sur la Bérésina où il est indispensable que l'armée puisse passer au plus tard demain[1].

1. Le même jour et à la même heure Jomini a ordre « de partir avec le général Eblé pour le seconder dans la reconnaissance de la Bérésina. »

53. *Berthier à Oudinot.*

Toutes ces lettres de Berthier à Oudinot montrent combien il est important de tenir, puis de reprendre Borissov. Le duc de Reggio reprend, en effet, Borissov (voir notre tome I, p. 179). Mais l'ennemi a détruit le pont de Borissov, et il faut faire des ponts à Stoudienka pour le passage de l'armée. C'est même Oudinot qui choisit ce point de Stoudienka, parce que la rivière y était moins profonde qu'à Vessélovo, et c'est le corps d'Oudinot qui passe le premier sur la rive droite. C'est le corps d'Oudinot qui repousse les troupes de Tchitchagov et occupe Zembin et cette route de Molodechtno et de Vilna, la seule que Napoléon puisse prendre alors.

I

Doubrovna, 19 novembre 1812, 3 heures du matin.

Je vous expédie votre aide de camp.

Le duc de Bellune doit vous avoir transmis des ordres pour marcher sur Borissov. L'Empereur arrive aujourd'hui 19 à midi à Orcha. Vous ne sauriez, monsieur le duc, arriver trop tôt à Borissov. Faites-moi connaître le jour où vous y serez rendu pour y former l'avant-garde de toute l'armée et prendre la route de Minsk sur laquelle l'Empereur va se porter. Il est nécessaire que vous dérobiez ce mouvement à l'ennemi, au moins autant de temps que cela vous sera possible.

Préparez trente pièces de canon pour les remettre aux autres corps d'armée à Borissov où il est pos-

sible que vous vous rencontriez avec l'armée : cela aura le double avantage d'alléger le 2e corps et de fournir aux autres corps une artillerie qui leur est fort nécessaire.

II

Orcha, 20 novembre 1812.

Le duc de Bellune vous a fait passer vos ordres de mouvement. Vous serez parti aujourd'hui 20 ou au plus tard demain 21 pour Borissov où l'Empereur suppose que vous serez du 20 au 24. Le quartier général sera demain à Tolotchin ou bien près de cette ville. Le duc de Bellune vous aura remplacé à Loukholm. Je lui envoie l'ordre de suivre votre mouvement en tenant cependant l'avant-garde de Wittgenstein à deux marches de vous, afin de bien couvrir la route que suit l'armée d'Orcha à Borissov et de maintenir vos communications avec le duc de Bellune. L'intention de l'Empereur est de vous donner le commandement de l'avant-garde dans son mouvement sur Minsk. Faites-moi connaître votre route, les postes que vous occuperez, et écrivez-moi fréquemment.

III

Barany, 21 novembre 1812, 7 heures du matin.

L'Empereur vous ordonne d'accélérer votre mouvement sur Borissov, de manière à y arriver demain, s'il est possible, du moins avec vos coureurs.

IV

Kokhanov, 22 novembre 1812, 2 heures 1/2 du matin.

Je reçois, monsieur le duc, votre lettre du 21.

Sa Majesté voit avec plaisir que vous serez aujourd'hui à Borissov.

L'Empereur espère que le général gouverneur de Minsk aura senti la nécessité de garder la tête de pont qui assure le passage. Le général Dombrowski, ayant dû arriver le 20 avec une partie de sa division, doit avoir mis ce point important à l'abri de toute insulte.

Si l'ennemi s'était emparé de la tête de pont et qu'il ait brûlé le pont de manière qu'on ne puisse pas passer, ce serait un grand malheur et le général Dombrowski serait bien coupable de la mauvaise direction qu'il a donnée à sa division.

Il serait nécessaire que vous vissiez sur les lieux s'il y a moyen de passer la Bérésina quelque part et, dans le cas où cela serait difficile, il faudrait se disposer à marcher sur Lepel.

Mais l'Empereur espère que le gouverneur de Minsk n'aura pas rendu la tête de pont à la cavalerie et que le général Dombrowski aura pu arriver, et successivement votre corps.

Laissez des officiers en arrière, échelonnés, afin que la principale nouvelle de Borissov puisse nous arriver très promptement.

V

Tolotchin, 22 novembre 1812, 5 heures du soir.

L'Empereur a appris avec peine que le général Dombrowski s'était laissé forcer à la tête de pont de Borissov et qu'il avait abandonné cette ville. Il n'a donc pas fait occuper les redoutes. Car il est inconcevable qu'avec 4.000 hommes il ne se soit pas maintenu dans des redoutes armées.

L'Empereur approuve le parti que vous avez pris de marcher à l'ennemi pour l'attaquer, le culbuter dans la Bérésina et vous emparer des ponts, s'ils ne sont pas brûlés.

Mais s'il n'était pas possible de vous rendre maître du passage de Borissov, il faudra vous emparer d'un passage à droite ou à gauche, y faire construire sur-le-champ des redoutes et deux ponts pour pouvoir déboucher rapidement. Nous serons alors maîtres de nous porter sur l'ennemi pour le chasser de la tête de pont de Borissov ou de marcher droit à Minsk soit par Zembin, si le pont est sur la droite, soit par Bérésino si le pont est sur la gauche.

Il est important que vous mettiez de l'activité dans cette opération. Le général Colbert a passé la Bérésina au gué vis-à-vis Zembin. Il dit qu'à ce gué, le passage n'a que cinq à six toises. La rivière n'a pas davantage vis-à-vis Bérésino. Le général Dombrowski pourra vous en informer. Or, de Bobr à Bérésino, Igoumen, Minsk, il y a quatorze verstes de moins que par Bobr, Borissov et Minsk.

Il faut que vous soyez maître d'un passage demain 23 dans la journée et qu'au plus tard dans celle du 24, nous sachions à quoi nous en tenir.

Si l'on devait passer par Bérésino, il faudrait quitter la route à Bobr.

L'Empereur, dans cette circonstance si importante, compte sur votre zèle et votre attachement à sa personne.

VI

Tolotchin, 23 novembre 1812, 1 heure du matin.

Je reçois votre lettre du 22, datée de Natcha. Le duc de Bellune sera aujourd'hui 23 à Kholopenitchi, il se portera le 24 sur Barany. Tâchez d'être maître du gué de Vessélovo le plus tôt possible, d'y faire construire des ponts, des redoutes et des abatis pour le garantir. Nous pourrons, de là, revenir sur la tête de pont de Borissov, pour en chasser l'ennemi, et de là revenir sur Minsk, ou enfin,

comme vous le proposez, nous porter sur Vileïka par la route que vous avez faite et que vous avez trouvée très bonne. Le principal est, comme l'Empereur vous l'a mandé par le général Dode, d'être maître d'un passage sur la Bérésina.

VII

Bobr, 23 novembre 1812, 4 heures du soir.

Je vous préviens que l'Empereur vient d'arriver ici avec les trois divisions de la garde et la cavalerie. Sa Majesté attend avec impatience d'apprendre dans la nuit ce que vous avez fait dans la journée d'aujourd'hui, que vous êtes maître d'un passage sur la Bérésina et que vous y faites établir des ponts. L'Empereur espère que vous aurez pris des précautions pour que notre correspondance puisse être extrêmement rapide et que vous aurez laissé à cet effet des postes intermédiaires.

VIII

Bobr, 24 novembre 1812, 5 heures du matin.

Votre aide de camp qui nous a appris la prise de Borissov par vos troupes vient d'arriver. Nous attendons celui qui doit nous donner des détails.

Sa Majesté espère que dans la journée vous aurez établi des ponts sur la Bérésina, de manière que l'armée puisse y passer demain.

Notre arrière-garde est légèrement talonnée ; elle a dû quitter ce matin Tolotchin.

IX

Bobr, 24 novembre 1812, 8 heures du matin.

L'Empereur se porte aujourd'hui à moitié chemin de Bobr à Borissov. Sa Majesté attend avec impa-

tience de connaître si le passage est assuré et, dans ce cas, tout le monde forcera de marche pour arriver le plus promptement possible à Borissov.

X

Lochnitsa, 25 novembre 1812, 1 heure moins 1/4 du matin.

Par votre lettre du 24, à 5 heures du soir, vous me faites connaître, monsieur le maréchal, que vous croyez avoir besoin d'être soutenu pour opérer le passage de la rivière. Le duc de Trévise sera à Borissov aujourd'hui de bonne heure avec deux divisions de la garde. Le duc de Bellune a eu hier 24 un combat qui, à en juger par la canonnade, a dû durer quelque temps entre Kholopenitchi et Barany. Vous aurez sans doute fait préparer des chevalets, au moins pour deux ou trois ponts. Le général Eblé doit être arrivé à Borissov. Si vous n'avez pas passé cette nuit, il devient très urgent dans les circonstances actuelles de jeter le pont le plus tôt possible.

54. *Bobr et Borissov.*

Brandt, blessé le 4 octobre à Vinkovo, a été transporté à l'hôpital de Moscou, puis envoyé à Smolensk, d'où il est parti, de son chef, sur une voiture, ainsi que trois autres officiers du 2e régiment de la Vistule, avec un convoi de blessés, pour Krasnoï, Orcha et Borissov. Mais les Russes s'emparent du pont de Borissov. Il faut reculer sur Bobr, et à Bobr notre adjudant-major voit pour la première fois les traîneurs dont la vue excite son indignation. Il rencontre la division Claparéde, il se joint de nouveau à son régiment, il reprend avec les Polonais la route de Borissov... et, de nouveau, il faut reculer. Il arrive ainsi à Stoudienka. Son récit, plein de curieuses anecdotes et de détails frappants, est utile, en outre, à l'histoire de la campagne.

Le 14 novembre nous arrivons à Bobr. Nous passons la nuit dans la maison où Napoléon logera très prochainement et le 15, par un beau temps, nous arrivons à Borissov. On nous assigne comme demeure une petite et agréable maisonnette en bois, hors de la ville, sur une hauteur d'où l'on peut embrasser du regard une partie du cours de la Bérésina et la tête de pont. Notre hôte, ancien soldat de Koszciusko, nous reçoit très aimablement, et sa femme, ainsi que lui, s'épuisent en attentions ; elle, du reste, jadis demoiselle d'honneur à la cour, c'est-à-dire qu'elle avait servi dans une maison noble, s'entend à ces politesses. Mais notre bon accueil est, dès le soir, troublé par maint incident. Un vieux

forestier de l'autre rive qui rend visite à notre hôte lui apprend qu'on parle beaucoup de l'arrivée imminente des Russes et que les Français doivent avoir déjà évacué Minsk. Nous chargeons notre hôte de s'informer dans la ville, et il revient bientôt avec un ami qui confirme tout cela. Cependant sa femme ne laisse pas de remplir le mieux du monde ses fonctions domestiques; sous la direction de Zelinski, elle nous fait une excellente soupe à la bière, et nous allons nous reposer afin de poursuivre notre voyage le lendemain matin. Mais l'homme propose et Dieu dispose. A 8 heures juste nous arrivons sur la place du marché; tout est en mouvement, en agitation; on dit que la communication avec Vilna et Minsk est interrompue; *il n'y a pas moyen de passer*. Des gens d'un convoi qui la veille était parti pour Vilna sont revenus, dispersés par l'ennemi, et ont apporté les nouvelles les plus sûres. Nous restons consignés jusqu'à nouvel ordre. Ce contretemps nous paraît d'autant plus inopiné que nous avons fait de Moscou jusqu'ici 614 verstes sans danger, visiblement protégés par la Providence, et que soudain nous voyons tout notre espoir disparaître. Longtemps nous délibérons avec notre hôte. Faut-il oser aller à Vilna à nos risques et périls? Il ne veut pas en entendre parler.

Le 16, le 17, le 18 novembre nous demeurons donc à Borissov. Tous les jours les nouvelles sont plus mauvaises. Le 16 on sait avec toute certitude que les Russes s'avancent sur la route de Minsk. Le 19, le général Bronikowski qui a été gouverneur de Minsk arrive à Borissov. La ville se peuple de gens de toute sorte dans les costumes les plus variés : débris de troupes chassés par l'ennemi, cadres de régiments qui étaient en train de s'organiser, patriotes fugitifs, et ces vauriens qui ont coutume, sous les plus nobles dénominations, de suivre les armées

et qui les salissent, qui amènent partout le pillage et le vol, qui font un vil trafic des plus beaux sentiments. La valetaille des gentilshommes, scribes, domestiques, cuisiniers, baillis et jardiniers, qui affluent de Varsovie et des environs et qui promènent, avec les idées de liberté dorée de l'ancienne noblesse polonaise, sa farouche indocilité, cette valetaille remplit la ville et ses derniers recoins. Toutes les tabagies et auberges sont pleines de ces hommes qui, jour et nuit, jouent aux cartes et boivent. Quelques-uns de ces compagnons pénètrent même dans notre demeure et prétendent y faire le logement de je ne sais quel haut châtelain ; mais comme on leur signifie que ce monsieur, s'il veut s'installer sans billet, doit s'attendre à une balle, ils s'éloignent et on ne les revoit plus. Mais notre ordonnance et l'hôte doivent, la nuit, monter la garde devant notre maison. Le général Bronikowski n'a pas la force de mettre l'ordre dans cette masse : il a déjà suffisamment démontré sa maladresse par la façon dont il a pourvu à la sûreté de Minsk qui était de si grande importance, et il n'a dû sa place, selon toute vraisemblance, qu'aux éloges exagérés que Suchet a faits de ses talents militaires.

Le 20, dans la nuit, paraît Dombrowski qui vient de Glevin avec sa division. Tout le monde s'abandonne aux plus grandes espérances. Hélas! c'est alors que commencent vraiment nos souffrances. Bientôt après son arrivée on apprend toute sorte de mauvaises nouvelles sur sa marche et on croit généralement qu'il aurait pu entrer vingt-quatre heures plus tôt à Borissov. Plus tard, on sait par des sources très sûres que, pour que sa femme puisse se rendre sans aucun péril à Mohilev, il a pris son chemin par le pont ou passage de Jakczitsi, c'est-à-dire pris le chemin le plus long.

Pour moi, mon séjour à Borissov m'avait été d'un

grand avantage; j'en avais profité pour m'exercer assidûment à marcher avec des béquilles. Le 21, les Russes firent sur le pont une tentative qui leur réussit. Il est, sans doute, facile de critiquer lorsqu'on ne juge que d'après un examen superficiel et après l'événement; pourtant, il me semblait que Dombrowski s'y était mal pris. En tout cas, par ignorance du terrain, il avait choisi comme position la tête de pont qui ne couvre pas du tout le pont. En outre, il n'avait qu'une faible liaison avec le général Bronikowski qui devait couvrir le pont même. Si les Russes ne s'étaient pas obstinément attaqués à la tête de pont, ils auraient été en possession du pont plus tôt et avec moins de pertes. Mais Bronikowski et Dombrowski semblaient manœuvrer chacun de leur chef. Bronikowski qui s'entendait mieux aux bons dîners qu'à la guerre divisa ridiculement ses troupes en petits paquets et les fit battre et détruire partout. Si ces deux messieurs avaient compris leur situation, ils auraient uni leurs forces, et lorsque le général Lambert les assaillit, ils lui auraient été supérieurs. La belle division de Dombrowski se composait des 1er, 6e, 14e et 17e régiments d'infanterie, du 1er régiment de chasseurs, du 12e régiment de hussards, d'un régiment de Lithuanie et de deux excellents bataillons de marche; elle pouvait aisément attirer à elle la cavalerie commandée par Kanopka; elle suffisait parfaitement à tenir tête au général Lambert.

Le matin, nous voyons de notre maisonnette les préparatifs du combat, nous remarquons les marches et contre-marches des troupes, nous sommes témoins du mouvement des Russes qui poussent vers le pont et nous perdons l'espoir. « Fais attention, mon cher ami, me dit Zelinski, les nôtres feront des sottises et se laisseront prendre le pont; je suis d'avis de faire atteler et de retourner à Bobr. » Nous nous affermissons encore dans notre dessein lorsque notre

hôte nous assure que la cavalerie française a pris ce chemin. Pourtant nous différons notre départ de quelques heures. Mais, par instants, des boulets, venant de l'autre rive, tombent dans le voisinage de notre demeure. Bientôt le combat se rapproche de plus en plus du pont, nous montons dans notre voiture et partons pour Bobr. Beaucoup de gens sont aussi avisés que nous, et nous voilà très vite au milieu d'une longue file de véhicules. La route est large et parfois elle offre le spectacle de véritables combats entre voitures, et ce sont surtout les vagabonds qui se soutiennent étroitement et qui donnent l'impulsion à la colonne. A peine avons-nous fait une heure de chemin que s'élève derrière nous une grande clameur : « Rangez-vous! A droite! A gauche! Les Cosaques! » Puis arrive et passe devant nous une foule de ces compagnons dont j'ai déjà parlé, le sabre au clair, et ils frappent autour d'eux comme des possédés, et ils tirent des coups de fusil et de pistolet, et ils courent de toute la vitesse de leurs chevaux. Quelques-uns sont souillés de sang. Ont-ils été blessés par l'ennemi? Se sont-ils eux-mêmes entre-blessés? Je ne sais. Mais le convoi est comme électrisé. Tout crie, jure, galope. Çà et là un véhicule est renversé. Heureusement, qui ne vient pas? Les Cosaques. Peu à peu se rétablit un certain calme, bien que le bruit du canon de Borissov semble se rapprocher de nous.

Nous arrivons à Bobr assez tard. L'endroit est plein de bagages, de blessés, de fugitifs et de soldats de toute sorte. De l'ordre il n'est pas question. Le maire se désespère; on l'a maltraité; des vagabonds se sont installés dans ses bureaux et ils y font ce qui leur plaît. Enfin, après avoir longtemps cherché de çà de là, nous trouvons pour de l'argent un petit logement dans une maisonnette du faubourg le plus éloigné, par conséquent un endroit où nous sommes

abrités du moins contre le vent et la pluie. Depuis quelque temps, en effet, nous avons le dégel, qui, je crois, dure jusqu'au commencement du dernier tiers du mois, bien que le thermomètre soit déjà plusieurs fois descendu de plusieurs degrés au-dessous de zéro.

La nuit se passe tranquillement malgré des coups de feu et les cris des gens ivres. Au matin, pas de changement. Nous nous demandons sérieusement ce qu'il faut faire. On convient que tout le monde de Bobr, c'est-à-dire quelques milliers d'hommes, ne saura résister à la moindre attaque des Cosaques. Au reste, tout ce ménage est pour nous quelque chose de nouveau. Si grand que soit le désordre dont nous avons été témoins en venant ici, la troupe, en dernière instance, a toujours été une sorte de soutien. Mais ce que nous voyons depuis notre arrivée à Borissov est vraiment par trop fort.

Nous envoyons dans la ville l'homme qui nous a accueillis pour voir et écouter, et nous lui donnons quelque menue monnaie pour acheter du schnaps. Cet homme, ancien artilleur au service de la Pologne, puis de la Russie, se met aussitôt en route, pendant que sa femme, vrai modèle de saleté, fait cuire notre manger. Il peut être 11 heures et nous avons dévoré le gruau du déjeuner lorsque revient notre agent diplomatique. Il a l'air un peu gris, mais ce qu'il raconte se tient et s'enchaîne parfaitement. Il rapporte que dans le cours de la matinée des troupes sont arrivées de Tolotchin, qu'on attend l'Empereur lui-même, qu'il y a dans la ville un vacarme du diable, que les nouveaux arrivés ont, sabre en main, épuré les maisons au nom de Napoléon et chassé tout ce qui s'y était établi, même des malades et des blessés.

Après avoir délibéré un instant, nous décidons que Gorszynski et moi nous irons en ville pour recueillir de plus amples informations, tandis que Zelinski restera pour veiller et sur nos chevaux et sur notre

logement. Il est une heure lorsque nous arrivons au marché. Un vent cinglant et un froid de quelques degrés qui sont tout à coup survenus facilitent singulièrement notre marche à travers la saleté des rues. Nous trouvons le désordre et le tapage des troupes absolument tels que notre agent les a décrits. Mais ce qui nous surprend, c'est qu'il n'y a presque pas de soldats qui soient armés. Ils sont bizarrement costumés, ils ont même parfois les plus comiques travestissements, et nous excusons cela par la rigueur de la saison et par les idées relâchées que les Français ont, en général, de l'ordre et de la discipline. Mais des soldats sans armes, voilà une idée qui nous était tout à fait étrangère. Le 6 octobre, lorsque nous avons quitté l'armée, elle était, à la vérité, considérablement affaiblie; il y avait aux bagages une grande foule de gens désarmés; mais leurs armes étaient sur les voitures et ils n'étaient destinés qu'à couvrir le convoi. Aujourd'hui, ce qui nous paraît inouï, c'est le pêle-mêle d'hommes désarmés et démoralisés et dont bien peu, relativement, portent sur eux les traces de la faim et de la misère. Nous croyons d'abord qu'ils ne sont venus à la ville que pour recevoir des vivres, et je demande à quelques-uns où sont les bivouacs du corps; nul ne me répond et nous continuons notre chemin.

Nous trouvons enfin un officier de la garde. Je l'interroge. « Où est la division Claparéde? — Ma foi, répond-il, où est maintenant votre division, je ne puis vous le dire, mais elle escorte le trésor et les trophées; je crois qu'elle arrivera ces jours-ci. Mais vous, d'où venez-vous? » Je lui raconte brièvement nos aventures et les événements de Borissov. — Comment! Les Russes sont à Borissov! — Probablement que oui, car j'ai quitté l'endroit au moment où ils attaquaient de vive force le pont, et les nôtres pliaient. » Cette nouvelle semblait avoir troublé au

plus haut degré mon bon Français. Il s'était éloigné de nous lorsqu'au bout de quelques pas, il se retourna et, comme pour être entièrement sûr de son fait : « Vous êtes, dit-il, adjudant-major de la Vistule? » — « Capitaine adjudant-major du 2e de la Vistule, » répondis-je.

Devant mon ancien logement j'aperçois deux de ces gendarmes d'élite qui accompagnent ordinairement le quartier impérial, mais l'Empereur n'est pas encore arrivé. Je regarde quelque temps le spectacle douloureux, désolant de la foule. « Voyez-vous, capitaine, me dit le lieutenant Gorszynski, ces traîneurs sont en grande partie des gaillards sains et forts; je ne comprends pas cela, ce ne peuvent être que des gens de corvée, des gens envoyés du camp dans un but quelconque, et le camp est sûrement ici dans le voisinage. »

Tout en laissant libre cours à nos considérations, nous voyons des groupes se former aux coins des rues pour lire des affiches. Nous nous approchons. On a, en effet, affiché un ordre du jour qui blâme très énergiquement la conduite des traîneurs et des isolés et qui leur ordonne en même temps de se rendre sans retard à leur corps et à leur division dont on leur indique les positions. En outre, la force armée — la gendarmerie — est avisée d'intervenir résolument pour établir ordre et discipline. En conclusion, les mutins sont menacés du conseil de guerre. Quelques soldats lisent aux groupes cet ordre du jour, mais il ne semble pas faire la moindre impression, et s'il y avait des moyens de ramasser tous ces hommes, quand ils arrivent, de les assembler et de les armer, il serait possible de les ordonner par divisions et par corps et de les renvoyer à leurs troupes; mais ce n'est plus maintenant par de simples ordres du jour et par des phrases qu'on peut régler pareille chose.

Le fondement de ces anomalies militaires a été jeté dans la marche sur Moscou; à Moscou, ou plutôt après la sortie de Moscou, elles ont fait complètement explosion, et ce qu'on voit, ce qu'on subit maintenant, ne peut être considéré que comme la conséquence de cet affreux abandon de toute discipline. C'est pour nous une véritable consolation de ne pas voir dans ce désarroi babylonien un seul soldat de notre division.

Nous ne revenons de cette excursion qu'au bout de plusieurs heures et le lendemain matin, notre artilleur sort de notre antre pour aller de nouveau en ville. Le froid a augmenté et durant la nuit il nous a vivement pressés. Nous décidons de trouver à tout prix un autre logis et nous n'attendons que le retour de notre hôte pour nous mettre en quête. Il reparaît vers 11 heures et il annonce que beaucoup de troupes sont arrivées. Nous partons pour la ville et nous voyons une foule de soldats qui bivouaquent sur le marché et partout dans les rues. Une partie de la canaille sans armes a disparu, et nous parvenons à découvrir dans une écurie pour voyageurs un abri tout à fait supportable; il y a une quantité de blessés, mais encore de la place pour maint autre. La salle commune où, selon l'usage du pays, on arrive directement par l'écurie même, est occupée par quelques officiers supérieurs. Nous avons confié notre voiture à la garde de notre domestique et du vieil artilleur.

Toutes ces dispositions nous ont menés vers 1 ou 2 heures, et, enveloppés dans nos couvertures, nous sommes couchés sur la paille ou plutôt sur le fumier des chevaux. Nous attendons ce qui va advenir, mais nous nous sentons plus en sûreté dans le voisinage de troupes armées. Soudain se présente un groupe d'officiers de tout rang; ils demandent que la salle et l'écurie soient aussitôt évacués : le prince

vice-connétable s'établit dans la maison. En vain nous protestons. On finit par nous répondre : « Nous vous délogerons de vive force. » Mais les Français qui sont avec nous refusent de se soumettre : « C'est une cruauté de votre part, s'écrient-ils, nous sommes de pauvres blessés, et nous aimons mieux être tués que de déloger ! »

Pendant ces débats survient Berthier; il se dirige vers la salle par le corridor. Plusieurs officiers se rendent aussitôt près de lui, se plaignent de la conduite illégale de son état-major, et ils le prient de leur laisser l'écurie. Le prince y consent, tout en réservant la salle pour lui-même et le corridor pour le personnel de service. Ce fut alors pendant la nuit une course continuelle; mais nous avions très chaud et nous étions infiniment mieux que là-bas, dans notre chambrette, chez l'artilleur.

Le lendemain matin, nous sommes de bonne heure sur pied. Notre artilleur nous apporte une bonne soupe au lard que nous partageons avec plusieurs autres et il accepte avec la plus grande reconnaissance le peu d'argent que nous lui donnons en échange. L'après-midi, nous voyons des soldats de notre division qui nous informent que le régiment arrivera, sans nul doute, le jour suivant. Nous pouvons à peine attendre ce moment et pourtant, jusque-là, il y a encore une longue, longue nuit. Tandis que le lieutenant Gorszynski reste dans notre écurie, je fais avec Zelinski un tour par la ville, pour voir et entendre.

L'Empereur est arrivé la veille au soir et il demeure dans la maison qui nous avait jadis hébergés — un bâtiment bas, à un étage, avec un petit avant-corps qui repose sur deux colonnes de bois. De chaque côté de la porte, se trouve une vaste pièce avec une chambre. On a voulu loger Berthier dans une maison contiguë, mais on a dû y renoncer parce que le toit s'est écroulé et que le bâtiment

est devenu inhabitable. C'est à cette circonstance que nous devons l'honneur de l'avoir pour voisin. A la porte de l'Empereur sont deux grenadiers de la vieille garde, le fusil sur l'épaule; devant la maison bivouaquent 40 à 50 soldats environ. Un piquet campe sur le marché. Comme tout a changé depuis que j'ai vu la garde au Kremlin pour la dernière fois! Alors, elle était dans tout son éclat et en pleine force. Aujourd'hui, décimée par la marche et ses souffrances, les habits déchirés, elle a perdu beaucoup de son assurance, bien que les vieux visages brunis offrent encore une empreinte toute particulière et martiale, et ces hommes d'ailleurs toujours bourrus, sont plus laconiques, plus renfrognés que d'habitude. On ne les a pas oubliés à la distribution, comme le prouvent leurs marmites garnies et leurs bidons pleins. Nous ne voyons pas l'Empereur.

Nous revenons assez tôt à notre écurie après avoir fait auparavant une visite à nos chevaux et trouvé tout en bon ordre. Berthier est parti, mais d'autres officiers supérieurs ont pris son logement. Notre dortoir s'est encore rempli davantage et nous sommes serrés les uns contre les autres comme des harengs. Pendant la nuit, retentit soudain le cri *au feu;* tout le monde effrayé se lève, tout le monde veut fuir, c'est un sens dessus dessous qu'il faut avoir vu pour pouvoir s'en faire une idée. On apprend bientôt que la fumée de quelques feux du voisinage, poussée par le vent, a pénétré dans l'écurie. Mais le repos de la nuit est troublé désormais; il règne une inquiétude sinistre, et nous aspirons au matin qui semble poindre plus lentement que d'ordinaire. Aussi, au premier rayon de lumière, nous sommes debout et nous voilà près des feux de bivouac. Il fait un assez grand froid, et un épais nuage enveloppe hommes et choses d'obscurité; plu-

sieurs feux sont éteints et abandonnés; d'autres soigneusement entretenus. Partout un silence profond, et un silence qui a quelque chose de pénible, de peu rassurant; presque personne ne prononce une parole. Je me rappelle le jour où nous sommes venus ici, à Bobr, pour la première fois. Quel étrange contraste! Alors, pleins d'espérance et d'assurance victorieuse; aujourd'hui fugitifs, battus, poursuivis, livrés au froid et à la faim, peut-être à la veille d'une ignominieuse captivité, et, avec cela, blessés! Des entretiens que nous avons eus alors, des jugements que nous avons portés nous reviennent à la mémoire, et on se complaît dans la situation désespérée où l'on est à se complimenter de sa sagacité : ce qu'on prédisait alors ne s'est-il pas vérifié?

A 8 heures le gros des troupes s'éloigne. Tout se dirige vers Natcha. D'autres doivent avoir marché vers Borissov qui est retombé dans nos mains aussi facilement qu'on l'avait perdu. Tout ce qui est parti en armes et formé en partie encore peut comprendre 4 à 5.000 hommes. Mais il y a dans le nombre beaucoup de gens armés qui s'unissent par groupes, sans se joindre à un corps déterminé de troupes et qui semblent n'avoir d'autre but que de se retirer sains et saufs et, tout en ménageant leur peau, de piller partout et comme il faut, et, autant que possible, de n'employer leurs armes qu'au pillage. Ce fut, à proprement parler, l'espèce d'homme la plus dangereuse; car, pendant qu'on comptait sur eux, ils s'étaient déjà échappés et soustraits aux regards des supérieurs qui voulaient les revendiquer. Je suppose que la plupart étaient de ces maraudeurs qui restaient en arrière lorsque l'armée marchait sur Moscou et qui avaient répandu partout le désordre et le scandale. En somme, pour ce qui concerne le manque de vivres, je ne l'ai remarqué que

de temps en temps chez les malheureux blessés et surtout chez les officiers. S'il y avait eu un peu de discipline dans l'armée, les éléments dont on a tant parlé seraient sûrement restés sans influence sur elle. Sa dissolution était, comme on l'a dit, une de ces maladies qui ne peuvent s'arrêter qu'avec la mort même du corps qui en est atteint.

Dans le cours de l'après-midi, je crois que c'était le 24, arriva notre division. Je peux à peine décrire la joie que j'ai à revoir mes camarades. « Eh bien ! me dit le capitaine Lichnowski, n'avais-je pas toujours annoncé que les choses tourneraient ainsi? Vous autres, jeunes messieurs, vous n'avez jamais voulu croire les vieux. La guerre va seulement commencer. »

La division avait, le 18 octobre, à Taroutino, par la défense de Spas Kouplia sauvé le corps du roi Murat de la perte la plus certaine, cela était reconnu généralement, et pourtant elle n'avait pas perdu autant d'hommes qu'au 4 octobre, ce jour que le colonel nommait toujours le plus beau jour du régiment dans cette campagne. Plus tard, elle avait été chargée d'escorter les trophées et le trésor, tout en étant pourtant employée de ci de là à soutenir les divers corps d'armée, comme, par exemple, à Krasnoï. Je ne puis dire que j'ai trouvé une différence entre la tenue de la vieille garde et celle de nos gens ; ils étaient, au contraire, plus gais, car le Polonais, quand il voit que ses supérieurs partagent sa peine et sa joie, ne perd pas si facilement sa bonne humeur. Je me souviens encore très bien que, le soir, au bivouac, comme jadis en de meilleurs jours, on s'occupait de toute sorte de choses accessoires. Un soldat s'habillait en vieille femme, se coiffait d'un bonnet de grenadier, faisait d'horribles grimaces, lâchait mille et mille rodomontades, puis, lorsqu'on criait *Cosaques*, *Cosaques*, jetait son bonnet et, d'un ton suppliant,

criait : *pardon, monsieur le Cosaque :* c'était une allusion à un combat où les Français auraient abandonné les Polonais, et les officiers durent interdire ce jeu.

Cependant, avant tout, il s'agit maintenant, puisqu'on sait par nous la vérité nue, il s'agit d'assurer l'avenir des malades et des blessés et de prendre des mesures pour sauver nos bagages. On a toujours, il est vrai, un léger espoir de reconquérir le pont de Borissov; mais on doit être prêt à tout événement. Quoique Napoléon ait ordonné à Orcha de brûler toutes les voitures, il y en a une foule dont on peut disposer. On les charge de blessés, et, le lendemain, de grand matin, on les envoie à Natcha sous l'escorte d'un sergent avisé. Les bagages sont réduits au minimum, on les met dans des sacs et on les répartit sur notre voiture et sur une autre, de façon qu'on puisse, le cas échéant, les empaqueter sur les chevaux dont on couperait les traits, et les envoyer plus loin.

Les officiers blessés de la division, au nombre de onze, et les soldats légèrement blessés restent à leurs régiments. Tout cela se fait sur l'ordre de notre colonel qui ne se soucie pas le moins du monde d'un général que les officiers n'estiment plus et qu'au reste je n'ai pas vu du tout[1].

La division bivouaque un peu devant la ville. Nous la suivons le lendemain matin à Natcha où nous sommes le 25. Au milieu de nos camarades, il nous semble être dans le paradis. Le temps, d'ailleurs, est froid, mais serein. Le chirurgien du régiment prend soin de nos blessures qui ont été négligées et qui se sont un peu aggravées. Le gruau, l'orge mondé, le pain ne manquent pas. Si le thé, le sucre et le rhum n'abondent pas, chacun de nous reçoit pourtant soir et matin une tasse de thé.

1. Claparède.

Le 26, nous marchons sur Borissov. A Lochnitsa, à moitié chemin, a été le quartier général impérial qui, lui aussi, s'est déjà porté sur Borissov. Nous faisons cette marche en un temps extrêmement court, et c'est une joie de se retrouver parmi des troupes organisées. Durant le trajet, le colonel vient à différentes reprises auprès de ma voiture et nous lui exposons la situation de Borissov. Il pense que l'Empereur tentera d'y forcer le passage coûte que coûte. Je ne combats pas son opinion ; je crois qu'il est possible de forcer le pont; mais, après avoir vu l'état de l'armée, je regarde comme absolument impossible de déboucher par là. Nous arrivons à Borissov et on assigne à la division un bivouac au sud de la ville. Il n'est pas très éloigné de notre ancienne demeure et nous nous disposons aussitôt à nous en saisir, si la chose peut se faire. Hélas! elle est vide, pillée; les portes et les fenêtres ont été enlevées, sans doute brûlées; nous ne voyons ni notre hôte ni sa femme et nous ne savons ce qu'ils sont devenus. Pourtant, nous nous logeons aussi bien que possible dans la maison.

Mais dès le soir nous apprenons qu'il faut partir de nouveau à 10 heures, qu'il faut aller plus loin. Où? Nous partons en nous attendant à ce qu'il y a de pire au monde. J'échange au bivouac une belle pelisse, mais qui est trop lourde pour être traînée par un faible piéton, contre un caftan russe qui appartient au lieutenant-colonel Regulski et je reçois, par-dessus le marché, trois napoléons. J'achète à un soldat une grande écharpe de coton que j'enroule plusieurs fois autour de la tête, et du cou, puis de la poitrine, et que je serre dans le dos par un nœud. Des soldats ont garni mes béquilles de petits morceaux de peau de mouton. Bref, je finis mes petits arrangements et je pense faire un très bon somme. Et voilà qu'arrive l'ordre du départ! En même temps commence à tom-

ber une neige épaisse qui dure presque toute la nuit.

Nous traversons sans bruit Borissov, nous suivons le cours de la Bérésina, et après des haltes, des empêchements infinis, nous arrivons dans un village non loin de la rivière. De l'autre côté, nous voyons les feux des bivouacs russes. Nous nous reposons plus de quatre heures, je crois, dans le plus profond silence. Puis nous reprenons notre marche; nouvelles haltes, nouveaux empêchements. La neige est haute déjà. Heureusement le plus grand calme règne dans l'atmosphère ; autrement, toute marche serait impossible.

55. *Napoléon à la Bérésina.*

Le 3 février 1839, de Lausanne, l'ancien capitaine Rey, du 1er régiment suisse, envoie à son camarade et ami Abraham Rösselet (cf. les *Souvenirs* de Rösselet publiés par R. de Steiger, p. 177) une intéressante lettre, interrompue à plusieurs reprises et qu'il vient enfin de terminer. Il retrace à Rösselet, et sur sa demande, « les opérations de deux journées, » celles du 27 et du 28 novembre. Il était avec le 2e corps qui refoula l'ennemi sur Borissov et couvrit le passage de la Bérésina; mais il reçut un coup de feu qui lui fracassa l'épaule droite. Le passage le plus curieux de sa lettre concerne Napoléon. Le capitaine Rey a voulu voir et il a vu de près, comme il dit, le grand homme dans cette crise terrible.

Arrivés au jour au petit village de Stoudienka[1], nous prîmes position sur une petite éminence qui dominait d'assez près la Bérésina. L'artillerie s'y établit avec nous, et l'on renouvela l'injonction de ne laisser personne s'éloigner.

Il y avait là des tas de planches autour de quelques maisons. Dans la matinée, le bruit circula que l'Empereur était auprès de la rivière et, malgré la défense expresse de quitter notre troupe, vu que d'un moment à l'autre nous pouvions recevoir l'ordre d'opérer un mouvement, je ne pus résister à la curiosité de voir de près le grand homme dans la conjoncture où nous nous trouvions.

Me faufilant le long des rangs, je gagnai le bas de

1. Le 26 novembre.

la position et, arrivé au bord de l'eau, je l'aperçus de fort près, adossé contre des chevalets qui se trouvaient sur la rive, les bras croisés, dans sa capote, silencieux, n'ayant pas l'air de s'occuper de ce qui se passait autour de lui, fixant seulement de temps en temps ses regards sur les pontonniers qu'il avait en face et à quelques pas de lui, dans la rivière parfois jusqu'au cou et parmi les glaçons, occupés à ajuster des chevalets qu'ils paraissaient avoir beaucoup de peine à assujettir au fond, tandis que d'autres plaçaient des planches sur eux à mesure qu'ils étaient fixés.

Les seules paroles que j'ai entendues sortir de la bouche de l'Empereur pendant un assez long espace de temps étaient une allocution faite d'un ton d'humeur et d'impatience au chef chargé de la direction des travaux. Il lui faisait observer que cela allait trop lentement. Mais le premier lui répondit avec vivacité et assurance, en lui montrant la position de ses gens plongés depuis longtemps dans ces flots glacés sans avoir quoi que ce fût pour se fortifier et se restaurer : position, en effet, horrible à voir. L'Empereur, sans rien répliquer, reprit sa première attitude, avec son air taciturne, pensif et soucieux.

Je rejoignis ma troupe, je passai encore un certain temps dans cette position, et nous reçûmes de nouveau plusieurs injonctions de tenir nos gens réunis et prêts à marcher.

Tout d'un coup, un bruit s'éleva du côté de la rivière, et je vis un détachement s'engager sur le pont, aux cris de *Vive l'Empereur!*

Au même instant, nous reçûmes l'ordre du départ et nous nous trouvâmes nous-mêmes dans un moment à l'entrée du pont, de ce frêle pont, où je revis Napoléon dans la position où je l'avais laissé, avec sa même taciturnité, son même air pensif, et ne faisant pas la moindre attention à nous, quoique nous répé-

tions tous, en arrivant près de lui, les mêmes vivats, dont il n'avait pas l'air de se soucier le moins du monde....

56. *Le passage de la Bérésina.*

Récit de Brandt.

Brandt est à Stoudienka. Il voit l'Empereur et ses généraux, et il nous les fait voir. Il passe le fameux pont. Blessé, il ne prend aucune part aux combats de la rive droite. Mais il entend le bruit du canon et avec quelle joie, *Freude und Wonne*, il apprend la victoire de Ney, l'heureuse charge de la cavalerie de Doumerc! Avec les survivants, il prend le chemin de Zembin.

Au point du jour[1] nous fîmes halte à la lisière d'une forêt et nous aperçûmes devant nous et à notre gauche des feux de bivouac. Puis, lorsqu'on put voir autour de soi, nous remarquâmes devant nous un misérable village de vingt-cinq maisons environ sur la pente de quelques hauteurs qui l'entouraient en amphithéâtre, et autour de ce village plusieurs corps de troupes. Nous vîmes aussi qu'un pont avait été jeté sur la rivière et que, de l'autre côté, il y avait déjà des nôtres. Ce fut pour nous tous une joyeuse surprise, et notre humeur se transforma comme par enchantement. Les bataillons se mirent les uns à côté des autres en colonne de bataillon; il pouvait bien y avoir 1.800 à 1.900 hommes sous les armes.

Nous étions ainsi depuis quelque temps en face du village — c'était Stoudienka — lorsque l'Empereur sortit tout à coup d'une maison. Il était entouré d'une foule de maréchaux et de généraux. Il avait une pe-

1. Brandt continue ici le récit qu'il a commencé, p. 162.

lisse grise qu'il avait rejetée de la main gauche et l'on pouvait bien voir ses bottes luisantes et ses culottes blanches; comme toujours, il portait son petit chapeau. Son visage ne trahissait aucune trace d'émotion. Il parlait avec le vieil Eblé qui tenait respectueusement son chapeau à la main.

A côté de lui était Murat qui, si je ne me trompe, avait un bonnet fourré gris, surmonté d'une aigrette de héron, une pelisse et un sabre suspendu à un cordon dit cordon d'Egypte. Murat vint trouver notre colonel qu'il aimait depuis l'affaire de Taroutino. Il échangea quelques mots indifférents avec lui et, nous montrant de la main, il lui dit : « Que pensez-vous faire de vos blessés? » — « Ma foi, répondit le colonel, ils nous suivront autant qu'ils pourront. » Une blessure que Murat avait reçue à Aboukir et qui lui avait brisé la mâchoire au moment où il faisait prisonnier le séraskier de l'armée turque, mais qui d'ordinaire n'était pas très visible, se faisait alors remarquer, rougie par le froid. Pour moi, je pensai à l'ironie du destin; voilà au pont de la Bérésina, en 1812, le Murat du pont de Vienne en 1805! « Je vous présente, dit mon colonel en me montrant, le commandant qui a vaillamment conduit l'attaque à Vinkovo et j'ai fait mon possible pour l'emmener avec moi. — C'était un beau fait d'armes, répliqua le roi, une attaque héroïque, et je ne manquerai pas de m'en souvenir. En attendant, je lui accorde la décoration de l'ordre royal. » Cette décoration, je ne l'ai jamais reçue et elle ne devait que trop tôt rentrer dans la catégorie des choses qu'on n'ose même pas se vanter d'avoir eues. Mais, lui, le brave et chevaleresque roi, il a eu plus de malheur encore que ma décoration!

Berthier et Eugène avaient des fourrures. Ney portait un léger manteau d'un vert sombre. La plupart des aides de camp et des officiers d'ordonnance n'avaient que des redingotes ou de légers manteaux. La

neige avait cessé de tomber et il semblait qu'on allait avoir un jour agréable. La température pouvait être, ce matin-là, de deux ou de trois degrés; mais à l'heure de midi elle a dû être plus élevée.

Près du pont, je vis aussi l'excellent Duroc dont la mémoire n'a aucune tache, dont la vie, depuis le siège de Thionville où il servait dans l'armée des princes, jusqu'à Reichenbach où la mort le surprit en 1813, offre l'image du parfait chevalier — Ney, « figura quadrata firmisque membris », au visage rouge et je dirais volontiers impertinent, à la barbe rougeâtre, — Mortier « ipse inter primos prestanti corpore », — le noble Narbonne avec sa bizarre coiffure à l'ancienne mode, — beaucoup d'autres encore.

Des gendarmes d'élite en complet uniforme, propres d'ailleurs, mais montés sur de très maigres chevaux, avaient formé un large cercle autour de l'avenue qui menait au pont et ils ne laissaient passer aucun homme sans armes. Nous avions quitté nos voitures et nous eûmes assez de temps pour voir, par les intervalles du bataillon, toute la scène.

Il pouvait être 10 heures lorsque la division reçut l'ordre de passer le pont. Nous nous disposions à suivre les colonnes sur nos voitures; mais on nous dit : « Les voitures ne passent pas. » Nous nous y attendions; nous descendîmes aussitôt et nous suivîmes à pied le régiment en abandonnant notre véhicule et les chevaux souris qui nous avaient amenés de Smolensk. Les gendarmes d'élite avaient également occupé l'entrée du pont; ils nous dirent : « Il n'y a que les combattants qui passent », et nous voilà de nouveau repoussés. Mais cette fois nous fîmes de l'opposition. « Confondre les blessés avec les traîneurs, répondîmes-nous, est une infamie; mieux vaudrait nous brûler la cervelle ». Les gendarmes persistèrent : c'était la consigne. Un officier de l'état-major de l'artillerie mit fin à la querelle et ordonna

de nous laisser entrer, comme appartenant au régiment qui venait de passer.

Le pont, en ce qui concerne sa construction et sa solidité, n'aurait pas certainement trouvé grâce devant un expert, et pourtant c'est un vrai miracle qu'il ait été exécuté. La rivière a, en cet endroit, une largeur de 150 à 160 pas et coule dans un lit marécageux avec une faible rapidité. A sa plus grande profondeur elle pouvait avoir huit à dix pieds; mais le fond était vaseux comme le décelait la couleur de l'eau. Il y avait une forte débâcle et maint glaçon devait avoir dix à quinze pieds carrés de grandeur. Avec cela il gelait encore un peu. Le pont n'offrait pas une surface parfaite; les planches s'étaient peu à peu affaissées, surtout du côté de l'autre rive; une partie du pont était même recouverte par l'eau et on était mouillé jusqu'à la cheville. Mais si l'on songe qu'on n'avait pas du tout de matériaux, qu'on n'avait sauvé de tout l'outillage que quelques caissons chargés de crampons et de clous, deux forges de campagne et deux voitures de charbon, qu'on dut démolir les maisons du voisinage et abattre des arbres pour avoir le bois nécessaire, que les pontonniers travaillèrent dans l'eau jusqu'aux épaules pendant que le froid formait des cristaux sur toutes les parties de leur corps, certainement on regardera cette construction comme une des plus glorieuses actions de guerre de cette campagne qui en compta beaucoup.

Quoique le bord opposé fût dominé par la rive de Stoudienka, il était comme disposé pour une défense énergique et vigoureuse. Ce n'est que par une opinion préconçue et parce qu'il croyait que Napoléon passerait au-dessous de Borissov, que l'amiral Tchitchagov a dû détourner son attention de ce point situé au nord. Depuis l'après-midi du 24 les Français étaient à Stoudienka et ils avaient commencé aussitôt à faire leurs dispositions.

Le 25, leurs préparatifs, qui prenaient de plus grandes proportions, ne pouvaient plus demeurer secrets. Quelques troupes de cavaliers passèrent et attaquèrent les postes russes. Elles furent suivies de voltigeurs que des cavaliers prirent en croupe et qui refoulèrent les ennemis. Toute une division de cavalerie qui n'était, il est vrai, que de 700 chevaux, passa même la rivière à la nage, et les Russes se virent ainsi entièrement chassés.

Le 26, au matin, on jeta le premier pont et à 1 heure de l'après-midi, sur ce premier pont (on fit ensuite le second à trois cents pas environ) défilèrent les premières troupes du 2e corps sous Oudinot et Dombrowski. Elles avaient encore une très bonne tenue, mais, naturellement, elles n'étaient pas nombreuses.

Le 27, suivirent les autres troupes et ce jour-là l'Empereur qui, avec une infatigable énergie, dirigeait la construction des ponts et la marche de l'armée, prit son quartier général à Zanivki derrière les troupes postées en cet endroit.

Notre division resta non loin du pont dans un petit bois. Elle y était superbement abritée, mais vers le soir elle reçut l'ordre de suivre le corps d'Oudinot; les bagages, les blessés, etc., devaient rester là pour attendre des instructions. Cela nous fut naturellement fort agréable et on envoya aussitôt des gens voir s'il n'était pas possible d'arriver à nos bagages et de les faire venir jusqu'à nous. On ne pouvait guère s'y attendre pendant le jour. Mais dans la nuit nos gens allaient d'une rive à l'autre sans nul empêchement; le passage était alors entièrement libre et peu de gens en profitaient. Mais sur le bord opposé les voitures s'étaient tellement enchevêtrées et les hommes pressés si étroitement les uns contre les autres qu'il n'y avait pas le moindre espoir de démêler ce peloton. L'officier resté près de nos équipages fit dire qu'il attendrait quelques heures encore et que

dans le cas où il verrait qu'il était impossible d'avancer, il chercherait à sauver ce qui était sauvable et abandonnerait les voitures : le cas se produisit le lendemain matin.

Vers le soir du 27, le corps de Davout et les Polonais passèrent le pont. Leur contenance nous inspira confiance. Si nous n'avions pas eu l'instruction précise de ne pas quitter l'endroit qui nous était assigné, nous nous serions attachés à eux d'autant plus volontiers que nous avions été longtemps associés à ces deux corps.

Le soir, très tard et jusqu'avant dans la nuit nous entendîmes le canon tonner sur l'autre rive. C'était la bataille qui décida le sort de la division Partouneaux.

La nuit fut du reste très supportable parce que la forêt où nous étions, nous fournissait du combustible en abondance, et nous recevions des nouvelles à chaque instant par le camp qui doit avoir été, je crois, dans les environs de Brilova.

Le matin, de bonne heure, nous entendîmes un bruit sourd. Bientôt, de devant nous, arrivèrent des blessés. Ils disaient qu'on était aux prises, que les Russes avaient attaqué avec vivacité. Mais de la bataille, on ne percevait que bien peu de chose. Des bouffées de vent nous apportaient de temps en temps comme des sons semblables au bruit des coups de feu ou plutôt il nous semblait qu'on abattait du bois dans la forêt. Nous étions impatients au plus haut degré, mais nous restâmes longtemps sans nouvelles. Plus tard nous sûmes qu'Oudinot était blessé et que Ney lui avait succédé dans le commandement. On disait qu'il avait lui-même fait défiler la division en grande tenue devant l'Empereur qui avait exprimé sa satisfaction. Puis arrivèrent d'autres blessés, et leur nombre s'accrut. On apprit que le capitaine de grenadiers Rechowicz avait les

deux jambes traversées par une balle, que le capitaine Dobrzycki avait les deux jambes fracassées, que les capitaines Lychnowski et Razowski étaient tués, que le lieutenant Starawolski était blessé à mort. Puis revinrent le général Claparéde et le lieutenant-colonel Regulski, quoiqu'ils ne fussent que légèrement atteints. Par intervalles on entendait toujours quelque chose du fracas de la bataille. Enfin, dès le soir, on assura qu'elle avait été gagnée par une charge de la cavalerie et qu'on avait fait quelques milliers de prisonniers; tout était dans l'ivresse de la joie.

Sur l'autre rive la bataille avait été aussi violente, aussi furieuse, et quoique le maréchal Victor, avec ses faibles divisions, n'eût pas perdu un pied de terrain, quoique l'apparence de la victoire fût tout à fait de son côté, les tristes conséquences de la situation générale ne devaient pas tarder à se produire et, comme je l'ai déjà dit, les voitures de notre division restèrent sur la rive gauche.

L'obscurité commençait à tomber lorsque nous reçûmes l'ordre de partir pour Zembin où le corps de Davout nous avait précédés. Après une courte marche, nous arrivâmes à la Goina, large ruisseau marécageux qui n'était pas glacé et nous ne pûmes nous empêcher de nous étonner que les Russes n'eussent pas rompu le pont. On n'aurait pu, dans ce cas, penser à se sauver. Qu'on songe aux mauvais chemins, affreusement étroits, que nous avions dû suivre, à ces chaussées de rondins qui s'allongeaient sans fin, à ces petits cours d'eau qui malgré le froid avaient çà et là débordé et qu'il était si incommode de franchir, et on ne peut expliquer pourquoi les Russes n'ont pas tiré profit de la faveur des lieux et porté le coup de grâce à l'armée française.

57. *Le passage de la Berésina.*

Souvenirs de Louis de Buman.

Louis de Buman, né le 17 janvier 1789 dans le canton de Fribourg à Bulle où son père était baillif, enflammé par le souvenir des Buman qui se firent tuer pour le roi de France devant Dunkerque et Montmédy[1], rejoint en 1808, avec le brevet de sous-lieutenant, le 2e régiment suisse dit régiment de Castella à Besançon. On le dirige sur Marseille, dépôt de son régiment, et là, il fait l'apprentissage de son métier. Il prend part aux campagnes de Portugal et d'Espagne ; il est de l'expédition de Russie ; enfermé dans Mayence, il attrape le typhus ; il quitte le service après les journées de 1830, comme chef de bataillon. Il vécut désormais à Fribourg et lorsqu'il mourut le 18 janvier 1877, ce vieillard à la taille encore droite, à la démarche rapide et dont les 89 ans, portés si légèrement, semblaient un défi au temps, était le dernier survivant fribourgeois des guerres napoléoniennes. Une notice biographique sur Louis de Buman parut alors dans la revue *Le Chroniqueur* (février et mars 1877). Elle a été composée d'après des souvenirs de famille et les propres récits de Buman. Nous avons tiré de cette rarissime notice tout ce qui concerne la campagne de 1812[2].

1. Jean-Philippe, major aux gardes, tué devant Montmédy en 1657; Udalric et François-Pierre, capitaines aux gardes, tués devant Dunkerque en 1658 ; Jacques, Nicolas, Philippe, Charles, Georges, tous les cinq tués en 1705 ; Louis, blessé à Münster et à Rosbach.

2. Un tirage à part de la notice nous a été communiqué par l'éditeur de ce livre, M. Eugène de Boccard, petit-fils de Louis de Buman.

La division suisse, composée de régiments aguerris dans le Midi, fit partie du 2e corps, sous les ordres d'Oudinot, qui s'avança en Lithuanie. Le 29 juillet eut lieu le combat de Jacobovo. Elle n'y prit qu'une faible part.

Le soir, toute la division campait sous Polotsk. Quoique dans un grade inférieur, Buman se rendait compte des immenses difficultés qui signalaient les débuts de cette campagne, et ses récits, longtemps après, redisaient les préoccupations qui étaient dans l'esprit de tous les officiers. Les jours qui suivirent furent des jours de repos relatif. Le 17 août, Oudinot, blessé, passait le commandement à Saint-Cyr qui gagnait, le 18, la bataille de Polotsk, et Buman vit porter plus d'un camarade dans les ambulances.

Durant les mois de septembre et d'octobre le corps d'armée resta dans ou sous Polotsk. Une inquiétude vague envahissait les esprits. Les effectifs, réduits par le feu, se fondaient encore par des désertions nombreuses.

Le 18 octobre se livra la seconde bataille de Polotsk durant laquelle les Suisses, emportés par leur ardeur, sortirent des ouvrages pour se précipiter à la baïonnette sur les Russes qu'ils refoulèrent au loin. Ce trait de valeur leur coûta 600 hommes et 32 officiers mis hors de combat. Buman ne parlait jamais de cette affaire sans animation, tout en la qualifiant modestement de « majeure. »

On battit cependant en retraite devant des forces supérieures toujours plus pressantes. Oudinot reprit le commandement du corps à la place de Saint-Cyr blessé et se porta en hâte à Borissov pour assurer le passage de la Bérésina à Napoléon et à la Grande Armée. Le 26 novembre, le corps d'Oudinot, réduit à 5.000 hommes, passa le premier sur la rive droite de la Bérésina.

Le lendemain soir, Napoléon s'approcha des bi-

vouacs des Suisses, se chauffa longtemps au feu allumé par les officiers de la compagnie de Buman qui s'écartèrent respectueusement. Il était pensif, absorbé et recevant avec la dernière violence les officiers généraux qui venaient lui parler et les officiers d'ordonnance qui lui annonçaient que les pontonniers mouraient de froid, plongés dans l'eau jusqu'aux épaules, pour travailler au soutien des ponts ébranlés par le poids et les glaçons. Toute la nuit se passa sur le qui-vive, et le 28, dès l'aube, s'engagea la grande bataille de la Bérésina en présence de Napoléon avec la garde en réserve. Les Suisses furent au premier rang et avaient devant eux Tchitchagov. Dès le matin Oudinot fut blessé et remplacé par Ney.

Le second régiment suisse, réduit à un millier d'hommes, était le plus avancé de tous et se distingua durant cette journée par de nombreuses charges à la baïonnette qui refoulaient les Russes pour une heure. Ce fut là que fut frappé le chef de bataillon Von der Weid, de Seedorf. Cet intrépide Fribourgeois venait de donner son cheval à son adjudant blessé à la jambe et combattait à pied à la tête de ses braves quand une balle russe lui traversa la gorge. Il poussa un cri étouffé par le sang et tomba à la renverse dans les bras de Louis de Buman qui était immédiatement derrière lui. Sans perdre connaissance et, après le premier moment passé, il dit à son concitoyen ces simples paroles : « Buman, je suis mort ici en chrétien ! » Après l'avoir embrassé, il s'éloigna, soutenu sur les bras de ses soldats, pour aller aux ambulances et ne survécut guère que quarante-huit heures à sa blessure. Le soir de cette terrible lutte, des trois bataillons réduits du 2e régiment, il ne restait plus que 12 soldats et 2 officiers, Buman et son camarade Springer de Berne. Les pertes des autres régiments suisses étaient propor-

tionnelles. Témoin de l'immense service que cette valeureuse troupe rendait à la Grande Armée, Napoléon distribua des croix de la Légion d'honneur sur le champ de bataille. Jean de Schaller, ancien inspecteur général des milices, Monney, Louis de Buman, Muller, pour ne citer que des Fribourgeois des 1er et 2e régiments, la reçurent à cette place.

Quelle n'était pas l'animation de son visage, de ses yeux quand Louis de Buman racontait ce passage sur des ponts ébranlés, cette lutte d'un contre vingt, durant quatorze heures, moitié de jour, moitié de nuit, tantôt dans les bois, tantôt à découvert dans la plaine avec de la neige jusqu'aux genoux, par un froid qui, quelques jours plus tard, allait descendre jusqu'à 30 degrés Réaumur, n'ayant qu'un peu de l'eau-de-vie de Polotsk pour maintenir, avec l'action, la chaleur et le sang-froid dans ces corps de fer! Chaque fantassin, électrisé par les paroles et les exemples des chefs qui ne croyaient pas au-dessous d'eux de descendre de cheval pour prendre le fusil d'un mourant et charger à la baïonnette en tête des colonnes, chaque fantassin, disons-nous, sentait qu'il était une portion du salut de l'armée.

Le croirait-on? La Restauration refusa de reconnaître les brevets de la croix d'honneur donnée par le grand capitaine sur le champ de bataille. Le gouvernement en expédia d'autres en 1816 avec des croix à l'effigie d'Henri IV : petitesse qui n'augmenta pas dans l'armée le nombre des amis de Louis XVIII.

Le lendemain, dès l'aube, Maison qui allait protéger la retraite avec les débris du 2e corps, demanda où étaient les Suisses. On lui désigna, non loin, un groupe d'hommes couverts de neige, mêlés de blessés qui ne pouvaient se porter en avant, tous serrés au drapeau. Il considéra cette phalange à l'héroïsme de laquelle il allait demander encore de continuer la lutte, puis détourna la tête en versant

des larmes. Quelques heures après, le mouvement de retraite s'accentuait à la faveur de l'incendie des ponts qui empêchait les avant-gardes russes de se porter en avant. Il y eut plusieurs combats : dans l'un, Buman eut la douleur de perdre son camarade et ami Springer, tué par la lance d'un Cosaque.

Les officiers dont les corps avaient été anéantis marchèrent pour leur compte à travers la Pologne pour gagner la Prusse. Buman voyagea ainsi, seul, couchant sur la neige ou sous quelque toit écarté, enlevant à la pointe du sabre sur les cadavres de chevaux morts des lambeaux de chair dédaignés par les hommes qui précédaient.

Arrivé à Kovno, il y fit fortuitement la rencontre de François de Chollet, du 3e régiment. Ils furent heureux de voyager ensemble et avec les mêmes privations jusqu'à Küstrin, où ils purent prendre quelques jours de repos, en voyant journellement arriver quelques échappés de cette terrible lutte.

A la fin de février 1813, Buman arrivait à Lauterbourg où se trouvait le dépôt de son régiment. Ses vêtements, réduits en lambeaux flottants, n'avaient plus de l'uniforme que la couleur et les boutons. Il marchait, les pieds abîmés par le froid et la marche, avec des chaussures presque sans semelles. Dans des calamités si horribles, retrouver le dépôt, c'est rentrer dans la famille. Tous les officiers lui firent fête et lui facilitèrent la vie à qui mieux mieux pendant que de longues heures étaient consacrées le soir à entendre les récits des revenants de la terrible aventure.

Naguère, quand une armée française[1] se réfugiait sur notre territoire, après les revers qu'on sait et la détresse qu'on a vue, nous qui, sous les armes, la vîmes défiler dans les gorges de nos montagnes

1. L'armée de l'Est en 1871.

encombrées de neige, quand nous racontions au vieux militaire ce spectacle et osions le comparer à la retraite de Russie, nous n'obtenions pour réponse que le sourire modeste de l'homme, acteur dans des drames cent fois plus horribles, et qui veut laisser à la jeunesse ses illusions.

L'anniversaire de la Bérésina qui rappelait tant de souffrances était pour ce vétéran un jour solennel. Depuis son retour, chaque année, à cette date, il faisait faire un service d'actions de grâce durant lequel il recevait les sacrements. Ce service était suivi d'un second en mémoire de ses camarades morts dans cette sanglante journée.

58. *Le passage de la Bérésina.*

Relation de Kalckreuth.

On ne lira pas sans intérêt, malgré quelques inexactitudes, le récit du lieutenant de hussards prussiens Kalckreuth que nous avons déjà cité; après avoir appartenu durant un jour à l'escadron sacré avec les lieutenants Bonin et Probst, il rejoint ses camarades de régiment dans l'après-midi du 26 novembre sur la route de Borissov. Il faut passer la Bérésina. Mais il y a trop de monde à l'entrée des ponts, l'ennemi n'est pas encore là et, comme tant d'autres, nos Prussiens se reposent. Soudain, au milieu de leur sécurité profonde, retentit le canon russe. Il faut, cette fois, coûte que coûte, traverser la rivière, et Kalckreuth avoue que ses compagnons ont fait une trouée à travers la foule, se sont frayé une route à coups de sabre!

Nous bivaquâmes dans les premières maisons du faubourg de Borissov et nous voulions passer le lendemain matin la Bérésina. On nous avait dit que le pont avait déjà été brûlé par les Russes, mais que l'empereur Napoléon avait fait jeter deux nouveaux ponts. Nous ne pressentions pas du tout la situation critique où se trouvaient alors les débris de la Grande Armée et nous croyions les troupes régulières russes encore loin derrière nous. Nous suivîmes donc à cheval, à droite de Borissov, le chemin sur lequel tout le monde s'engageait, et nous arrivâmes, le 27, à midi, aux ponts de la Bérésina. Mais nous y trouvâmes une si grande foule d'hommes, de chevaux et de voitures qui voulaient traverser la rivière, que

plusieurs heures se seraient écoulées avant que notre tour de passer fût venu. Sur la proposition du major de Zieten, nous courûmes donc au village de Treszenitze à un quart de mille de là, à droite de la route. Quoique tous les habitants l'eussent quitté, nous trouvâmes dans les maisons bien conservées un excellent abri et quelques gerbes de blé pour nos chevaux. Logés tous dans une sorte de ferme où la chambre fut chauffée comme il fallait, nous étions tout à fait à notre aise; nous fîmes cuire quelques haricots que nous avions découverts, et, ce repas pris, nous nous abandonnâmes sur une paille molle à un repos bienfaisant.

Le régiment de uhlans prussien, composé des 2e et 3e régiments et qui avait marché avec la Grande Armée, était dans le même état de dissolution que nous; seuls, quelques uhlans, ainsi que les ordonnances des officiers, étaient encore montés et armés. Nous nous étions rencontrés à la Bérésina, et eux aussi avaient préféré venir avec nous au village de Treszenitze.

Le 28 novembre, de grand matin, nous nous rassemblons et nous dirigeons vers les ponts de la Bérésina. Mais tout est encore aussi plein, aussi comble que la veille, et l'on se décide à regagner Treszenitze. A 9 heures du matin nous y rentrons et nous couchons avec la plus grande tranquillité d'âme sur notre beau lit de paille. Soudain, au bout d'une heure à peine, plusieurs boulets tombent dans notre village; on part en toute hâte, on court au pont. Toutes les hauteurs à gauche de nous sont déjà occupées par des Cosaques et quelques batteries tirent sur l'arrière-garde française. Devant les ponts de la Bérésina la foule est encore plus grande qu'auparavant; le pont de gauche est complètement hors de service et on ne peut plus passer l'autre qu'un à un.

La Bérésina, large environ de soixante à quatre

vingt pas, forme sur ses deux rives un large marécage. Or, elle avait été prise quelques jours auparavant; puis la débâcle avait eu lieu, la pluie était tombée, et, par suite, sur les deux rives se dressaient des murs de glace qui s'élevaient au-dessus de la nappe d'eau à plus d'un pied et demi de hauteur; la rivière coulait du reste avec une extrême rapidité, et il était impossible de la traverser à la nage; plusieurs qui en firent l'essai périrent engourdis par le froid.

A ce moment, on nous dit qu'à droite, plus en amont du courant, à un demi-mille, se trouve un autre pont. Nous y courons. Tout ce qui parle allemand se joint à nous, ainsi que beaucoup de Français qui s'imaginent que nous connaissons la contrée. Nous trouvons, en effet, qu'il y a eu un pont à la distance indiquée, mais il a été brûlé, et on ne voit plus que les piles de bois qui émergent de l'eau.

Nous revenons au premier pont. Les Cosaques se sont de plus en plus approchés de la Bérésina et il leur serait facile de nous couper; mais nous formons une grosse troupe — plus de 2.000 hommes étaient venus avec nous — elle leur impose sans doute et ils n'osent pas se placer sur notre chemin.

Nous voici de nouveau arrivés aux ponts de Stoudienka, et il faut absolument tout tenter pour arriver de l'autre côté. Plus de 30.000 hommes sont pressés sur le petit espace marécageux devant les ponts; les voitures s'enchevêtrent ou elles versent; les chevaux tombent; les piétons passent par-dessus — car quiconque n'est pas monté ou n'atteint pas un endroit élevé est culbuté, écrasé. Pour combler la mesure de notre misère, les boulets et les obus des Russes viennent tomber dans cette cohue où, souvent, un obus qui éclate tue, mutile plus de quarante à cinquante hommes ou chevaux. Spectacle d'une indescriptible horreur!

Et l'avant-garde pousse toujours en avant. Pour lui faire quelque résistance, notre poignée de uhlans prussiens se jette à sa rencontre. Nous, hussards, qui n'avons plus de combattants, nous nous pressons vers le pont. Nos malades, colonel et officiers, doivent quitter les voitures et se mettre à cheval s'ils ne veulent pas être pris. Ceux d'entre nous qui sont encore les mieux montés forment la tête et vont l'un derrière l'autre : le capitaine Knobloch, les lieutenants Eisenhard et Tornow. Nous tirons nos sabres, et à droite, à gauche nous distribuons des coups, afin de nous faire place ; peu importe le rang des personnes ; nous employons tout, nous usons de chaque avantage pour nous approcher du pont[1]. Des Français sont à côté de nous ; nous arrachons la bride à leurs chevaux qui n'ont pas de sous-gorges, nous leur frappons la tête avec la poignée de notre sabre, nous les refoulons et nos camarades ont de la place pour nous rejoindre. C'est ainsi que, sur nombre d'hommes et de chevaux vivant encore et foulés aux pieds, nous poussons péniblement en avant, et il peut être 5 heures du soir lorsque nous franchissons enfin l'espace de 180 pas environ qui nous sépare du pont : il nous a fallu cinq longues heures périlleuses !

Ces ponts avaient été construits, comme on sait, sur l'ordre de Napoléon, en grande hâte et sans beaucoup d'outils avec le bois des maisons démolies du village de Stoudienka, et faute de gros madriers, on les avait formés avec les longs bardeaux qu'on trouva sur les toits. Or, quand nous arrivons au pont, il ne consiste plus que dans la charpente ; les planches du tablier viennent de tomber. On les remplace, et

1. Cf. nos *Mém.* de Griois. II, p. 158. « On use même des armes pour pénétrer à travers cette multitude qui conserve à peine assez d'énergie pour crier et qui ne se défend que par des imprécations. »

nous voilà sur le pont. Des trois parties du tablier, celle du milieu est la plus large, la plus propre au passage des chevaux ; nous nous y engageons, durant plus de soixante pas, par le vent le plus vif, au risque de glisser en bas à chaque moment et de nous noyer dans le rapide courant de la rivière. Mon faible petit konia n'a pu monter sur l'allonge qui a un pied de haut à peu près et il a dû, par suite, grimper sur quelques chevaux qui gisent morts dans l'eau, et de là, en biaisant, arriver sur le pont ; j'ai laissé mon cheval sans bride avancer lentement, j'ai étendu les bras afin que, s'il tombe, je puisse saisir le chevalet ; mais j'arrive heureusement sur la rive droite.

Je n'ai pas besoin d'assurer quel sentiment de joie nous pénètre lorsque nous sommes de nouveau sur la terre ferme. Le fréquent passage des canons et des cavaliers a, durant cinquante pas environ, tellement remué et labouré une partie de la prairie qu'on y reste enfoncé. Nous finissons toutefois par nous réunir à la lisière d'un bois de sapins. Il fait déjà assez sombre et nous craignons d'être séparés les uns des autres. Constamment, nous crions à haute voix : « Les hussards prussiens, par ici ! *Die preussischen Husaren hierher!* » Mais plusieurs de nos domestiques tardent longtemps à venir, et, pour les attendre, nous passons la nuit en cet endroit.

Le lendemain matin nous prenons le chemin de Zembin.

59. *Les Polonais à la Bérésina.*

Les Polonais se distinguèrent sur la rive droite de la Bérésina dans le combat que Ney livrait à Tchitchagov et qu'un contemporain a justement qualifié de combat animé et glorieux ; le général Dombrowski retrace ainsi, dans un rapport à l'Empereur, le rôle qu'il joua dans l'affaire ainsi que ses deux compatriotes Kniaziewicz et Zayonchek .

Le 28 novembre, le 2ᵉ corps fut attaqué par le corps du général Tchitchagov sur la rive droite de la Bérésina. Une partie du 5ᵉ corps, commandée par moi et par le général Kniaziewicz, se trouva en réserve sur l'aile gauche.

L'ennemi attaqua avec force. Le combat était opiniâtre des deux côtés et ne se décidait point. Je fis alors avancer ma troupe, et, l'épée dans les reins, nous poussâmes l'ennemi jusque derrière son camp en lui portant une perte considérable. Emporté d'ardeur et d'enthousiasme, je ne sentis pas même la blessure que j'avais reçue à la main, jusqu'à ce que la perte considérable de sang me forçât de quitter le champ de bataille au moment où l'ennemi fuyait. Le général Kniaziewicz, me remplaçant, continua de poursuivre l'ennemi avec l'intelligence et le courage qui lui sont si propres. Il fut grièvement blessé au pied.

Quand ceci se passait sur l'aile gauche, le 17ᵉ d'infanterie, deux bataillons du 14ᵉ et la cavalerie appartenant à ma division combattaient sur la droite sous

les ordres du général Zayonchek. Ces régiments, encouragés par l'exemple de leur commandant, combattaient avec le plus grand acharnement et repoussèrent à plusieurs reprises les attaques vigoureuses de l'ennemi, lorsque, par un coup fatal, le général Zayonchek eut une jambe emportée.

La nuit tombant mit fin aux combats de cette journée mémorable où tous les trois généraux de division commandants furent couverts de blessures qui les retiennent jusqu'ici hors de combat et où les troupes se couvrirent de gloire

60. *Berthier à Murat.*

Il est assez peu question de Murat pendant la retraite, bien qu'il ait fait son devoir. Ceux qui s'intéressent au roi de Naples liront donc volontiers les ordres que Berthier lui donne, au nom de l'Empereur, durant le mois de novembre 1812.

I

Slavkovo, 4 novembre 1812, 11 heures du soir.

Ordre de partir avec sa cavalerie demain 5 à 5 heures du matin pour se porter sur Dorogobouge.

II

Dorogobouge, 6 novembre 1812, 3 heures du matin.

Sire, l'intention de l'Empereur est que Votre Majesté donne l'ordre aux corps de cavalerie qui sont de l'autre côté de la rivière de suivre la rive droite du Dnieper. Ils quitteront à Prost la route de Doukhovtchina pour se diriger sur Smolensk et y arriver le troisième jour. Prescrivez-leur d'envoyer une reconnaissance du côté de Doukhovtchina pour faire connaître leur mouvement au prince vice-roi qui marche derrière eux et qui se porte sur Doukhovtchina.

III

Michaïlevka, 6 novembre 1812, 9 heures du soir.

Ordre de faire partir sa cavalerie demain à 6 heures et demie du matin pour se rendre au delà de la porte de Slob-Pnévo sur la route de Smolensk.

IV

Smolensk, 9 novembre 1812.

Les quatre corps de cavalerie se réuniront au village de Vilkovitchi sur la route de Smolensk à Krasnoï. Le Roi désignera quatre villages autour de Vilkovitchi entre la route et la rivière pour y indiquer le point de réunion de la cavalerie. Les généraux enverront de leurs officiers pour ramasser tous leurs hommes isolés de cavalerie.

Le régiment des hommes isolés de cavalerie du général Carrière sera, en conséquence, dissous.

Les hommes à pied, appartenant aux brigades attachées aux 2e et 3e corps d'armée, se réuniront avec le 4e corps de cavalerie dans le village qui lui est destiné.

Tout ce qui appartiendrait au 4e corps d'armée que commande le vice roi pourra se réunir sur la rive droite et de manière à ne pas gêner la circulation.

Le quartier général entrera dans Smolensk. Tout le corps du duc de Trévise, y compris la division Claparède et la division Roguet, se réunira dans les faubourgs de Smolensk. La vieille garde se réunira dans la ville, de sorte qu'après-demain tous ces corps ralliés puissent se mettre en marche.

Un village sera désigné pour la réunion des équipages militaires.

Le dépôt de la garde à pied et à cheval se mettra en marche demain pour Krasnoï.

V

Smolensk, 12 novembre 1812, 5 heures du matin.

Sire, l'Empereur m'ordonne de faire connaître à V. M. que je donne l'ordre au duc d'Abrantès de

partir ce matin à 11 heures ou midi pour se rendre à Krasnoï.

L'intention de l'Empereur est que V. M. fasse partir aujourd'hui les hommes à pied des quatre corps des réserves de cavalerie formés ainsi qu'il a été ordonné. Ils seront sous les ordres du duc d'Abrantès pendant leur marche jusqu'à Krasnoï.

L'Empereur désire, Sire, que vous voyiez vous-même partir ces hommes à pied des quatre corps de cavalerie et que vous fassiez reconnaître si l'état de situation est bien fait.

Prescrivez à votre état-major de faire une instruction pour que ces hommes de cavalerie à pied soient formés et marchent par régiment, division et corps d'armée de cavalerie.

Un officier de l'état-major devra voir l'intendant général pour savoir si on peut distribuer à ces hommes pour deux ou trois jours de subsistances en farine, biscuit et viande.

Veillez, Sire, à ce que ces hommes à pied aient chacun un fusil et des cartouches. Si quelques hommes en manquaient, votre chef d'état-major fera la demande au général Lariboisière qui fera distribuer ce qui sera nécessaire, des magasins de Smolensk.

Il faut que ce corps puisse partir vers 11 heures avec le duc d'Abrantès et que votre état-major convienne avec ce duc du point de réunion.

L'Empereur désire que V. M. passe la revue du corps du général Latour-Maubourg et que vous laissiez ce corps en position aujourd'hui pour qu'il puisse compléter son organisation avec les détachements de cavalerie qui étaient avec le général Baraguey d'Hilliers et qui ont ordre de rentrer ce matin.

Je prie V. M. de donner les ordres pour que les moulins destinés aux corps de cavalerie soient pris à Smolensk où ils sont tous. L'intendant général a reçu

des ordres pour les faire distribuer; cela est très important.

VI

Krasnoï, 15 novembre 1812, 4 heures du matin.

Sire, l'Empereur me charge de prévenir V. M. que, le duc de Trévise ayant fait reconnaître l'ennemi sur la route de Gorki à notre gauche, on a reconnu qu'il avait de l'infanterie sur cette route. Le duc de Trévise prévient qu'il le fera attaquer à 6 heures du matin par la division Roguet. L'Empereur désire que V. M. envoie de suite un officier au général Latour-Maubourg pour lui donner l'ordre d'appuyer cette attaque. Les Polonais étant au pont de Liady, son arrivée est moins pressante sur ce point. Il est plus urgent d'attaquer et de culbuter le corps qui nous flanque. L'Empereur trouve qu'il est nécessaire que V. M. envoie un de ses officiers à 6 heures du matin, afin que le général Latour-Maubourg puisse appuyer le duc de Trévise.

VII

Krasnoï, 16 novembre 1812, 8 heures du soir.

Sire, l'intention de l'Empereur est que V. M. donne ordre au général Latour-Maubourg d'être rendu demain au delà du défilé sur la route de Smolensk à 6 heures du matin. V. M. voudra bien ordonner que tous les hommes éclopés et malingres de la cavalerie se rendent auprès du général Claparéde pour augmenter la garnison de la ville.

VIII

Kokhanov, 22 novembre 1812, 1 heure du matin.

Sire, j'ai l'honneur de prévenir V. M. que l'Empereur partira aujourd'hui, au jour, pour se rendre sur

Tolotchin ou Bobr. Je prie V. M. de donner ses ordres en conséquence à la cavalerie. D'après les nouvelles que recevra l'Empereur, S. M. déterminera le lieu où elle s'arrêtera.

IX

Tolotchin, 23 novembre 1812, 5 heures du matin.

Sire, j'ai l'honneur de prévenir V. M. que l'Empereur part à 6 heures du matin pour Bobr. Je prie Votre Majesté de donner ses ordres pour le mouvement de la cavalerie.

X

Bobr, 24 novembre 1812, 5 heures du matin.

Avis du mouvement de la garde impériale; ordre de faire partir la cavalerie du général Latour-Maubourg pour marcher avec la garde.

XI

Kamen, 30 novembre 1812, 3 heures du matin.

Sire, l'intention de l'Empereur est que V. M. veuille bien donner tout de suite des ordres au général Latour-Maubourg, de se rendre sur-le-champ avec sa cavalerie au corps du prince vice-roi pour être à ses ordres et faire partie de l'avant-garde, attendu que les Cosaques se montrent déjà sur la grande route avec du canon. Le vice-roi qui est en avant de Kamen part à 5 heures du matin pour aller coucher ce soir à Nestonovitchi, embranchement des routes de Dolginov et de Molodetchno.

61. *Berthier à Ney.*

Ordres donnés à Ney durant le mois de novembre. On remarquera qu'ils manquent du 15 au 20, pendant les jours où Ney fait sa retraite sur Orcha. Après ce glorieux épisode, il prend position à Bobr, et il a sous ses ordres, outre les débris de son 3e corps, la garnison de Mohilev et les Polonais de Zayonchek. Puis il arrive à Stoudienka, passe la Bérésina et reçoit l'ordre de soutenir Oudinot avec tout ce qu'il a de troupes et la division Claparède. Il soutient Oudinot, il repousse toutes les attaques de Tchitchagov et jusqu'au 2 décembre, jusqu'au jour où son infantine ne compte plus que mille combattants, il fait l'arrière-garde.

I

Viasma, 2 novembre 1812, à midi.

L'intention de l'Empereur est que, passé le défilé de Viasma, vous formiez avec votre corps l'arrière-garde de l'armée.

Passé Viasma, le maréchal prince d'Eckmühl marchera de manière à vous soutenir, si cela était nécessaire. A cet effet, il s'entendra avec vous et il aura constamment un officier de son état-major près de vous ; il réglera sa marche sur la vôtre. Comme votre corps d'armée et celui du prince d'Eckmühl sont suffisants pour faire la retraite, le corps du prince vice-roi et celui du prince Poniatowski continueront leur mouvement sur Smolensk en faisant de bonnes journées.

L'Empereur vous a donné verbalement ses instruc-

tions, et personne n'est plus à portée que vous de connaître les dispositions qu'il y aura à faire. Il faut réprimer avec vigueur les entreprises de cette canaille de Cosaques et se conduire avec eux comme nous le faisions en Egypte avec les Arabes.

Je laisse ici quatre officiers chez le général Teste pour nous apporter ce soir et demain de vos nouvelles.

II

Slavkovo, 5 novembre 1812, 2 heures 1/2 du matin.

L'Empereur part d'ici ce matin avec sa garde pour se rendre à Dorogobouge. Si l'on entend le canon et que vous ayez de l'infanterie devant vous, Sa Majesté s'arrêtera sur la position qu'elle a fait reconnaître entre ici et Dorogobouge. Marchez doucement, car vous avez encore bien des bagages sur la route. Faites-nous donner de vos nouvelles.

III

Dorogobouge, 6 novembre 1812, 3 heures du matin.

La garde impériale part d'ici de 6 à 7 heures du matin pour se rendre environ au tiers du chemin d'ici à Smolensk. L'Empereur partira entre 7 et 8 heures. Le vice-roi se dirige avec son corps sur Doukhovtchina ; le prince d'Eckmühl, sur Smolensk. Ayez soin, quand vous quitterez Dorogobouge, de brûler la maison qu'habite l'Empereur et les palissades qui entourent son emplacement. Ayez soin aussi de mettre le feu au pont sur le Dnieper ainsi qu'à tous les autres ponts.

IV

Dorogobouge, 6 novembre 1812, 8 heures du matin.

Ordre de renvoyer au prince d'Eckmühl les deux brigades de cavalerie légère du 1er corps d'armée qui

sont en ce moment à l'arrière-garde avec le 3e corps. Un officier du prince d'Eckmühl les attendra à Dorogobouge.

V

Slob-Pnévo, 8 novembre 1812, 4 heures du matin.

L'Empereur me charge de vous faire connaître qu'il est nécessaire que vous preniez position de manière à occuper le passage sur le Dnieper après avoir fait brûler le pont, occuper la rive droite de ce fleuve et faire observer et surveiller le cours de la Vop pour empêcher les Cosaques de passer cette rivière qui n'est pas navigable. De cette première position, vous en ferez reconnaître une seconde qui se trouve sur la droite de la rivière de Kmost, rivière qui coupe la route de Smolensk à Dorogobouge et de Smolensk à Doukhovtchina. Il est nécessaire de tenir sur le Dnieper pendant plusieurs jours, le 4e corps étant à Doukhovtchina et le chemin du Dnieper à Smolensk étant très mauvais.

VI

Smolensk, 11 novembre 1812, 4 heures du matin.

L'Empereur désire que vous me fassiez connaître la position que vous prendrez ce soir. Nous n'avons pas encore de nouvelles du vice-roi qui a dû arriver hier à Doukhovtchina, mais l'Empereur espère en avoir dans la journée. Sa Majesté trouve important de ne pas laisser approcher l'ennemi trop près de Smolensk, tant que le 4e corps n'est pas rallié. Faites moi connaître la position que vous occuperez le 11 et le 12 pour remplir ce but. J'ai prévenu le prince d'Eckmühl qu'il devait laisser une division échelonnée entre votre position et Smolensk.

VII

Smolensk, 12 novembre 1812.

Ordre de faire prendre par les troupes, à leur passage à Smolensk, les cartouches nécessaires pour les compléter à cinquante par homme, de prendre dans cette place de bons fusils contre de mauvais et d'en donner aux soldats qui n'en ont pas, de se faire également donner à Smolensk les cartouches et les munitions dont il pourra avoir besoin et qu'il pourra transporter, ainsi que les moulins.

VIII

Smolensk, 12 novembre 1812.

Ordre de joindre à son corps d'armée, à son arrivée ici, le régiment d'Illyrie et le 129e qui lui appartiennent. Avis qu'on a donné l'ordre à l'intendant général de lui réserver à Smolensk au moins pour huit jours de vivres.

IX

Smolensk, 12 novembre 1812, 2 heures de l'après-midi.

Je profite du retour de votre aide de camp pour vous faire connaître que nous n'avons pas encore de nouvelles de l'arrivée du prince vice-roi à Doukhovtchina. Dans ces circonstances, l'Empereur juge nécessaire que vous teniez plusieurs jours dans la position que vous prendrez ce soir.

X

Smolensk, 14 novembre 1812, 8 heures du matin.

L'Empereur se rend à Krasnoï. Il est nécessaire que vous continuiez de faire l'arrière-garde. Le

prince d'Eckmühl vous soutiendra. Vous devez rester dans la position où vous êtes, aujourd'hui. Demain 15, vous prendrez la position du couvent et du faubourg, et le 16, vous ferez sauter la ville en vous en allant. Ou, simplement, vous prendrez la position de la tête de pont pour ne faire sauter la ville que le 17, si tout n'était pas prêt. Il est nécessaire que vous vous concertiez avec le prince d'Eckmühl et le général Charpentier. L'Empereur vous recommande surtout de faire en sorte que les pièces et les munitions soient détruites et qu'on laisse le moins de traîneurs possible dans la place.

XI

Barany, 21 novembre 1812, 5 heures du matin.

L'Empereur me charge de vous prévenir que douze pièces d'artillerie qui étaient attachées à la cavalerie du général Latour-Maubourg et qui sont à une lieue d'Orcha sur cette route vous sont destinées ; il est nécessaire que vous les fassiez reconnaître afin de les prendre le plus tôt possible avec vos troupes. Faites prendre aussi à Orcha des fusils pour vos hommes désarmés. Je donne l'ordre au général Marchand qui a réuni les militaires isolés et détachements de votre corps d'armée ainsi que ceux appartenant aux 2e et 9e corps de vous rejoindre avec cette troupe. L'Empereur désire connaître l'heure à laquelle vos troupes seront réunies dans la ville et pourront prendre position sur la hauteur pour suivre le mouvement et déblayer Orcha.

XII

Barany, 21 novembre 1812, 7 heures du matin.

L'Empereur ordonne que vous vous mettiez en mouvement avec votre corps d'armée. L'ordre de

marche sera : le corps du duc de Trévise, votre corps d'armée, celui du prince vice-roi et celui du prince d'Eckmühl. Les quatre corps seront ainsi en mesure de correspondre entre eux. Chaque corps devra avoir son artillerie au centre et marcher militairement, éclairé sur ses flancs.

XIII

Tolotchin, 23 novembre 1812, 5 heures du matin.

Vous vous mettrez en marche aussitôt que le prince vice-roi arrivera à la ville, pour vous diriger sur Bobr. Placez de suite un bataillon pour relever les postes de la garde au couvent afin qu'on ne pille pas les magasins. Vous prendrez vos distributions, et le vice-roi enverra un bataillon relever le vôtre. L'Empereur part à 6 heures du matin avec la garde. Le vice-roi ne partira de Tolotchin que lorsque le prince d'Eckmühl y sera arrivé.

XIV

Bobr, 24 novembre 1812, 5 heures du matin.

Je donne l'ordre au général Zayonchek, commandant le corps polonais, de réunir à son corps tous les détachements polonais que le marquis d'Alorna a amenés de Mohilev, d'y réunir également aujourd'hui le plus de monde qu'il pourra et de prendre vos ordres, étant mis désormais sous votre commandement. Je lui ai prescrit d'envoyer près de vous un officier.

Il est nécessaire que vous ralliez aujourd'hui votre corps d'armée, votre artillerie que l'Empereur a augmentée d'une batterie de celles qui se trouvaient à Bobr. Ralliez également le corps du général Zayonchek, augmenté de tout ce qu'il y avait à Mohilev. L'intention de l'Empereur est qu'avec ces forces vous

choisissiez une bonne position en avant de Bobr, si cela est possible, et en arrière, si on ne le pouvait pas en avant, afin de pouvoir l'occuper, s'il le fallait, plusieurs jours, ne pouvant pas quitter Bobr que le passage de la Bérésina ne soit entièrement ouvert.

Le général Dombrowski s'est laissé forcer avec 4.000 hommes à la tête de pont de Borissov le 22. Les Russes se sont avancés dans la journée du 23 avec une division de 7 à 8.000 hommes de toute arme et ont été rencontrés à quatre lieues de Borissov par le duc de Reggio qui les a vivement poussés sur la Bérésina, a repris Borissov et s'est emparé de leurs équipages et d'un millier d'hommes. Mais, en se retirant, l'ennemi a mis le feu au pont de Borissov. Le duc de Reggio espérait dans la journée du 24 et dans celle du 25 avoir établi des ponts sur la Bérésina. Il faudra alors poursuivre la division qui est de l'autre côté et qui peut s'être renforcée. Il est donc très nécessaire que l'ennemi n'arrive à Bobr que lorsque nous serons assurés du passage. L'Empereur part ce matin avec la garde pour appuyer le duc de Reggio. Le duc de Bellune a dû coucher aujourd'hui à Kholopenitchi d'où il se porte sur Barany.

Je donne l'ordre au prince d'Eckmühl de faire aujourd'hui le moins de chemin possible[1] afin de pouvoir coucher encore le 25 à une lieue en avant de Bobr, s'il le fallait, de manière à ne quitter Bobr que lorsqu'on sera parfaitement assuré des débouchés de la Berésina.

Je vous envoie aussi copie de l'ordre que je donne au prince vice-roi. Sa Majesté espère que dans la journée du 24 et celle du 25 nous serons maîtres du passage et que nous aurons construit des ponts sur la Bérésina, de sorte que peut-être vous recevrez l'ordre de partir le 25 ou le 26. Vous sentez qu'il est

1. Cf. notre tome I, p. 166.

nécessaire de ne pas nous laisser acculer à la Bérésina, jusqu'à ce que nous soyons maîtres du passage, et qu'il est important que nous soyons toujours à même de nous porter à droite ou à gauche, enfin de rester dans un lieu où il y ait du fourrage.

XV

Lochnitsa, 25 novembre 1812, 5 heures du matin.

L'Empereur ordonne que vous vous portiez avec votre corps d'armée pour vous approcher le plus que vous pourrez de Borissov, afin de pouvoir, cette nuit, passer la rivière. Vous vous arrêterez à Nemanitsa et, de ce point, vous ferez demander des ordres pour votre position.

XVI

Borissov, 25 novembre 1812, 7 heures du soir.

L'Empereur ordonne que vous partiez à 2 heures du matin avec votre corps d'armée et celui du prince Poniatowski pour vous porter par Borissov à Stuzianca (sic) où l'on passera la rivière. Vous ferez en sorte d'y être à 6 heures du matin.

XVII

Stuzianca, 26 novembre 1812, 7 heures du soir.

L'intention de l'Empereur est que vous envoyiez sur-le-champ un millier de chevaux sur Zembin afin d'avoir des nouvelles de l'ennemi et savoir ce qui se passe. Mettez à la tête de cette reconnaissance un officier très intelligent[1].

L'intention de l'Empereur est également que vous

1. Ce fut le comte Pzebendowski.

envoyiez quelques troupes d'infanterie pour occuper le village au delà du pont et nous garder.

Placez aussi des gardes aux deux ponts pour vous en emparer aussitôt après le passage du duc de Reggio et ne plus y laisser passer personne.

Vous donnerez des ordres pour que le pont de droite soit exclusivement réservé à l'infanterie et celui de gauche à la cavalerie et à l'artillerie.

XVIII

Stuzianca, 26 novembre 1812, 7 heures du soir.

L'intention de l'Empereur est que vous preniez une bonne position et que, si celle où vous vous trouvez n'est pas bonne, vous en choisissiez une autre en vous rapprochant d'ici. Tâchez d'avoir des nouvelles de Borissov et de la route de Minsk.

XIX

Stuzianca, 26 novembre 1812, 11 heures du soir.

L'intention de l'Empereur est que vous fassiez passer tout de suite la rivière à votre corps d'armée, infanterie et cavalerie, pour vous mettre à même de pouvoir soutenir le duc de Reggio, s'il était attaqué. Vous ferez également passer les Polonais qui sont actuellement sous vos ordres. Quand à votre artillerie, elle suivra immédiatement celle du duc de Reggio. On espère que le pont est raccommodé en ce moment. Pour conserver le pont, on pense qu'il faudrait passer les pièces et les caissons à bras.

Vous vous placerez entre le duc de Reggio et le pont en occupant la hauteur où était la division Merle.

XX

Stuzianca, 27 novembre 1812, 1 heure du matin.

L'Empereur ordonne que vous passiez la rivière avec tous les Polonais, ce que vous avez réuni du 3e corps, la division Claparède qui va arriver à la pointe du jour et que Sa Majesté met sous vos ordres. Avec ces forces vous soutiendrez le maréchal duc de Reggio s'il était attaqué ce matin.

XXI

Kamen, 29 novembre 1812, 8 heures et demie du soir.

Nous n'avons pas eu aujourd'hui de vos nouvelles. Nous en attendons. Je n'ai point d'autre ordre à vous donner que de continuer votre mouvement de retraite. Le quartier général est aujourd'hui à Kamen et sera vraisemblablement demain à Plechtchenitssi. Les défilés nous obligent à marcher doucement.

XXII

Kamen, 30 novembre 1812, 3 heures du matin.

Depuis ma lettre d'hier, j'ai reçu les deux officiers que je vous avais envoyés.

L'intention de l'Empereur est que vous dirigiez de suite toute la cavalerie polonaise que vous avez sur le quartier général impérial, qui part à 9 heures du matin, pour aller coucher ce soir à Plechtchenitssi. Cette cavalerie nous est nécessaire pour nous éclairer. Les Cosaques avec du canon se montrent déjà sur la grande route. Comme les partis de Cosaques commencent à se montrer, il est nécessaire que votre parc soit toujours bien escorté.

L'Empereur désire recevoir un rapport journalier

de ce qui se passe à l'arrière-garde. Sa Majesté l'a attendu jusqu'à ce moment. Mais les deux officiers arrivés n'avaient point de lettre de vous.

Envoyez-moi l'état par approximation de la force de la Légion de la Vistule; faites-moi connaître qui commande cette Légion.

Donnez-moi les mêmes renseignements pour vos autres troupes, afin que je puisse les mettre sous les yeux de l'Empereur.

Le quartier impérial et la garde se portent aujourd'hui à Plechtchenitssi. Je donne ordre au duc de Bellune de venir prendre position près de Kamen. Quant à vous, Monsieur le duc, continuez votre mouvement de retraite et portez-vous aujourd'hui à Kamen, gardant les débouchés sur la rivière de Tchernitsa.

62. *Berthier à Victor.*

Ces lettres sont celles que Berthier adresse à Victor pendant le mois de novembre. Lorsque l'Empereur apprend que le duc de Bellune a fait un mouvement rétrograde sur Sienno, il l'informe de la situation désastreuse de l'armée et l'exhorte de la façon la plus pressante à attaquer Wittgenstein et à le rejeter au delà de la Dvina. Il croit un instant que, si Victor réussit à battre Wittgenstein, l'armée pourra prendre ses quartiers d'hiver entre la Dvina et le Dnieper! Bientôt Victor recule encore; mais il recule pour défendre le passage de la Bérésina et grâce à Victor, grâce à sa résistance admirable, l'armée franchit la rivière. Le dernier, Victor passe les ponts, et c'est son arrière-garde qui les brûle. Il marche ensuite sur Zembin et suit Napoléon et la garde pendant que Ney couvre la retraite.

I

Viasma, 2 novembre 1812, 5 heures du matin.

L'Empereur apprend les événements de Polotsk et votre marche de ce côté. Sa Majesté espère que vous aurez repoussé Wittgenstein et repris Polotsk. L'armée est en marche, comme Sa Majesté vous l'a fait connaître, trouvant que l'hiver était trop long pour le passer loin de ses flancs. Il est probable que l'Empereur se portera, la droite sur la Dvina et la gauche sur la Borysthène, et par là nous nous trouverons en contact.

II

Mikhaïlevka, 6 novembre 1812.

Je viens de mettre sous les yeux de l'Empereur votre lettre du 2 novembre qui m'arrive à l'instant par l'estafette. Sa Majesté ne conçoit pas qu'ayant réuni à vos troupes le 2e corps d'armée, vous n'avez pas pris l'offensive avec vigueur. En restant en position devant l'ennemi, vous avez tout à perdre, à cause de la supériorité de sa cavalerie légère pour nos communications. L'Empereur ordonne que vous marchiez sur le général Wittgenstein et le rejetiez au delà de la Dvina, que vous repreniez Polotsk et obligiez Wittgenstein à quitter cette rive.

L'Empereur sera après-demain à Smolensk. Annoncez-lui une victoire qui est indubitable avec les troupes que vous avez.

III

Mikhaïlevka, 7 novembre 1812.

J'ai mis votre lettre du 2 sous les yeux de l'Empereur. Sa Majesté ordonne que vous réunissiez vos six divisions et que vous abordiez sans délai l'ennemi et le poussiez au delà de la Dvina, que vous repreniez Polotsk[1]. Ce mouvement est des plus importants.

Dans peu de jours, vos derrières peuvent être inondés de Cosaques. L'armée et l'Empereur seront demain à Smolensk, mais bien fatigués par une marche de 120 lieues, sans s'arrêter. Prenez l'offensive. Le salut des armées en dépend. Tout jour de retard est une calamité. La cavalerie de l'armée est à pied; le froid a fait mourir tous les chevaux. Marchez, c'est l'ordre de l'Empereur et celui de la nécessité[2].

1. A partir de là, cette lettre a été chiffrée. Elle fut envoyée à Smolensk, au général Charpentier, qui eut ordre de la faire parvenir par un officier.

2. Qui ne reconnaîtrait la « touche » de l'Empereur?

IV

Mikhaïlevka, 7 novembre 1812.

J'ai mis sous les yeux de l'Empereur votre lettre du 2. L'armée étant à Smolensk demain, il est nécessaire que vous manœuvriez : 1° pour jeter l'ennemi au delà de la Dvina; 2° pour vous maintenir toujours en communication avec l'Empereur et l'armée ; vous en sentez l'importance et la nécessité.

V

Smolensk, 9 novembre 1812, 4 heures du soir.

Je reçois votre lettre du 4 à Smolensk. Je l'ai mise sous les yeux de l'Empereur. Sa Majesté a vu avec peine que vous fussiez incertain de votre marche. Cette incertitude a déjà fait bien du mal.

Je vous ai fait connaître par l'adjudant général d'Albignac que l'intention de l'Empereur était que vous marchassiez droit à l'ennemi, dans la direction de Polotsk, et que vous le jetassiez au delà de la Dvina.

La plus grande partie des troupes de Wittgenstein sont des milices qui n'ont pas six semaines de détail. Sa Majesté attend des nouvelles.

Faites connaître qui occupe Biéchenkovitchi et Oula. Vous n'avez pas un moment à perdre pour marcher à l'ennemi. Cela est de la plus grande importance. Votre principale instruction était de défendre Vilna et Minsk où sont les magasins des armées. Cela est fort important.

Voilà deux estafettes qui manquent à l'Empereur. Ce qui peut être le résultat du mouvement en arrière que vous avez fait sur Sienno et qui a découvert tout le pays à l'ennemi.

VI

Smolensk, 11 novembre 1812.

L'adjudant commandant d'Albignac vous a apporté les ordres de l'Empereur en date du 7 novembre. Un officier d'état-major du général Charpentier vous a apporté le duplicata des mêmes ordres le 9. Votre aide de camp, le colonel Chataux, arrive à l'instant et me remet votre lettre du 9.

Sa Majesté a vu avec plaisir les avantages que votre avant-garde a obtenus sur l'ennemi dans des affaires de poste, et, sur votre rapport, elle a nommé le général Fournier général de division. Cette marque des bontés de l'Empereur le mettra à même d'en mériter de nouvelles dans la bataille qui va avoir lieu incessamment.

Sa Majesté va se porter avec une partie de l'armée sur Orcha. Mais ce mouvement ne peut se faire que lentement. Il devient d'autant plus urgent que vous attaquiez Wittgenstein. Si ce général a choisi un camp et une position avantageux où il soit difficile de lui livrer bataille, il vous est facile de manœuvrer de manière à lui couper sa retraite et ses communications sur la Dvina. Vous devez partir du principe que Wittgenstein ne peut pas se laisser couper sur cette rivière. Avec les troupes que vous avez, l'Empereur ne doute pas du succès que vous obtiendrez : il doit être du plus grand résultat s'il a lieu très promptement et que l'Empereur puisse occuper Vitebsk et prendre ses quartiers d'hiver entre cette ville, Orcha et Mohilev et le long de la Dvina sur Polotsk. Les quartiers d'hiver ainsi établis doivent nous donner la paix dans le courant de l'hiver ou nous préparer des succès certains pour la campagne prochaine, en menaçant évidemment Saint-Pétersbourg.

Si, au contraire, vous tardez à attaquer Wittgenstein, le général Koutouzov aura le temps de se réunir à ce général sur Vitebsk et alors on ne pourrait le déloger de cette position que par une bataille générale qu'on ne pourrait pas livrer cet hiver. Nous serions donc obligés de prendre des quartiers d'hiver en laissant la Dvina à l'ennemi et probablement une partie de la Lithuanie, et dès lors, pour la campagne prochaine, l'ennemi se trouverait militairement mieux placé que nous. Vous sentez, monsieur le maréchal, les conséquences de ces dispositions.

Les deux grandes armées française et russe sont fatiguées : elles peuvent prendre des postes par des marches ; mais ni l'une ni l'autre n'est dans le cas de livrer une grande bataille pour l'occupation d'un poste.

Votre armée, au contraire, monsieur le duc, et celle du général de Wittgenstein sont dans l'obligation de se battre avant de prendre des quartiers d'hiver. Le plus tôt sera le meilleur. La victoire sera complète pour vous, si vous obligez Wittgenstein à repasser la Dvina et qu'un corps français puisse occuper Vitebsk. Si votre corps est battu, ce qui n'est pas probable par la formation du corps de Wittgenstein composé en partie de recrues, alors Sa Majesté se résoudra à prendre des quartiers d'hiver en conséquence. Wittgenstein a tout à gagner à rester en position et vous tout à perdre.

Communiquez cette lettre au maréchal duc de Reggio et concertez-vous ensemble pour livrer bataille; ce qui sera de la plus grande importance pour la suite des opérations.

L'Empereur, monsieur le duc, se confie dans votre attachement, dans votre zèle et dans vos talents, dans une circonstance où vos succès sur l'ennemi sont d'une si haute importance pour les quartiers d'hiver des armées et l'avantage des opérations de la campagne prochaine.

VII

Krasnoï, 16 novembre 1812.

Sa Majesté attend avec impatience les résultats des journées du 15 et du 16, et ce sera une grande amélioration dans les affaires d'avoir rejeté Wittgenstein au delà de la Dvina.

L'armée est en marche pour se porter sur Orcha.

VIII

Doubrovna, 18 novembre 1812, 7 heures du soir.

Le quartier général est aujourd'hui à Doubrovna. Demain 19 il sera à Orcha et il sera porté le plus tôt possible entre Orcha et Borissov, l'intention de l'Empereur étant de marcher sans délai sur Minsk.

Donnez l'ordre au duc de Reggio de partir dans les 24 heures pour se porter en toute diligence à Borissov avec le 2e corps et la division de cuirassiers du général Doumerc. Il réunira à Borissov la division du général Dombrowski et les troupes de Minsk pour reprendre le plus tôt possible cette place importante.

Avec le 9e corps, vous tiendrez en échec le général Wittgenstein afin de l'empêcher de faire aucun mouvement et, comme vous ne vous trouvez plus qu'à une vingtaine de lieues du quartier général, vous pourrez correspondre facilement.

Je n'écris pas au duc de Reggio. Je réexpédierai demain son aide de camp avec le duplicata de la lettre que je vous adresse. Recommandez à ce maréchal de ne pas perdre une heure dans cette mission si importante.

L'armée ayant été obligée de brûler beaucoup de munitions et même de pièces par la mort de ses chevaux, par le froid et le verglas, il est nécessaire

que vous vous prépariez à envoyer sur l'armée 20 ou 30 pièces avec approvisionnement complet. Faites-moi connaître par le premier courrier de quel calibre sont ces pièces et le nombre que vous pourrez fournir.

Le duc de Reggio pourra en fournir 30 ou 40. Demandez-lui le calibre et le nombre de pièces qu'il pourra fournir.

Tâchez d'avoir des nouvelles des mouvements de l'ennemi du côté de Vitebsk.

IX

Doubrovna, 19 novembre 1812, 3 heures du matin.

Je vous envoie par l'aide de camp du duc de Reggio le duplicata des ordres que je vous ai adressés hier soir par votre aide de camp.

L'Empereur arrive à Orcha aujourd'hui à midi.

Il est nécessaire, monsieur le maréchal, que la position que vous prendrez vous mette plus près de Borissov, de Vilna et d'Orcha que l'armée ennemie. Faites en sorte de masquer le mouvement du duc de Reggio et de faire croire au contraire que l'Empereur se porte sur le général Wittgenstein, manœuvre assez naturelle.

L'intention de Sa Majesté est de se porter sur Minsk et, quand on sera maître de cette ville, de prendre la ligne de la Bérésina. Il serait donc possible que vous reçussiez l'ordre de vous porter sur Bérésino, de couvrir par là la route de Vilna et de vous trouver réuni en communication avec le 6e corps. Etudiez ce mouvement et faites-moi connaître vos observations.

Aussitôt que vous m'aurez instruit de la situation de l'artillerie que vous pouvez céder aux autres corps, je vous enverrai des ordres pour le point vers lequel elle peut être dirigée.

J'avais chargé le général Nansouty de vous remettre un chiffre. Je pense qu'il l'aura laissé au duc de Bassano qui vous l'aura peut-être envoyé. Faites-moi connaître si vous l'avez reçu, afin de pouvoir écrire dans les lettres quelques mots en chiffres qui empêchent que ces lettres ne soient utiles à l'ennemi, dans le cas où elles tomberaient entre ses mains. Cette mesure est indispensable, attendu la quantité de Cosaques qui vont se trouver partout.

X

Orcha, 20 novembre 1812.

Je vous ai expédié, monsieur le maréchal, le 18 de ce mois, par votre aide de camp, et le 19, en duplicata, de Doubrovna, par l'aide de camp du duc de Reggio, l'ordre pour le mouvement de ce maréchal sur Borissov. Comme ces deux officiers ont dû arriver dans la journée d'hier, l'Empereur espère que le duc de Reggio se sera mis en marche aujourd'hui 20 pour Borissov ou que, si une journée lui a été nécessaire pour préparer son mouvement, il se mettra en marche demain 21 et pourrait être le 24 sur Borissov.

Votre ordre portait de prendre une position plus près de Borissov que celle de l'ennemi. Sa Majesté suppose que vous prendrez, la journée du 21, la position de Tchereia entre les lacs ; ce qui paraît le plus propre à remplir le but.

Le 22, Sa Majesté aura son quartier géneral à Tolotchin et probablement le 23 à Bobr et, sans doute, le 24, du côté de Natcha.

Le 25, le duc de Reggio sera près d'arriver à Borissov. Vous cependant, monsieur le maréchal, devrez diriger votre mouvement de manière à garantir la ligne de Borissov à Natcha des entreprises de l'armée de Wittgenstein et de sa cavalerie, et comme

l'armée n'arrivera que le 25 ou le 26 à Borissov, il faut vous tenir en mesure d'arriver le 25 ou le 26 pour prendre l'arrière-garde de toute l'armée, que Sa Majesté a l'intention de vous confier. Comme le quartier général sera à cinq ou six lieues de vous, les communications seront régulières et votre mouvement sera retardé ou avancé, suivant les circonstances.

Je vous ai recommandé de donner le change à l'ennemi le plus longtemps possible sur le mouvement du duc de Reggio; vous aurez, en conséquence, fait remplacer ses troupes par les vôtres à Loukholm et dans la position qu'il occupait à son départ.

Renvoyez le général Dode à l'Empereur avec les détails de tout votre mouvement. Je n'ai pas besoin de vous recommander de prendre le plus de vivres possible; cela est d'autant plus nécessaire que le passage de Borissov à Minsk, étant dans des forêts, n'offre aucune ressource.

Envoyez des agents du pays et quelques Polonais déguisés en paysans prévenir le général de Wrède de votre mouvement.

XI

Bobr, 23 novembre 1812, 4 h. du soir.

L'Empereur, monsieur le maréchal, vient d'arriver à Bobr; le duc de Reggio est sur Borissov : il est important que vous fassiez couper la route de Lepel comme vous vous proposiez de le faire du côté de Barany, afin d'être certain que Wittgenstein ne porte rien sur le duc de Reggio. S'il y portait quelque chose, vous devez l'attaquer vigoureusement. Sa Majesté espère que vous nous aurez écrit et qu'elle recevra ce soir un de vos officiers. Il est probable que l'Empereur partira demain pour Borissov. Aussitôt que nous aurons reçu l'officier que vous n'aurez

sûrement pas manqué de nous envoyer, je vous écrirai et vous ferai connaître de nouveau les intentions de Sa Majesté. Notre arrière-garde est à Tolotchin.

XII

Bobr, 24 novembre 1812, 3 h. du matin.

Le duc de Reggio a battu hier le corps ennemi de Tchitchagov qui avait débouché de Borissov, l'a rejeté au delà de la Bérésina, lui a fait un millier de prisonniers et pris ses bagages. Il est entré dans la ville de Borissov en même temps que l'ennemi.

Sa Majesté, monsieur le duc, est surprise de n'avoir pas encore reçu de vos lettres ni d'hier ni d'aujourd'hui. Je vous envoie un duplicata de la lettre que je vous ai écrite hier.

Il est probable que l'Empereur partira au jour pour Borissov.

Le duc de Reggio a dû établir un pont sur la Bérésina.

Sa Majesté désire que vous nous écriviez deux ou trois fois par jour.

Je vous expédierai un troisième officier à la pointe du jour. On espère que, d'ici à ce temps, un de vos officiers sera arrivé.

XIII

Lochnitsa, 25 novembre 1812, 5 h. du matin.

J'ai mis, monsieur le maréchal, votre lettre du 24 sous les yeux de l'Empereur. Sa Majesté a vu avec surprise qu'il n'y est pas question d'une forte canonnade qui a commencé hier à 3 heures 1/2.

Vous ne faites pas connaître non plus si vous avez vu de l'infanterie.

Votre principal but, monsieur le duc, est d'em-

pêcher le général Wittgenstein d'attaquer le duc de Reggio et il vous avait été toujours ordonné d'arriver rapidement sur Barany afin de couper la route de Lepel. Vous n'en avez rien fait, de sorte que le général Steinheil s'est déjà joint à l'armée de Tormassov et a suspendu notre mouvement du passage de la Bérésina qu'il est cependant si important, dans la situation où nous nous trouvons, d'opérer promptement.

Vous avez, dites-vous, deux divisions qui sont à quinze verstes de Kostritsa. Portez-vous avec elles en toute diligence de manière à arriver de bonne heure à Kostritsa. Eclairez tout ce qui se passe depuis Kostritsa jusqu'à Barany. Attaquez vigoureusement tout ce qui se présentera. Mettez-vous en communication avec le maréchal duc de Reggio qui est à Borissov où l'Empereur va de même se porter.

Il est nécessaire que vous nous envoyiez beaucoup d'officiers afin de faire connaître plusieurs fois par jour votre position et que vous puissiez dans la nuit du 25 au 26 passer la Bérésina sur les ponts qui vont y être jetés, avec le duc de Reggio, la garde impériale et votre corps d'armée, ce passage ne pouvant plus être différé.

Votre arrière-garde, étant plus éloignée, pourra continuer à couvrir l'armée dont l'arrière-garde part aujourd'hui de Bobr pour se porter à Natcha et venir à marche forcée au pont aussitôt que le passage sera ouvert.

Si le général Fournier rencontre des forces inférieures aux siennes, il doit les attaquer.

XIV

A une lieue de Borissov, le 25 novembre 1812, 2 heures après midi.

Je reçois votre lettre du 25 à 10 heures du matin. L'Empereur est étonné que vous ayez ôté l'arrière-

garde qui couvrait la route de Bobr à Natcha et que vous ayez entièrement abandonné la route de Lepel à Borissov. Puisque vous êtes sur la route de Lochnitsa, ce n'est sans aucun remède. Ce surcroît d'encombrement nuira beaucoup à votre troupe.

Il est fâcheux, puisque vous étiez en présence de l'ennemi, de ne l'avoir pas bien rossé.

S'il vous a suivi et s'il vous inquiète, tombez-lui dessus avec votre arrière-garde et une de vos divisions.

Demain, avant le jour, partez avec deux de vos divisions pour arriver à Borissov et, de là, au point du passage.

Il serait très dangereux d'évacuer Ratulitchi si l'ennemi est en présence. Dans ce cas, vous devez faire volte-face avec un nombre de divisions égal à celui de l'ennemi et le battre. Si vous faisiez autrement, vous compromettriez tous les corps qui sont à Kroupki.

L'Empereur voit que l'ennemi vous a offert de belles occasions de le battre et que vous n'avez jamais su en profiter. Je vous réitère l'ordre de l'Empereur, qui est que vous attaquiez l'ennemi, s'il est en vue de vous. Cela est de la plus grande importance, s'il est en position de s'intercaler dans vos colonnes.

Le quartier général de l'Empereur est à Borissov ce soir. Faites-moi connaître ce que vous aurez décidé de faire, quelle est la position de votre corps d'armée, ce que vous pouvez détacher pour contribuer au passage, ce qui vous est nécessaire pour s'opposer à l'ennemi qui est devant vous.

Le passage de la rivière doit s'effectuer demain matin.

XV

Borissov, 25 novembre 1812, 7 heures du soir.

L'Empereur ordonne que vous fassiez porter à 3 heures du matin à Stuzianca, point où l'on passe la rivière, toutes les troupes dont vous pourrez disposer et que vous les dirigiez de manière qu'elles puissent soutenir le passage de la Bérésina. Vous enverrez un aide de camp pour nous faire connaître l'heure à laquelle ces troupes arriveront.

XVI

Borissov, 26 novembre 1812, 4 heures du matin.

Nous sommes maîtres de la Bérésina sur Stuzianca. L'Empereur désirerait qu'en passant par Borissov vous vous y arrêtiez pour rétablir l'ordre et voir si l'ennemi ne fait aucune démonstration sur ce point. Ensuite, vous continuerez votre marche sur Stuzianca.

XVII

Borissov, 26 novembre 1812, 4 heures du matin.

L'Empereur ordonne que vous restiez à Borissov pour faire l'arrière-garde de l'armée, jusqu'à nouvel ordre.

XVIII

Stouzianca, 27 novembre 1812, 1 heure du matin.

L'Empereur ordonne que vous partiez à 3 heures du matin avec tout ce que vous avez sous la main pour vous rendre ici.

Si la rivière était assez gelée pour pouvoir passer au lieu où se trouve le duc de Reggio, à une lieue et demie

de Borissov, en présence de l'ennemi, cela vous épargnerait quatre lieues. Mais comme il est probable que la rivière n'est pas assez gelée pour cela, le but est que vous arriviez le plus tôt possible et, comme on s'est battu hier toute la journée, il est à croire qu'on sera aux mains ce matin.

Si vous avez des nouvelles du vice-roi et du prince d'Eckmühl, envoyez à leur rencontre pour qu'ils activent leur marche.

Il sera nécessaire, monsieur le maréchal, que votre arrière-garde tienne l'ennemi qui suivait le prince d'Eckmühl, loin de Borissov. Comme il y a beaucoup de bois où les Cosaques peuvent être facilement contenus entre Borissov et la poste, vous ferez venir, pour occuper Borissov, une brigade de la 12e division. Cette brigade devra faire toutes les dispositions pour inquiéter l'ennemi sur Borissov.

Vous aurez soin de laisser quelqu'un d'intelligent à Borissov pour venir vous instruire de ce qu'on remarquera de nouveau dans le camp ennemi à Borissov.

Si le prince d'Eckmühl ou le vice-roi ne pouvaient pas dépasser Borissov, vous ordonneriez que l'on fît sur les derrières de l'ennemi toutes les démonstrations de passage, et même on placerait des tirailleurs et des batteries pour inquiéter la ligne ennemie.

Faites partir sur-le-champ tout ce qui a été laissé à Borissov du 124e régiment, pour arriver ici avant le jour et rejoindre sa division.

Je donne l'ordre au duc d'Elchingen de passer la rivière avec tous les Polonais, tout ce qu'il a réuni du 3e corps d'armée et la division Claparéde pour soutenir le maréchal duc de Reggio s'il était attaqué ce matin. Aussitôt que vous serez arrivé ici, vous vous porterez également pour soutenir le duc de Reggio.

XIX

Stouzianca, 27 novembre 1812, 4 heures du matin.

Ordre d'envoyer au quartier impérial les 1.000 prisonniers environ qui sont à Borissov.

XX

Zanivki, 27 novembre 1812, 5 heures du soir.

L'Empereur ordonne que vous gardiez les ponts et le village de Stouzianca. Vous enverrez des partis pour ne pas être surpris par les mouvements de l'ennemi. Vous mettrez le meilleur ordre possible au passage des ponts et vous veillerez à ce qu'on travaille à les tenir constamment en bon état.

Je donne l'ordre au prince vice-roi de passer dans la nuit avec son artillerie et de prendre son bivouac au village brûlé en arrière de la jeune garde, et j'ordonne au prince d'Eckmühl de passer demain dans la matinée avec son artillerie pour prendre également position en arrière du village brûlé.

L'intention de Sa Majesté est que vous fassiez passer jour et nuit toutes les voitures de bagages et des officiers blessés et que vous donniez à tout cela la direction de Zembin.

Je donne l'ordre à l'intendant général de faire passer dans la nuit les bataillons des équipages militaires qui étaient à la suite de la garde : ils serviront à évacuer tous les blessés que le duc de Reggio a eus à l'affaire d'hier.

Il est nécessaire, monsieur le duc, que vous preniez une bonne position, hors du village, sur les hauteurs, avec votre infanterie, votre artillerie et votre cavalerie, afin de pouvoir tenir là plusieurs jours et jusqu'à ce que toutes les voitures, bagages et effets quelconques soient passés.

Vous ne sauriez, monsieur le maréchal, mettre trop de surveillance et de soin pour faire réparer les ponts et les tenir constamment en bon état et pour maintenir le plus grand ordre dans le passage.

XXI

Zanivki, 28 novembre 1812, 7 heures du soir.

Aussitôt que le feu a fini, vous aurez sûrement achevé de faire passer le pont à votre artillerie afin de pouvoir déblayer le village de Stuzianca. Vous ferez mettre le feu à toutes les voitures que vous ne jugerez pas dans le cas de pouvoir passer, afin que votre arrière-garde puisse, à 5 heures du matin, évacuer la rive gauche, c'est-à-dire le village de Stuzianca.

Vous ferez en même temps brûler ou rompre les deux ponts par votre arrière-garde et les pontonniers du général Eblé.

Vous sentez, monsieur le duc, combien il est important que les ponts soient bien détruits. Il y a, au village, des chevalets que l'on avait préparés pour un troisième pont; il faut brûler tout cela.

On dit qu'il y a des cadavres d'hommes et de chevaux étouffés à l'entrée des ponts : il faut les faire jeter à l'eau afin que ces marques de désordre ne soient pas connues de l'ennemi.

Au retour de l'aide de camp que vous devez envoyer à l'Empereur, on vous fera connaître l'heure à laquelle le duc d'Elchingen qui doit faire la retraite commencera son mouvement.

Faites donc passer toute l'artillerie, de préférence à toute autre voiture, et qu'elle passe cette nuit le marais, et, enfin, faites brûler tout ce qui ne passera pas les ponts.

Mettez de fortes gardes aux ponts pour en être

constamment maîtres, et que votre artillerie et votre corps passent en ordre de manière à ce que les ponts ne se rompent pas.

L'Empereur pense que le général Latour-Maubourg aura déjà passé.

S'il y a des voitures abandonnées dans le marais, votre arrière-garde devra les faire brûler.

XXII

Zanivki, 29 novembre 1812, 2 heures du matin.

Je vous préviens, monsieur le maréchal, que le duc d'Elchingen commence son mouvement de retraite à 6 heures du matin.

L'Empereur vous recommande de faire passer tout ce que vous pourrez, surtout l'artillerie, et de faire brûler tout le reste de manière qu'il ne reste rien à l'ennemi.

Réglez votre mouvement d'évacuation sur l'heure à laquelle le duc d'Elchingen commence sa retraite. L'intention de l'Empereur est que vous marchiez en avant de ce maréchal, de manière à le soutenir s'il en avait besoin, mais cependant de manière à ne pas le gêner.

Je n'ai pas besoin de vous recommander, monsieur le duc, de faire détruire complètement les deux ponts.

L'armée suit la route de Zembin et de Plechtchenitssi.

63. *Victor à Berthier.*

Ney qui fait l'arrière-garde s'est plaint que le duc de Bellune ne règle pas la marche de ses troupes sur le départ des troupes du 3e corps et ne prenne pas de mesures pour éviter l'encombrement; il lui a même fait des remontrances; Victor répond, naturellement, que Ney a tort.

Nestonovitchi, 1er décembre, 5 heures du soir.

J'ai l'honneur d'informer Votre Altesse Sérénissime que conformément à ses ordres datés de ce jour, à 2 heures du matin, je suis venu m'établir à Nestonovitchi avec les troupes du 9e corps. Je n'ai rien entendu du côté de l'arrière-garde et M. le maréchal duc d'Elchingen ne m'a rien fait dire : ce qui me fait croire qu'il n'a pas été vivement suivi. Le rapport que ce maréchal a fait à V. A. S., par lequel il s'est plaint de la lenteur de la marche du 9e corps, est d'autant moins fondé que c'est l'artillerie des corps commandés par lui qui a constamment obstrué le passage et m'a empêché de marcher. Au lieu de laisser passer celle du 9e corps, l'autre l'a toujours voulu précéder et, comme il y a de nombreux défilés sur cette route, il est facile de concevoir que je n'ai pas pu marcher aussi promptement qu'il le fallait et que je le désirais. C'est donc à tort que M. le duc d'Elchingen a porté une semblable plainte.

Je n'ai pas encore pu découvrir les officiers de la 12e division que je dois envoyer au quartier impérial. Plusieurs officiers de mon état-major sont occupés

à les chercher. Un cavalier d'ordonnance près de M. le général Partouneaux et qui s'est échappé des mains des ennemis doit venir ce soir chez moi pour être questionné sur le sort de la 12e division. Dès que j'aurai sa déclaration, j'aurai l'honneur de la transmettre à V. A. S.

64. *Maret à Reynier.*

Lettre qui trahit déjà l'anxiété que causait à Maret, comme il disait, la fausse direction du prince de Schwarzenberg.

Vilna, 2 décembre 1812.

Monsieur le comte, je reçois à l'instant la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire de Brzesc le 29.

Le mouvement rétrograde du prince de Schwarzenberg a produit l'effet que vous aviez prévu. L'amiral Tchitchagov s'est trouvé sur la Bérésina pour disputer le passage à la Grande Armée. Il s'en est suivi des combats où les avantages ont été partagés. Mais ces circonstances ont obligé Sa Majesté à modifier ses projets et à diriger toute l'armée dans la direction de Vilna.

J'écris au prince de Schwarzenberg pour le prévenir de ce mouvement. A défaut d'instructions, car je n'en ai pas à lui transmettre, il jugera ce qu'il doit faire; il considérera s'il ne conviendrait pas qu'il se rapproche du haut Niémen et du flanc droit de l'armée.

Sa Majesté se porte à merveille. Elle était le 29 novembre à Zanivki sur la rive droite de la Bérésina, près Zembin.

65. *Maret à Schwarzenberg.*

Dans cette lettre où il atténue le désastre de la division Partouneaux qui ne serait, selon lui, qu'un malheureux accident[1], le duc de Bassano annonce à Schwarzenberg que l'Empereur a passé la Bérésina et battu Tchitchagov. Le général autrichien doit donc — et tels sont les ordres de l'Empereur — suivre le mouvement de la Grande Armée qui se dispose à prendre ses quartiers d'hiver; il doit manœuvrer « dans le sens de la position actuelle[2] » ; il doit marcher rapidement. La lettre de Maret n'était pas très précise; elle manquait de noms propres, de noms de localités; mais enfin Schwarzenberg devait aider la Grande Armée, devait, pour l'aider, marcher et manœuvrer. Que fit-il? Il ne bougea pas : il répondit qu'il attendait de nouveaux ordres et que, pour l'instant, puisqu'il était à Slonim, il y restait, qu'il croyait se trouver à la même hauteur que là Grande Armée!

Vilna, 4 décembre 1812.

Sa Majesté est arrivée le 3 à Molodetchno. Elle m'écrit qu'elle attache la plus grande importance à ce que vous suiviez le mouvement de l'armée et que vous manœuvriez dans le sens de sa position actuelle. Elle regarde la rapidité de votre marche comme devant avoir une grande influence sur l'état des affaires.

Sa Majesté a battu le général Wittgenstein au pas-

1. Il se sert de l'expression même de l'Empereur : « Ils feront sonner cela, mais ce n'est qu'un accident très malheureux. »

2. « Nous garderons Vilna, avait écrit Napoléon le 3 décembre à Maret, si Schwarzenberg manœuvre dans le sens de l'armée. »

sage de la Bérésina. Elle a aussi battu l'amiral Tchitchagov et ses quatre divisions et lui a fait 6.000 prisonniers. Elle a réduit cette armée à 7.000 hommes d'infanterie et 6.000 hommes de cavalerie.

Il n'y a point de nouvelles du général Koutouzov.

Une brigade de la division Partouneaux s'est égarée pendant la nuit et, dans sa marche pour rejoindre le pont de la Bérésina, elle s'est jetée dans les postes ennemis. Sa Majesté la croit perdue. Les Russes feront sans doute un grand éclat de cet événement qui n'est toutefois qu'un malheureux accident.

L'intention de Sa Majesté est d'entrer en quartiers d'hiver et de donner à son armée, qui en a grand besoin, le temps de se remettre de ses fatigues.

Je désire, mon prince, être informé exactement et promptement de vos mouvements; la dernière lettre que j'ai reçue de vous est datée de Proujany le 1er décembre.

Je n'ai pas le temps d'écrire à M. le général Reynier. Auriez-vous la complaisance de lui donner les nouvelles que je vous transmets?

J'ai l'honneur d'offrir à Votre Excellence les nouvelles assurances de ma plus haute considération et de mes inviolables sentiments.

66. *Berthier à Murat.*

Les deux dernières instructions que Berthier adresse à Murat dont, le 5 décembre au soir, il recevra les ordres, lorsque le roi de Naples prendra, après le départ de Napoléon, le commandement de l'armée.

Molodetchno, 4 décembre, 1 heure du matin.

L'intention de l'Empereur est que V. M. donne l'ordre au général Latour-Maubourg de rester avec son corps sur la route de Minsk jusqu'à l'arrivée du corps du duc de Bellune. Il suivra ensuite le mouvement de l'armée par Markovo sur Bienitsa, route de Smorgoni.

L'Empereur, avec sa garde, partira à 8 heures du matin pour se rendre à Bienitsa.

Molodetchno, 4 décembre, 4 heures du matin.

Je donne l'ordre au vice-roi de quitter Molodetchno avec son corps d'armée et le corps du général Latour-Maubourg aussitôt que la tête du corps du duc d'Elchingen sera arrivée. Il se dirigera sur la route de Smorgoni et ira coucher à Markovo. Je prie V. M. de donner ses ordres en conséquence au général Latour-Maubourg.

67. *Berthier à Ney.*

Lettres adressées, du 1er au 5 décembre, au duc d'Elchingen par le major général. La confiance de l'Empereur dans le maréchal Ney est entière. Ney ne reçoit aucune instruction particulière; Napoléon s'en rapporte à lui; le maréchal fera, pour contenir l'ennemi, les dispositions qu'il jugera convenables.

I

Plechtchenitssi, 1er décembre à 2 heures du matin.

L'intention de l'Empereur est que vous continuiez ce matin votre mouvement de retraite pour venir coucher à Khotovitchi, passant par Plechtchenitssi, si vous n'y trouvez pas d'inconvénient. Le duc de Bellune se portera vers Nestonovitchi et doit vous soutenir, s'il était nécessaire. L'Empereur, avec sa garde, part au jour et portera vraisemblablement son quartier impérial au château de Staïki.

II

Staïki, 1er décembre, 6 heures du soir.

Le prince vice-roi couche ce soir à Iliya; il en partira demain à 6 heures précises du matin pour se rendre aussi loin qu'il sera possible sur la direction de Molodetchno. Le corps du duc d'Abrantès le suit à environ une lieue de distance. Le corps du prince d'Eckmühl marche à une pareille distance en arrière

du duc d'Abrantès, et l'Empereur, avec sa garde, portera vraisemblablement demain son quartier impérial à deux lieues au delà d'Iliya sur la même direction de Molodetchno. Réglez votre mouvement de retraite en conséquence de ces dispositions et prévenez-en M. le duc de Bellune afin qu'il règle le sien sur votre marche et soit toujours à portée de vous soutenir s'il était nécessaire. Au surplus, monsieur le duc, Sa Majesté s'en rapporte à vous pour faire les dispositions que vous jugerez convenables, afin de retenir l'ennemi le plus loin de nous qu'il sera possible, en vous faisant appuyer par le duc de Bellune. Je n'ai donc aucune instruction particulière à vous donner à cet égard.

III

Staïki, 2 décembre, 2 heures du matin.

L'Empereur désirerait savoir de quelles divisions sont les prisonniers que vous avez faits, afin de faire connaître si c'est le corps de Steinheil, Hertel ou celui de Wittgenstein qui fait l'arrière-garde. Vous ferez aussi interroger ces prisonniers afin d'avoir des nouvelles de la division Partouneaux. Vous m'enverrez le résultat des interrogatoires.

IV

Staïki, 2 décembre, 7 heures du soir.

Je vous envoie copie de la lettre que j'écris au duc de Bellune. Prenez position en conséquence. Le vice-roi et le prince d'Eckmühl doivent être demain à Molodetchno.

V

Selitché, 3 décembre, 8 heures du matin.

Comme la retraite du duc de Bellune dans les plaines peut le mettre dans le cas d'avoir besoin de secours, l'intention de Sa Majesté est que vous restiez à la tête de vos troupes pour lui porter toute l'aide nécessaire.

VI

Molodetchno, 4 décembre, 1 heure du matin.

Le vice-roi part à 6 heures du matin pour se porter au delà de Bienitsa, passant par Markovo, route de Smorgoni. Le prince d'Eckmühl suivra ce mouvement. L'Empereur, avec sa garde, partira à 8 heures du matin pour se rendre à Bienitsa.

VII

Molodetchno, 4 décembre, 4 heures du matin.

Je donne l'ordre au vice-roi et à la cavalerie du général Latour-Maubourg de partir de Molodetchno aussitôt que la tête de votre corps y sera arrivée et de se diriger sur Markovo, route de Smorgoni. Le 2e corps que commande le général Maison, devra prendre position en arrière de la ville, de manière à soutenir le duc de Bellune qui prendra position à Molodetchno. Donnez vos ordres en conséquence.

VIII

Bienitsa, 5 décembre 1812, 6 heures du matin.

Le duc de Bellune continue son mouvement de retraite sur Bienitsa. Mettez-vous en marche en conséquence et toujours de manière à soutenir le duc de Bellune, s'il y avait lieu.

68. *Berthier à Victor.*

Lettres de Berthier à Victor, du 30 novembre au 8 décembre.

I

Kamen, 30 novembre, 3 h. du matin.

Monsieur le duc de Bellune, envoyez de suite au quartier général impérial les trois officiers qui ont quitté la 12e division dans la nuit du 27 au 28. Faites-moi connaître tous les renseignements que vous avez reçus depuis sur cette division.

L'Empereur ordonne que vous dirigiez de suite la brigade de cavalerie légère du général Fournier sur le quartier général impérial qui part à 9 heures du matin pour aller coucher ce soir à Plechtchenitssi. Cette cavalerie nous est nécessaire pour nous éclairer, les Cosaques, avec du canon, se montrant déjà sur la grande route.

Comme des partis de Cosaques commencent à se montrer, il est nécessaire que vous marchiez serré, en ordre, et que votre parc soit bien escorté.

L'Empereur désire avoir l'état par approximation de la force de vos troupes et savoir par qui sont commandées vos divisions, qui commande la division du général Girard.

Portez-vous aujourd'hui au delà de Kamen. Le duc d'Elchingen viendra prendre position à Kamen, gardant les débouchés sur la rivière de Tchernitsa.

II

Plechtchenitssi, 1er décembre, 2 heures du matin.

L'intention de l'Empereur, monsieur le duc, est que vous continuiez ce matin votre mouvement avec votre corps d'armée pour venir marcher à Nestonovitchi, passant par Plechtchenitssi, si vous n'y trouvez pas d'inconvénient et que la journée ne soit pas trop forte.

Le quartier impérial se portera vraisemblablement aujourd'hui au château de Staïki. Mais cela est également subordonné aux circonstances.

Marchez toujours en bon ordre et ayez grand soin de vous tenir constamment en communication avec M. le maréchal duc d'Elchingen, afin d'être à portée de le soutenir, s'il était nécessaire.

III

Staïki, 1er décembre, 6 heures du soir.

Le prince vice-roi couchera ce soir à Iliya. Il en partira demain à 6 heures précises du matin pour se rendre aussi loin qu'il lui sera possible sur la direction de Molodetchno. Le corps du duc d'Abrantès le suit à environ une lieue de distance. Le corps du prince d'Eckmühl marche à une pareille distance en arrière du duc d'Abrantès, et l'Empereur, avec sa garde, tâchera d'aller coucher demain à Selitché qui est à moitié chemin d'ici à Molodetchno.

Je mande au duc d'Elchingen de régler son mouvement de retraite en conséquence de ces dispositions; vous réglerez le vôtre d'après le sien, de manière à être toujours en mesure de le soutenir, s'il était nécessaire.

Comme il rôde des partis de Cosaques, marchez bien en ordre et votre artillerie bien escortée.

IV

Staïki, 2 décembre, 1 heure 1/2 du matin.

Je reçois à l'instant une lettre du duc d'Elchingen que j'ai mise sous les yeux de l'Empereur. Vu l'état d'épuisement où se trouve le maréchal Ney, et la fatigue de son corps, l'Empereur ordonne que vous commenciez dès aujourd'hui à faire l'arrière-garde et à protéger la retraite de l'armée. Vous serez soutenu par les troupes du duc d'Elchingen.

Faites vos dispositions de manière à retenir autant que possible la marche de l'ennemi, afin de donner le temps à l'artillerie et aux bagages des autres corps d'armée de filer et de désencombrer la route.

Ayez soin de me faire connaître où vous coucherez ce soir[1].

V

Selitché, 2 décembre, 7 heures du soir.

L'Empereur pense que l'arrière-garde pourra venir coucher demain ici.

Sa Majesté désire que vous fassiez bien reconnaître la rivière qui se trouve entre Iliya et Molodetchno, sur laquelle il ne se trouve que trois ponts que vous feriez garder. L'intention de Sa Majesté est que l'arrière-garde tienne cette rivière pendant toute la journée d'après-demain, afin de donner le temps au général de Wrède d'arriver sur Vileïka.

Je vous envoie l'extrait d'une lettre du vice-roi qui a déjà pris des renseignements sur cette rivière.

Prévenez le duc d'Elchingen de ces dispositions.

VI

Selitché, 3 décembre, 1 heure du matin.

Je vous préviens, monsieur le duc, que le général

1. Copie de cette lettre est envoyée au duc d'Elchingen.

de Wrède, avec le corps bavarois, est arrivé à Vileïka.

Il se trouve, à six lieues en avant de Molodetchno, des défilés de bois où l'ennemi peut être facilement arrêté.

Le quartier général de l'Empereur sera aujourd'hui 3 à Molodetchno[1].

VII

Molodetchno, 4 décembre, 1 heure du matin.

Le vice-roi part à 6 heures du matin pour se porter au delà de Bienitsa, passant par Markovo, route de Smorgoni. Le prince d'Eckmühl suivra ce mouvement et l'Empereur partira à 8 heures du matin, avec sa garde, pour porter son quartier général à Bienitsa. Une division de la jeune garde restera ici jusqu'à l'arrivée du 3e corps d'armée.

Je donne l'ordre au général Latour-Maubourg de rester avec son corps de cavalerie sur la route de Minsk jusqu'à votre arrivée ici.

L'Empereur vous recommande de nouveau d'avoir soin de bien faire brûler les ponts.

VIII

Molodetchno, 4 décembre, 3 heures du matin.

Continuez aujourd'hui votre mouvement de retraite et venez prendre la position de Molodetchno, en ayant soin que toutes les voitures et les hommes isolés passent avant vous.

Le 2e corps qui gardera cette ville jusqu'à votre arrivée prendra position en arrière.

Le quartier général sera ce soir à Bienitsa, par Markovo.

Si l'on avait trouvé ici des vivres, on aurait fait

1. La même lettre fut envoyée au duc d'Elchingen.

halte. Mais les premiers magasins considérables sont à Smorgoni; il y a là des bœufs, de l'eau-de-vie, du biscuit. Faites-le connaître à vos traîneurs afin qu'ils se rallient sur ces magasins. Si vous avez des voitures d'équipages militaires, envoyez-les sur Smorgoni chercher des vivres. Toutefois, on va tâcher de vous faire passer dix mille rations de biscuit et des bœufs; ce qui vous mettra à même de tenir partout où cela sera nécessaire, sans crainte que vos troupes se débandent.

Si les moyens de transport ne permettaient pas que vous reçussiez dans la journée de demain ces vivres, il faudra continuer votre mouvement jusqu'auprès de Smorgoni, c'est-à-dire près des moyens, et là, il faudra faire halte.

Faites une proclamation pour rallier les traîneurs et les diriger sur Smorgoni; faites battre un ban et faites-la lire par un officier d'état-major.

IX

Smorgoni, 5 décembre 1812, 9 heures du soir.

Vous aurez sûrement continué votre mouvement de retraite. Vous avez dû trouver de l'eau-de-vie à Bienitsa. Vous prendrez ici tous les vivres qui s'y trouvent et, en continuant votre mouvement de retraite, vous emmènerez le commandant de la place et tout ce qui pourrait être resté à Smorgoni. Le quartier général impérial sera demain à Ochmiana. Je vous prie de me faire donner de vos nouvelles.

X

Ochmiana, 7 décembre, 5 heures du matin.

Je vous ai fait connaître que l'intention de Sa Majesté était que vous restiez aujourd'hui à Ochmiana. Le général de Wrède passera la journée à Sloboda.

Aujourd'hui nous portons le quartier général à Miedniki. Vous y viendrez demain 8, et le général de Wrède sera à Slob-Choumska. S'il reste des voitures en arrière, vous aurez sûrement le soin de les faire brûler. Faites bien détruire les ponts et reployez avec vous tout ce que vous rencontrerez pour ne rien laisser à l'ennemi.

XI

Miedniki, 7 décembre, 7 heures du soir.

Vous devez demain prendre position à Miedniki. Le général de Wrède, ainsi que je vous l'ai mandé, sera à Slob-Choumska. Le corps du prince d'Eckmühl et celui du prince vice-roi s'arrêteront demain à Roukoni. Sa Majesté espère que vous aurez pu rester toute la journée à Ochmiana et, par conséquent, donner le temps à l'artillerie de filer. J'attends un rapport de vous dans la nuit.

XII

Vilna, 8 décembre, 6 heures du soir.

Sa Majesté a jugé convenable de confier le commandement de l'arrière-garde à M. le duc d'Elchingen qui aura sous ses ordres le 2e et le 3e corps d'armée, la division Loison qui fait partie de ce dernier corps et enfin le corps bavarois commandé par le général de Wrède.

Je donne l'ordre au général de Wrède de partir sur-le-champ de sa position de Slob-Choumska pour se rendre à Roukoni. Vous garderez demain cette position et vous ne la quitterez point que le général de Wrède n'y soit arrivé avec ses troupes.

Quand le général de Wrède aura pris position à Roukoni, vous viendrez ici où je vous ferai connaître les intentions de Sa Majesté sur le point où vous devez réunir votre corps d'armée.

69. *Berthier au général Gratien.*

Ordre à Gratien qui commande, en l'absence de Loison, ce qui est arrivé à Vilna de la division Loison ou 34e division, de faire rentrer à Vilna ces malheureuses troupes que Hogendorp avait imprudemment envoyées en avant, à Ochmiana, à la rencontre de l'armée.

Ochmiana, 6 décembre 1812.

Monsieur le général Gratien, mettez-vous en marche à minuit avec votre division pour vous rendre à Vilna. Vous ferez une halte à Miedniki pour reposer et rallier toutes vos troupes, et vous continuerez aussitôt après votre marche sur Vilna, où il est important que vous arriviez le plus promptement possible. A votre arrivée, vous prendrez les ordres de M. le maréchal duc d'Elchingen, votre division devant désormais faire partie de son corps d'armée. Emmenez votre artillerie et tout ce qui appartient à votre division.

70. *Berthier à Hogendorp.*

Ordres de Berthier au gouverneur de Vilna, Hogendorp; mais était-il possible de prendre les mesures sévères que prescrivait le major général, de rallier les traînards et les isolés, etc.? Tout cela ne se fit que sur le papier.

Miedniki, 7 décembre 1812, 7 heures du soir.

Monsieur le général Hogendorp, je vous préviens que la garde impériale arrivera demain à Vilna. Sa Majesté désirerait qu'elle pût prendre des cantonnements dans le faubourg d'Ochmiana.

La cavalerie de la garde arrivera aussi demain et prendra des cantonnements provisoires dans les emplacements qu'elle a déjà occupés.

Le corps du vice-roi et celui du prince d'Eckmühl s'arrêteront pour la journée de demain à Roukoni.

Nous espérons que vous avez pris des mesures sévères pour qu'on prenne aux traînards et isolés tous leurs konias, qu'ils soient conduits directement dans les couvents ou emplacements que vous aurez choisis pour les réunir par corps d'armée.

Il faut beaucoup de patrouilles en ville afin de n'y souffrir aucun soldat isolé.

Nous désirerions avoir un état des villages qui se trouvent à deux lieues autour de Vilna et qui offrent des ressources pour y mettre des troupes. Le Roi pense que vous ne perdrez pas un instant pour faire évacuer nos malades et tous les embarras de l'administration.

Il faut faire partir les six millions qui sont à Vilna, en diriger deux sur Varsovie et quatre sur Königsberg.

Quant aux hommes démontés de troupes à cheval, il faut les réunir dans un même local et les faire partir, par cinq cents hommes, pour Kovno et Varsovie. Le général Bourcier fera connaître le nombre d'hommes et de quelle arme il faut diriger sur chacun de ces points.

Je vous ai déjà écrit de faire partir également toutes les remontes de Vilna pour Königsberg.

Beaucoup de soldats vont demander à entrer dans les hôpitaux. Il faudrait tâcher de les diriger au fur et à mesure sur Kovno. La quantité de konias et de petites charrettes qu'on enlèvera aux soldats en entrant en ville fournira plus de moyens qu'il n'en faut pour évacuer nos malades.

Préparez-moi des états de situation exacts et détaillés de tout ce qui se trouve à Vilna.

71. *Berthier à Ney.*

Une des lettres qui font à Ney le plus d'honneur et qui sont pour celui qui les reçoit un titre de gloire : Berthier fait appel au dévouement du maréchal, de celui qui fut le héros de la retraite ; il assure que Murat a pleine confiance en Ney, que le salut de l'armée est dans les mains de Ney !

Vilna, 8 décembre 1812, 6 heures du soir.

Monsieur le duc d'Elchingen, Sa Majesté juge convenable de vous confier dès ce soir même le commandement de l'arrière-garde de l'armée. Vous aurez, à cet effet, sous vos ordres les 2e et 3e corps d'armée et la division Loison qui s'y trouve déjà et, en outre, le corps bavarois de 7 à 8.000 hommes commandé par le général de Wrède. Je donne l'ordre à ce général de partir sur-le-champ de sa position de Slob-Choumska pour se rendre à Roukoni. Je joins ici copie des instructions que je lui donne.

Je prescris au duc de Bellune de ne point quitter la position de Roukoni que le général de Wrède n'y soit arrivé. Avec le reste de vos troupes vous prendrez la position de Niesmicza et vous couvrirez la route de Roudomin.

Vous voudrez bien, monsieur le maréchal, donner au général de Wrède toutes les instructions que vous jugerez nécessaires. Vous sentez, monsieur le duc, que le salut de l'armée est dans vos mains. Sa Majesté vous porte toute confiance et vous prie de lui faire connaître les nouvelles que l'arrière-garde

pourra avoir de l'ennemi sur les différentes directions.

On va s'occuper de rallier les 1er, 4e et 9e corps, ainsi que la garde, pour vous soutenir, s'il était nécessaire.

72. *Murat à Berthier et Berthier à Macdonald.*

Murat décide d'évacuer Vilna et de repasser le Niémen. Il prescrit à Berthier d'avertir Macdonald et autres, et Berthier se hâte d'écrire à Macdonald qui devra lentement se rapprocher de Tilsit.

I

Murat à Berthier.

Vilna, 9 décembre 1812.

Mon cousin, tout porte à croire qu'il sera impossible de rallier l'armée sur Vilna et conséquemment de pouvoir nous y maintenir.

Nous serons donc forcés à repasser le Niémen.

Notre mouvement exige que le prince de Schwarzenberg, le général Reynier et le duc de Tarente manœuvrent en conséquence et se mettent en harmonie avec nous, dans la nouvelle ligne que nous prendrons sur la rive gauche du Niémen.

Comme l'Empereur a manifesté l'intention que le prince de Schwarzenberg et le général Reynier couvrissent le grand duché de Varsovie, je suis d'avis que ces deux généraux doivent manœuvrer sur Bialystok; mais leur mouvement doit se faire le plus lentement possible, à moins d'y être forcés par ceux de l'ennemi. Donnez à ces généraux des ordres en conséquence.

Il est également indispensable que M. le duc de Tarente se rapproche de notre nouvelle ligne d'opérations; donnez-lui l'ordre de se rapprocher de Tilsit

afin de couvrir Königsberg et Danzig. Son mouvement doit, comme celui du prince de Schwarzenberg, se faire le plus lentement possible.

Faites-leur connaître que l'armée va se porter sur Kovno qu'elle conservera comme tête de pont, et que c'est sur ce point qu'ils devront adresser leurs rapports.

Le corps du général Wrède prendra une position intermédiaire entre Bialystok, qu'on désignera positivement.

Donnez l'ordre à tout ce qui appartient aux Westphaliens et aux Wurtembergeois de se réunir à Olitta sous les ordres du duc d'Abrantès, qui sera chargé de les réorganiser.

II

Berthier à Macdonald.

Vilna, 9 décembre 1812.

L'armée est en ce moment à Vilna. Mais tout porte à penser que Sa Majesté va se déterminer à lui faire repasser le Niémen pour prendre ses quartiers d'hiver sur ce fleuve. Ce mouvement exige que vous manœuvriez en conséquence avec votre corps d'armée, afin de vous mettre en harmonie avec nous dans la nouvelle ligne que nous prendrons sur la rive gauche du Niémen. L'intention de Sa Majesté est donc, monsieur le maréchal, que vous vous rapprochiez de notre nouvelle ligne d'opérations en vous approchant de Tilsit, afin de couvrir Königsberg et Danzig. Mais Sa Majesté me charge de vous faire connaître qu'il faut que votre mouvement se fasse le plus lentement possible, à moins d'y être forcé par ceux de l'ennemi.

L'armée va se porter sur Kovno qu'elle conservera comme tête de pont, et c'est sur ce point que vous nous ferez parvenir vos rapports. Donnez-nous de vos nouvelles le plus souvent qu'il vous sera possible.

73. *Berthier à Eblé.*

Berthier donne à Eblé des instructions qui ne peuvent être entièrement exécutées, et c'est ainsi que le général n'eut pas le temps de faire incendier et sauter l'arsenal.

Vilna, 9 décembre 1812.

Restez près de M. le maréchal duc d'Elchingen qui fait l'arrière-garde. Préparez tout ce qui est nécessaire pour, aussitôt que le duc d'Elchingen vous le dira, faire incendier et sauter ce qui reste dans l'arsenal en munitions et artillerie. Il faut faire briser dans la nuit les fusils qui n'auront pas pu être distribués, et, si le trésor a besoin de quelques chevaux pour partir cette nuit, vous pouvez dételer quelques caissons des munitions dont les calibres nous sont les moins nécessaires. Le quartier général est à la barrière de Kovno.

74. *Berthier à Daru.*

Ordres donnés par Berthier à Daru et que Daru exécuta autant que possible; mais il était trop tard et une indicible confusion régnait dans la ville; on dut abandonner une énorme quantité d'effets et d'approvisionnements.

Vilna, 9 décembre 1812.

Monsieur le comte Daru, le Roi a transporté son quartier général à la barrière de Kovno. Le duc d'Elchingen fait la retraite et partira demain le plus tard qu'il pourra.

Faites partir dans la nuit le trésor. J'ai autorisé le général Eblé à faire donner des chevaux d'artillerie s'il est nécessaire. Il faut tout faire pour le sauver. Qu'il vienne cette nuit au quartier général à la barrière de Kovno où nous le ferons escorter.

Faites distribuer, sans formes lentes d'administration et avec abondance, des vivres et des effets d'habillement à tous ceux qui en demanderont, puisque la position de l'ennemi ne nous permet pas d'espérer de tenir demain toute la journée à Vilna.

Rejoignez cette nuit le quartier général et mettez tout en mouvement pour évacuer sur Kovno tout ce qu'il sera possible.

75. *Pouvait-on tenir à Vilna?*

Napoléon part le 5 décembre pour Paris, et il fait bien : sa présence là-bas, comme il dit, est nécessaire à la France, à l'Empire et à l'armée. Mais croit-il que, lui parti, l'armée pourra rester à Vilna? Au fond du cœur, il ne le croit guère. Il sent et il sait que l'armée « affreusement débandée », ne pourra tenir à Vilna si elle est attaquée, qu'elle ne pourra se rallier que derrière le Niémen. Il craint même que cette masse indisciplinée, si elle n'a pas de vivres, ne se porte à toutes les horreurs, à tous les excès imaginables, et, à l'avance, il plaint Vilna. Il a peur des isolés, de ceux qu'on nomme les *amateurs*, de ces 40.000 hommes — il dit une fois qu'ils sont 100.000 — qui « cherchent à vivre et ne sont plus aux drapeaux », qui « voyagent en vagabonds ou mieux en brigands ». Il voudrait qu'à Vilna on leur donne à manger, qu'on leur remplisse le ventre, puis qu'on les arrête, les rallie, les réunisse par corps d'armée. Mais il prévoit que les subsistances ne seront pas assurées, qu'il n'y aura pas de distributions complètes, et que l'heure est passée de déployer de l'énergie et de rétablir l'ordre. « Aucune puissance n'y peut plus rien ». Dès lors, ne faudra-t-il pas évacuer Vilna? Aussi, lorsqu'il apprend qu'on n'a pu tenir à Vilna, il se contente d'écrire à Berthier qu'il « voit avec peine » qu'on n'ait pas tenu à Vilna. Quelques années après, à Sainte-Hélène, il s'écriait devant Gourgaud : « Si j'étais resté à la tête de l'armée, cela ne se serait pas passé ainsi. — Sire, répondit Gour-

gaud, il était trop tard. — Vous croyez que je n'aurais pu tenir à Vilna? — Non, Sire. » Et Gourgaud avait raison. Fezensac, si sage et si impartial, ne dit-il pas que chercher à défendre Vilna, c'était tenter l'impossible?

76. *Berthier à Ney.*

Berthier attend des nouvelles de Ney et le prie de « faire de petites journées » pour que l'armée en retraite aie le temps de s'établir à Kovno. Il dit, en passant, un mot de la catastrophe de Ponary, du « défilé » qui a causé la perte de l'artillerie et des bagages.

Evé, 11 décembre 1812, 5 heures du matin.

L'armée a couché cette nuit à Evé. Nous n'avons point aperçu de Cosaques. Mais vous avez vu par vous-même le désastre que nous a causé le défilé à une lieue et demie de Vilna. Il a occasionné la perte de notre artillerie et de nos bagages. L'armée, ayant fait hier une grande marche, couchera ce soir à Chichmori. Nous attendons de vos nouvelles. Faites de petites journées pour nous donner le temps de nous établir à Kovno. Ayez soin de brûler les ponts. Vous avez une belle position pour retenir l'ennemi.

77. *Murat à Berthier.*

Murat compte d'abord rallier l'armée à Kovno ou du moins abandonner cette ville sans confusion ni désordre. Il donne donc ses instructions. Mais le soir, il comprend et les maréchaux l'approuvent, la nécessité d'évacuer Kovno, et il prescrit à Berthier d'avertir Macdonald qui hâtera son mouvement sur Tilsit, ainsi que Schwarzenberg et Reynier qui se presseront de gagner Bialystok sans cesser de couvrir Varsovie.

I

Kovno, 11 décembre 1812.

Mon cousin, M. le maréchal duc d'Elchingen me fait rendre compte qu'il n'a pu tenir la position d'Evé et qu'il a passé la nuit à Chichmori. Ce maréchal manifeste en même temps la crainte de ne pouvoir arriver avant l'ennemi au défilé qui couvre Kovno, qu'il a été obligé d'abandonner tous ses canons et qu'il ne lui reste, tant de la division Loison que de celle des Bavarois, qu'environ 1.500 hommes. Vous avez vu de vos propres yeux qu'il n'existe presque plus rien de la garde impériale et que conséquemment il y aurait de la folie à penser que l'on pourrait tenter de conserver Kovno. En conséquence, je désire que Votre Altesse Sérénissime donne les ordres ci-après : 1° de faire détruire de suite tout ce qui ne peut pas être évacué ; 2° d'ordonner que l'on fasse prendre le plus de vivres qu'on pourra, et sans être arrêté par les formes, à tous les débris des corps tant de cavalerie que d'infanterie et de les faire cantonner sur la rive gauche, la cavalerie sur les routes de

Gumbinnen et l'infanterie sur celle de Tilsit, après avoir reçu les distributions.

Donnez l'ordre à M. le gouverneur de faire réunir au couvent de....., qui se trouve à quelques verstes de la ville, tous les hommes isolés de la division Loison.

Faites partir sur-le-champ les 2 millions et demi qui sont arrivés ici.

P.-S. — Il faut faire évacuer sur Königsberg tous les malades qui sont en état de l'être.

II

Kovno, 11 décembre 1812.

Mon cousin, ne pouvant tenir à Kovno, il est très urgent d'en prévenir le maréchal duc de Tarente, afin qu'il accélère son mouvement sur Tilsit. Vous lui ferez connaître en même temps que tout ce qui existe de l'armée va se porter sur Insterbourg et Tilsit et qu'il devra nous donner de ses nouvelles sur la route d'Insterbourg. Il faut aussi prévenir du mouvement de l'armée sur Insterbourg et Tilsit le prince de Schwarzenberg et le général Reynier. Il convient de leur rappeler la lettre que vous avez dû leur écrire de Vilna. Vous ajouterez que notre éloignement du Niémen, laissant tout à fait à découvert leur flanc gauche, et ne pouvant plus nous lier avec eux par des corps intermédiaires, il convient qu'ils accélèrent leur mouvement sur Bialystok et qu'ils ne doivent jamais perdre de vue Varsovie que l'Empereur les charge spécialement de couvrir et de défendre. Vous commanderez à ces généraux de correspondre le plus souvent possible avec mon quartier général.

Je vous prie d'écrire au gouverneur de Varsovie de diriger à l'avenir par Königsberg ses rapports et tout ce qu'il pourrait recevoir pour le grand quartier général.

78. *Berthier à Ney.*

Deux lettres de Berthier à Ney. Le major général exhorte Ney à résister et lui énumère les forces qui seront à sa disposition. On sait comment Ney répondit à Berthier. Il déclara nettement que les forces dont il disposait ne suffisaient pas : les 2[e] et 4[e] corps ne comptaient plus que pour mémoire, l'un et l'autre n'avaient guère que 60 hommes, la légion de la Vistule n'était plus qu'un faible détachement, la division Loison ne se composait plus que de 500 jeunes gens. Ney demandait donc toute la garnison de Kovno, et Berthier la lui donna.

I

Kovno, 12 décembre, midi.

Le Roi a reçu le rapport verbal que vous lui avez fait faire. Sa Majesté a vu avec peine que l'ennemi vous serrait de près.

Je viens de vous envoyer six pièces d'artillerie de la division Loison.

Nous espérons que vous tiendrez aujourd'hui au défilé de Roumchiki. Vous sentez combien il est important de ne pas nous laisser acculer ici, où nous avons des magasins immenses. Dans les circonstances actuelles, le Roi a pensé que la première chose à faire était de faire évacuer tout ce qui était dans Kovno et d'y employer la journée d'aujourd'hui et celle de demain.

Nous avons ici une tête de pont ou espèce de camp retranché armé de douze pièces d'artillerie, ou-

vrage dans lequel on peut tenir jusqu'à ce qu'il paraisse de l'infanterie ennemie en force supérieure.

Le Roi a ordonné à la cavalerie démontée, à toute la garde impériale, infanterie et cavalerie, aux 1er et 4e corps, de prendre ici des vivres pour huit jours et de passer ce soir sur la rive gauche du Niémen.

Douze pièces d'artillerie attelées, qui étaient dans la place, ont été mises sur les hauteurs de la rive gauche. L'intention de Sa Majesté est que tout ce qui appartient aux 2e et 3e corps, ce qui comprend la division Loison et la légion de la Vistule qui fait partie du 3e corps, restent dans Kovno pour défendre l'approche de la tête de pont et enfin la place où il y a de l'artillerie, beaucoup de munitions, de vivres, et d'effets d'habillement.

Le quartier général du Roi sera vraisemblablement demain sur la rive gauche du Niémen avec toutes les troupes de la garde et celles des 1er et 4e corps.

Le Roi pense que, dans cette position, on pourra donner une leçon aux Cosaques, s'ils nous serrent de trop près. Au surplus, Sa Majesté attend vos rapports avant de prendre un parti définitif.

La division Loison va trouver ici ce qui lui manque. Ainsi cela vous formera un corps d'infanterie respectable.

II

Kovno, 12 décembre 1812, 9 heures du soir.

Je vous préviens que le Roi a donné l'ordre à l'armée de partir demain, savoir : à la garde impériale, à 7 heures 1/2, avec l'artillerie et le génie ; au 1er corps, à 8 heures ; au 4e, à 8 heures ; au 9e corps, à 9 heures.

Quant à vous, monsieur le duc, vous avez à votre disposition le 2e et le 3e corps dont fait partie la division Loison, avec seize pièces d'artillerie bien attelées et la Légion de la Vistule. Le général Loison

étant malade, le général Gérard le remplacera momentanément. Rassemblez, autant que possible, tout ce qui appartient à vos corps. La tête de pont et l'ouvrage sur la Vilia sont armés. Vous aurez les moyens de canonner les Cosaques.

Le général Eblé a fait préparer tout ce qui est nécessaire pour détruire les fusils, l'artillerie et les munitions que nous ne pouvons pas emporter. Ce général prendra vos ordres. Vous emmènerez tout ce que vous pourrez en artillerie et munitions et vous ferez enclouer l'artillerie restée en position dans les ouvrages. Faites distribuer à toutes vos troupes des vivres, des armes et des effets d'habillement, et faites brûler le reste. Faites sauter les magasins à poudre. Recommandez nos blessés au général ennemi. Quittez la ville le plus tard possible afin de tenir l'ennemi éloigné de nous.

Comme d'ici à quelques jours nous ne pouvons pas voir d'infanterie ennemie, votre infanterie pourra facilement, dans les bois qui se trouvent d'ici à Vilkoviski, arrêter la cavalerie. D'ailleurs vous aurez du canon.

Le Roi s'en rapporte à vous. Vous connaissez notre position. Ce qui peut nous être le plus avantageux, c'est que l'ennemi soit loin. Cela nous mettra à même de faire des marches moins longues. Vous suivrez la route de Vilkoviski et de Gumbinnen, et un bon bataillon et deux pièces de canon qui suivraient la route de Tilsit, couvriraient tout ce qui a passé sur cette route. Le Roi vous laisse maître de ces dispositions. Car, si vous tenez après-demain, cela serait moins utile.

79. *Berthier à Eblé.*

Mêmes ordres à Kovno qu'à Vilna : évacuer tout ce qu'on peut évacuer, détruire ce qu'on ne peut emporter et emmener.

Kovno, 12 décembre à 11 heures du matin.

Il paraît certain que nous ne pouvons pas tenir à Kovno. Il faut donc penser à faire détruire tout ce que vous ne pourrez pas emporter. Il y a 26 bouches à feu ici. Une partie de ces pièces arme le camp retranché; il est nécessaire de les y laisser. Mais, quant au surplus, il faudrait le faire partir de suite avec les caissons du général Loison qui sont restés ici, leur faire monter la montagne et les placer sur la hauteur, sur la route de Gumbinnen. Quant aux fusils, il faut les détruire et en faire donner à tous les hommes qui n'en auront pas. Il faut aussi prendre des mesures pour détruire les munitions de toute espèce. Le duc d'Elchingen soutiendra autant qu'il pourra la tête de pont et, en se retirant, enclouera et détruira tout ce qu'il ne pourra pas emmener. Vous désignerez des officiers pour ces différentes opérations. Si vos troupes ont besoin d'effets, faites-en prendre dans les magasins. Faites distribuer des vivres pour huit jours. Les évacuations doivent se diriger sur Königsberg et Danzig.

Faites-moi mettre de suite à part huit attelages à six chevaux, bien organisés, pour relayer les voitures du trésor qui vont arriver. Faites-moi connaître où sont réunis ces attelages. Il serait utile qu'ils fussent près de la place pour être attelés aux fourgons qui vont arriver.

80. *Ney et Gérard à Berthier.*

Les maréchaux ont décidé d'une voix unanime que Ney ferait encore l'arrière-garde, et Ney a exigé que Gérard — Maurice Gérard, le futur maréchal, et qui, selon le mot de Napoléon, promettait beaucoup — aurait en second le commandement des troupes. Voici le rapport de ces deux vaillants hommes de guerre qui font eux-mêmes le coup de feu et qui ne lâchent Kovno qu'à la dernière extrémité.

I

Ney à Berthier.

Neustadt, 15 décembre 1812.

Monseigneur, ce n'est qu'aujourd'hui qu'il m'est possible de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime des circonstances qui m'ont forcé d'évacuer Kovno et de ne pas suivre, comme je le voulais, la direction de Gumbinnen par Skrauce.

Le 13 au matin, l'arrière-garde se replia de Roumchicki sur Kovno et fut suivie par l'ennemi. Cette troupe était à peine rentrée, que l'officier d'artillerie fit enclouer les canons et détruisit ainsi tous les moyens de tenir l'ennemi éloigné de la ville. Vers 2 heures de l'après-midi, la place était à peu près enveloppée par la cavalerie ennemie, qui avait établi plusieurs batteries de manière à rendre l'évacuation sinon impossible, du moins très difficile. Le commandant de l'artillerie devait avoir une batterie de neuf bouches à feu sur le plateau qui domine le pont

à la gauche du Niémen ; il me rendit compte que le Roi en avait retiré quatre pièces pour sa garde, et je dois présumer que le reste aura suivi le mouvement; car, au moment où l'ennemi passait le Niémen, j'envoyai, pour faire jouer cette batterie, un de mes aides de camp, qui trouva les Cosaques à la place où elle était établie, et je me trouvai ainsi privé de ce moyen de défendre la ville et de protéger ma retraite. J'ordonnai sur-le-champ au général Marchand de s'emparer de la hauteur, d'où l'ennemi commençait à tirer à mitraille sur le pont, avec ce qui restait de troupes du 3e corps et ce qu'il pourrait ramasser d'hommes armés; ce mouvement s'exécuta bien; cependant on y perdit du monde, et on ne put parvenir qu'à se loger dans les granges qui se trouvent au commencement du plateau.

Dans le même temps, l'ennemi canonnait la tête du pont sur la droite de la Vilia et menaçait d'emporter de vive force les ouvrages de la porte de Vilna, qui, comme je l'ai déjà dit, se trouvait privée de ses canons par l'incroyable maladresse de l'officier d'artillerie. Le bataillon de la Lippe, après avoir un peu souffert de l'artillerie ennemie, prit la fuite en entier en jetant ses armes, à l'exception d'un seul sergent, dont je regrette de ne pas savoir le nom. Ma position devint alors très alarmante, et ce n'est qu'après les plus grands efforts que je parvins à faire mettre en batterie quelques pièces de la 34e division et à les faire protéger par des détachements du 29e régiment, seul corps qui me restât. Cette apparence de résistance commença à contenir l'ennemi, et en redoublant d'activité, en sollicitant le zèle de chacun, homme par homme, je parvins à gagner la chute du jour sans que la ville fût enlevée de vive force, comme elle y avait été exposée pendant trois heures.

A 9 heures du soir, je commençai ma retraite. Le

feu fut mis aux extrémités des ponts de la Vilia et du Niémen; le matériel de l'artillerie de l'arsenal fut détruit et le feu mis aux poudres. Dans ce moment, il ne me restait tout au plus que 200 hommes. Persistant néanmoins dans ma résolution de me retirer sur Gumbinnen par Skrauce, et espérant pouvoir l'exécuter à la faveur de la nuit qui cachait la faiblesse de mes moyens, je gravis la hauteur qui domine la ville. Je trouvai l'ennemi en bataille sur la route avec du canon. Le soldat refusa obstinément de s'ouvrir le passage de vive force. Je fis avancer quelques tirailleurs; les deux tiers des fusils ne partaient pas.

Forcé dès lors de renoncer à l'espoir de suivre mon projet, je me déterminai à descendre le Niémen et à diriger la marche des troupes et de l'artillerie sur Neustadt par Zapiesiszki et Griszkabudzie. Je m'arrêtai quelques heures à Zapiesiszki et, au point du jour, je me remis en marche avec le 3e corps et la 34e division, qui, réunis, ne présentaient pas 150 hommes sous les armes. L'artillerie fut abandonnée dans la forêt, à la hauteur qui se trouve au-dessus de Zapiesiszki, qu'il fut impossible de lui faire gravir.

Je remets au général Marchand le commandement du faible détachement qui reste et auquel il serait impossible de faire tirer un coup de fusil. Il se dirigera sur Elbing. Il a le dépôt de toutes les aigles du 3e corps, auquel il n'en manque pas une seule.

Je me rendrai demain au quartier général, à Gumbinnen, pour rendre compte plus particulièrement des circonstances qui m'ont forcé de quitter Kovno plus tôt que je n'en avais le projet.

Les officiers seuls ont montré quelque énergie; le soldat, en général, s'est mal battu. Le 29e de ligne est le seul corps qui soit resté à son poste sur la rive droite du Niémen; le reste de la garnison a pris la fuite. Les débris du 3e corps gardaient la tête de pont et les hauteurs sur la rive gauche. Le général

Gérard s'est distingué par son activité et par des exemples de dévouement trop mal suivis ; sa conduite est digne des plus grands éloges dans un moment si critique, où chacun ne songe qu'à sa propre sûreté. J'ai beaucoup à me plaindre des officiers d'artillerie employés à Kovno.

II

Gérard à Berthier.

Stallupönen, 16 décembre 1812.

Monseigneur, conformément aux ordres de V. A. S., je suis resté à Kovno pour y prendre le commandement de la 34e division destinée à former l'arrière-garde sous la direction de S. E. M. le maréchal duc d'Elchingen.

Le 13 au matin, M. le général Loison me remit toutes les troupes qui étaient à sa disposition et qui consistaient en 300 hommes du 29e régiment de ligne et 80 hommes d'un bataillon de la Lippe. Il me fut impossible de réunir deux hommes des autres corps de cette division.

Malgré le peu de monde qui nous restait, M. le duc d'Elchingen m'ordonna de prendre des mesures pour garder la ville, en cas d'attaque de l'ennemi. Je remplis de suite ses intentions.

Vers midi, la cavalerie ennemie s'approcha avec quelques pièces d'artillerie et commença à tirer sur les ouvrages qui se trouvent à droite et à gauche de la porte de Vilna. Ces ouvrages étaient armés de quatre bouches à feu, qui, après avoir riposté quelques coups, furent enclouées par l'ineptie du commandant de cette artillerie. Dès lors, l'infanterie de la Lippe, qui se trouvait là, ayant reçu quelques boulets dans ses rangs, se débanda et lâcha pied sans

qu'il fut possible à M. le maréchal ni à moi d'en retenir un. Il y eut un tel moment de terreur que tout le monde nous abandonna et que nous fûmes obligés de faire le coup de fusil pour arrêter les Cosaques qui s'approchaient de plus en plus de la ville. M. le maréchal fit venir de suite trois pièces qui se trouvaient sur la place et une centaine d'hommes du 29e, qui arrivèrent à temps pour repousser l'attaque de 200 Cosaques qui avaient mis pied à terre pour entrer en ville, dans la persuasion où ils étaient qu'ils ne rencontreraient aucun obstacle. Une fois cette infanterie placée dans les ouvrages, nous tînmes l'ennemi en échec jusqu'au soir.

Pendant que ceci se passait à la porte de Vilna, l'ennemi avait fait porter sur la rive gauche du Niémen plusieurs centaines de chevaux et quelques bouches à feu qui forcèrent les pièces que nous avions sur la hauteur de se retirer. Par cette manœuvre, nous nous trouvions presque enveloppés ; il ne nous restait que la route de Tilsit. M. le maréchal, après avait reconnu toutes les forces ennemies qui nous séparaient de l'armée, crut devoir la faire suivre avec d'autant plus de raison qu'il ne restait, au moment du départ, que 150 hommes de la 34e division.

Nous avons quitté Kovno à 8 heures du soir après avoir détruit et brûlé tous les magasins, arsenaux et ponts ; nous avons suivi la route de Tilsit à peu près quatre lieues ; nous avons fait ensuite un à-gauche pour nous diriger sur Neustadt, où nous avons couché hier.

La 34e division étant réduite à 12 ou 15 hommes et quelques officiers avec l'aigle du 29e, M. le maréchal duc d'Elchingen m'a autorisé à rejoindre le 1er corps et a donné à cette faible troupe la même direction qu'au 3e corps.

Je me serais abstenu, Monseigneur, de vous faire

ce rapport si je n'avais la certitude que M. le maréchal est parti pour Gumbinnen dans l'espoir d'y trouver S. M. le roi de Naples; mais la crainte qu'un retard n'entraîne quelques inconvénients m'a déterminé à faire parvenir de suite ces détails à V. A. S.

81. *Poniatowski à Maret et Maret à Berthier.*

Mesures proposées par Poniatowski, ministre de la guerre du grand-duché, pour réorganiser l'armée polonaise; la note qu'il a rédigée lui-même est adressée à Maret qui vient d'arriver à Varsovie et qui la renvoie à Berthier; mais, comme disait Napoléon, s'il vaut mieux tard que jamais, les gens du pays auraient dû prendre ces mesures depuis longtemps, et l'Empereur ajoutait avec quelque raison qu'il avait été fort mal secondé par la Lithuanie et par le duché de Varsovie ou plutôt qu'il n'avait pas été secondé du tout.

I

Poniatowski à Maret.

Varsovie, 15 décembre 1812.

Votre Excellence ayant désiré une note sur les régiments polonais qu'il serait absolument nécessaire de faire revenir ici, pour organiser et utiliser le plus tôt possible par la rentrée des cadres les conscrits que l'on est occupé à lever, je crois que tout ce qui compose le 5ᵉ corps devrait être dirigé sur Varsovie, en employant même des moyens de transport extraordinaires pour y faire arriver le plus tôt possible un nombre d'officiers et sous-officiers qui devancent leurs corps.

La même mesure pourrait être prise pour les régiments du duché revenus d'Espagne, savoir les 4ᵉ, 7ᵉ et 9ᵉ qui sont presque entièrement fondus.

Les hommes de cavalerie démontés qui avaient été dirigés sur Olitta, n'ayant aucun moyen de s'y orga-

niser, je ne saurais regarder cette mesure que comme préparatoire, et je pense que toute la cavalerie polonaise devrait recevoir l'ordre de se rendre à Varsovie où chaque corps trouverait son dépôt.

Toutes les autres armes ayant également besoin d'être réorganisées, cette opération ne saurait avoir lieu sans la présence des officiers qui les commandent. Je dois donc supplier V. E. d'obtenir que MM. les colonels Bontemps et Mallet, commandant l'artillerie et le génie, reçoivent l'ordre de revenir dans le pays.

Ignorant entièrement comment on a disposé de l'artillerie polonaise et les différents corps auxquels elle est attachée, je ne puis, vu la difficulté que l'on rencontre à organiser cette arme, que demander, si cela est possible, qu'elle soit en tout, ou au moins en partie, comprise dans la mesure générale.

La Légion de la Vistule ne pouvant être complétée que dans le duché, on devrait y recevoir également ses cadres pour être remplis soit ici soit à Posen par des hommes pris dans la conscription.

Quant aux régiments lithuaniens, j'ai déjà eu l'honneur d'exposer à V. E. la manière dont je crois qu'ils pourraient être utilisés. Je me dispenserai donc de revenir sur cet objet.

Ne pouvant dans ce moment avoir aucune donnée sur la manière dont les mesures ci-dessus pourraient être conciliées avec celles de la campagne, il est à désirer que S. M. le roi de Naples ou S. A. S. le prince major général fassent connaître leurs intentions à cet égard, afin de me mettre à même de régler en conséquence mes dispositions relativement au complétement des troupes, ainsi que toutes celles que les circonstances pourront exiger. Je ne manquerai pas d'en presser l'exécution auprès du gouvernement.

Le ministre de la guerre,
Joseph prince Poniatowski.

II

Maret à Berthier.

Varsovie, 17 décembre 1812.

Monseigneur, V. A. S. m'aura sûrement fait l'honneur de m'écrire ainsi qu'elle avait bien voulu me le promettre. Ses lettres ne me sont point parvenues et je me trouve dans une ignorance complète sur ce qui s'est passé à l'armée. Je ne puis m'en rapporter aux bruits vagues qui se répandent ici. Je ne pourrai partir de Varsovie qu'après-demain matin; j'irai à Berlin sans m'arrêter; j'espère y recevoir des lettres de Votre Altesse; elles me seront bien nécessaires.

Je me suis occupé ici, de concert avec M. le comte de Lauriston, de divers objets relatifs à l'armement du duché. La levée des 25.000 hommes pour l'armée régulière est en très bonne situation; les conscrits seront dirigés sur les dépôts dès le moment où on aura à leur donner des capotes et des pantalons. S. M. est venue au secours des finances du duché et l'a mis en état d'améliorer cette opération. La réorganisation du contingent marchera donc bien sous le rapport des levées. Sous celui de la formation et de l'instruction des soldats et de la réorganisation des corps, le gouvernement désire vivement que les cadres rentrent sans délai ainsi que les hommes encore disponibles qui fourniront les sous-officiers. M. le prince Poniatowski a compris cet objet dans la note ci-jointe sur laquelle je prie Votre Altesse d'appeler l'attention du Roi.

Sa Majesté est arrivée ici le 10. Elle y a passé quelques heures, j'ai reçu une lettre d'Elle, datée de Kutno le 11. Elle était arrivée à Posen le 13 à 6 heures du matin. Elle en est repartie à midi. Sa santé était toujours très bonne.

82. *Maret à Reynier.*

La dernière lettre de Maret au commandant du 7e corps, et elle se termine par un compliment très bien tourné. Le duc de Bassano y donne quelques détails sur le départ de Napoléon; mais il n'a aucune nouvelle de l'armée.

Varsovie, 17 décembre 1812.

Monsieur le comte, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 13 de ce mois. J'ai l'honneur de vous remercier des renseignements qu'elle contient. Peu de temps après l'avoir écrite, vous aurez reçu par M. Charlet des instructions du Roi de Naples qui commande l'armée. Il en sera parvenu en même temps à M. le prince de Schwarzenberg. Votre aide de camp était au moment d'être expédié lorsque j'ai quitté Vilna. Sa Majesté était partie trois jours avant moi. Je ne l'ai plus retrouvée ici où Elle n'a passé que deux heures. Elle doit être en ce moment à Mayence et très incessamment à Paris. Je pars d'ici après-demain. Je ne sais aucune nouvelle de l'armée. La correspondance que j'ai eu l'honneur de suivre avec vous, va donc finir, monsieur le comte; mais dans tous les temps ce sera un souvenir agréable pour moi que celui des rapports qui ont existé entre nous et qui m'ont mis à même d'apprécier vos éminentes qualités et votre dévouement au service de votre souverain.

83. *Berthier à Macdonald.*

Berthier rend compte à Macdonald des mouvements de l'armée et le prie d'accélérer sa marche; le rôle du 10e corps devient de plus en plus important; il sert maintenant d'arrière-garde; il est l'espoir de Murat et de Berthier; il couvrira, avec la division Heudelet, les Etats prussiens; mais il doit arriver au plus tôt sur le Niémen, et Berthier assure Macdonald de la confiance du roi de Naples. Le nouveau général en chef est persuadé que le duc de Tarente dont il connaît les talents militaires agira pour le mieux.

Königsberg, 20 décembre 1812.

Monsieur le duc de Tarente, les différents corps d'armée sont en mouvement pour prendre position sur les différentes places de la Vistule, les 1er et 8e corps à Thorn, les 2e et 3e corps à Marienbourg, les 4e et 9e corps à Marienwerder, le 6e corps à Plock, le 5e corps à Varsovie, les divisions Loison, Claparède et Heudelet à Königsberg, la garde impériale sur Insterbourg, où le roi a l'intention de la faire remplacer par la division Heudelet qui arrive en ce moment à l'armée, forte de 12 à 15.000 hommes, si Sa Majesté n'en est pas empêchée par les mouvements de forces supérieures ennemies.

Le Roi me charge de vous faire connaître que, dans cet état de choses, il importe plus que jamais que vous arriviez avec votre corps d'armée sur le Niémen et que vous preniez une position qui couvre Königsberg et la route de Marienbourg et d'Elbing, appuyant d'abord votre gauche à Tilsit et vous liant par votre

droite avec les troupes que Sa Majesté enverra à Insterbourg.

Au reste, monsieur le maréchal, Sa Majesté me charge de vous mander qu'elle s'en rapporte à vos talents militaires et à la connaissance que vous aurez des mouvements de l'ennemi; le Roi est persuadé que vous agirez pour le mieux.

Le quartier général de Sa Majesté restera jusqu'à nouvel ordre à Königsberg, et votre seconde position pourrait être, comme je vous l'ai déjà indiqué, sur la Pregel et l'Alle, à Wehlau.

84. *Macdonald à Berthier.*

Cinq lettres de Macdonald à Berthier, du 17 au 20 décembre. Si Murat et Berthier sont inquiets de Macdonald et de son 10e corps, Macdonald est inquiet de la Grande Armée. Yorck, « le successeur de Grawert, » lui donne des nouvelles; mais le maréchal n'a, depuis le 3 décembre, reçu aucun message direct, aucun ordre qui lui prescrit de battre en retraite, et le 17 décembre (n° I), dans son impatience, il écrit à Berthier. Naturellement, il reçoit aussitôt — le 18, à une heure du matin — les ordres qu'il attendait datés du 9 décembre (Voir pièce 72). A cette lettre du 9 décembre, il répond aussitôt (n° III). Pourquoi vient-elle si tard? Le major prussien Schenk qui l'apporta n'est parti de Vilna que le 12, et, comme on l'a su plus tard, il a passé par Tilsit pour voir sa fiancée! Le duc de Tarente prend ses mesures de départ qu'il communique à Yorck (N° II). Le 19, il est en pleine marche et il jure qu'il fera plus que l'impossible pour sauver le 10e corps (N° IV), qu'il fera tout ce que l'honneur et le devoir commandent. Il veut s'acheminer de telle sorte que son avant-garde soit à Chavli le 21 et son arrière-garde, le 23 (N° V).

I

Macdonald à Berthier.

Stalgen, 17 décembre 1812.

L'épouvante s'est de nouveau répandue dans la Samogitie. Tout y est en désordre et en confusion; on fuit de toutes parts à l'apparition de simples partis de Cosaques vrais ou faux, ce dont je n'ai encore pu m'éclairer. Tous ceux que j'envoie aux nouvelles reviennent aussi effrayés que les fuyards. J'ignore si

quelqu'un de mes messagers a pu arriver. J'en ai beaucoup envoyé à Votre Altesse. Je n'ai aucune nouvelle de Vilna ni du quartier impérial, ni de la Grande Armée depuis le 3 de ce mois. Beaucoup de gens ici regardent en arrière, mais personne ne bougera sans ordre de Votre Altesse. Les Russes avaient envoyé des troupes à Boldam. On a marché sur eux, ils ont pris aussitôt la fuite. La veille, un de leurs détachements, commandé par un officier d'artillerie, a été enlevé.

Le successeur du général de Grawert recueille des dépositions vraies ou fausses de déserteurs et voyageurs sur les grandes forces de l'ennemi qui s'avance de Riga pour sauver Mitau et couper les troupes qui sont en avant.

J'ai notifié qu'on ne bougerait pas et que l'on se battrait.

P.-S. — Au lieu de quatre lettres, j'en joins six; deux autres sont portées par des officiers du 10e, par les soins du colonel Kaminski. Il faut absolument que nous sachions ce qui se passe à Vilna et Kovno.

Le général comte Nieselowski m'écrit de je ne sais où (il ne date point sa lettre). Il dit que toutes les levées lithuaniennes ont l'ordre de se rallier en Prusse. Il ajoute que le 9, à 4 heures du soir, les Cosaques ont attaqué Vilna avec du canon; qu'il en est sorti à 6 heures du soir; qu'enfin, on dit que cette ville a été évacuée le 11, que les Cosaques ont fait un hourra sur Kovno et qu'il se rend à Tilsit.

II

Macdonald à Yorck.

Stalgen, 18 décembre 1812, 1 h. 30 du matin.

Je reçois dans le moment la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire. Il n'y a qu'un

quart d'heure que le major Schenk est arrivé de Vilna avec les ordres du major général. Ils sont datés du 9, il prétend n'être parti que le 12 à 3 heures du matin; cet extrême retard peut avoir des conséquences.

Quoique j'ai ordre de manœuvrer lentement, cependant, il ne faut pas que les frontières prussiennes soient insultées. Faites partir vos bagages pour Memel par la route ordinaire de poste, en doublant les petites étapes, et en répandant le bruit à Mitau qu'ils vont seulement cantonner à deux ou trois marches, pour faire place aux troupes qui entreront après-demain dans la ville et le château.

Veuillez bien m'envoyer à l'instant le colonel de Röder pour concerter les marches des colonnes.

Je préviens Votre Excellence que je donne l'ordre au régiment n° 2 et à l'escadron de dragons de se rendre aujourd'hui à Gross-Dessau, et demain à Janijki, où il recevra de nouveaux ordres. Les troupes du général Grandjean, les 10e et 11e, arrivent aujourd'hui à Bauske et à Salaty.

A l'instant m'arrive un second officier du quartier général de Kovno.

III

Macdonald à Berthier.

Stalgen, 18 décembre 1812, 3 heures du matin.

Je reçois seulement à une demi-heure de distance les ordres de Votre Altesse, datés de Vilna le 9 et de Kovno le 12. Le major, porteur du premier, a passé par Olitta, et je ne sais où. Demain je serai en mouvement. Mais il est de la plus haute conséquence que Votre Altesse fasse sur-le-champ un grand mouvement sur Tilsit, et de là sur Rossiena. L'ennemi occupe déjà cette petite ville, à ce que j'apprends, et ses partis sont sur Telch et Chavli.

Je ne fais ici aucune réflexion. Depuis quinze jours,

j'attends des ordres. Cinquante messagers sont rentrés pour la plupart en rapportant toutes les exagérations que l'on a débitées par anticipation en Samogitie.

J'ai pour quatorze ou quinze jours de marche sans obstacles et, les rencontrant, je ne puis plus calculer.

IV

Macdonald à Berthier.

Gross Elley, 19 décembre 1812.

Monseigneur, je reçois à 4 heures après midi les deux lettres que V. A. m'a fait l'honneur de m'écrire d'Antonovo le 14 de ce mois.

Je suis en pleine marche. La tête de mes troupes sera demain soir à Meschkouts en même temps que l'arrière-garde quittera la position de l'Eckau en avant de Mitau.

J'ai mandé à Votre Altesse que son premier ordre du 9 m'était seulement parvenu hier matin par M. de Schenk, major prussien. Cet ordre était assez important pour qu'on se donnât la peine d'avertir cet officier combien il était urgent qu'il arrivât promptement. Comme on ne lui a rien dit, suivant son dire, il a pris sa direction de Vilna par Olitta, Insterbourg et Tilsit. Comment dans de pareilles circonstances m'envoie-t-on pas dix, vingt, cent duplicata? Au reste, Votre Altesse voit que je n'ai pas perdu de temps.

Je serai demain, de ma personne, entre Janijki et Meschkouts. Je lui répète ce que je lui ai mandé dans mes réponses d'hier. Je ferai plus que l'impossible pour sauver le 10e corps.

Je lui demande de faire faire pour la Grande Armée tout ce qui sera possible pour favoriser mon passage en portant des corps dans la direction de

Georgenbourg et de Tilsit, sur Tauroggen et dans la direction de Rossiena.

En supposant que je ne trouve que de légers obstacles, je ne puis être à Tilsit avec tout mon corps avant le 30 de ce mois.

V

Macdonald à Berthier.

Janijki, 20 décembre 1812.

Monseigneur, j'ai répondu hier aux deux lettres que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire le 14. J'en joins ici un duplicata. Je n'ai à y ajouter que la prière de ne point abandonner à lui-même un corps composé de tant d'éléments. Votre Altesse peut juger de l'effet que produira la connaissance des malheureux désastres de la Grande Armée, et apprenant en outre que le pays est de nouveau ravagé, en proie à l'ennemi, et eux-mêmes peut-être victimes (*sic*).

Je suis accablé de douleur en pensant que le 10e corps, averti à temps, pouvait servir de noyau et flanquer l'armée avant l'évacuation de Kovno, dont il pouvait même prendre l'arrière-garde.

Les débris de la Grande Armée ne peuvent-ils faire un effort pour retarder les progrès de l'ennemi et me faciliter le passage du Niémen ?

La moitié du 10e corps arrivera demain avec moi à Chavli ; la queue n'y sera que le 23.

Il y a toute apparence qu'une partie des équipages sera sacrifiée, si, comme je n'en doute pas, le corps de Livonie poursuit vivement ; je n'en ai point de nouvelles ; ce n'est que ce soir que Mitau sera évacué et la ligne de l'Aa. Croyez, au surplus, Monseigneur, que je ferai tout ce que l'honneur commande et le devoir prescrit. Veuillez en assurer Sa Majesté.

85. *Eblé à Berthier et Berthier à Eblé.*

Il suffit de publier ces deux lettres qui se passent de tout commentaire : les idées d'Eblé sont si claires et si pratiques que Berthier donne sur-le-champ son adhésion.

I

Eblé à Berthier.

Königsberg, 20 décembre 1812.

D'après l'état que j'ai eu l'honneur de remettre ce matin à V. A. S., Elle a pu prendre une idée de l'immense quantité d'artillerie, projectiles, munitions, etc., faisant partie des approvisionnements de siège qui ont été rassemblés à l'ouverture de la campagne et qui se trouvent aujourd'hui disséminés dans différentes places et exposés à tomber entre les mains de l'ennemi si l'armée découvrait ces places. V. A. S. désire connaître quel serait le moyen le plus prompt de faire rentrer tous ces objets à Danzig. Je pense que la voie de l'entreprise serait la seule à employer : 1° parce que la réquisition des chevaux serait illusoire dans les circonstances actuelles et que quand elle pourrait avoir lieu, il ne se trouve pas assez de canonniers réunis pour les travaux et l'escorte des nombreux convois qui auraient lieu. 2° parce que, des 550 chevaux qui se trouvent à Königsberg, il n'y en a guère que la moitié de harnachés, que la division Heudelet en exige cent, et que quand même la totalité de ces chevaux pourrait être employée, elle mettrait

peut-être plus de trois mois à évacuer ce qui se trouve à Königsberg et environs.

J'ai l'honneur de prier V. A. S. de me donner ses ordres à l'égard de l'artillerie dont il est question.

Agréez, je vous prie, Monseigneur, l'assurance de mon respect.

Eblé.

II

Berthier à Eblé.

Königsberg, 21 décembre 1812.

Monsieur le général Eblé, il est si important de ne pas perdre un instant pour évacuer l'équipage de siège sur Danzig que le Roi vous a déjà autorisé et vous autorise de nouveau à prendre toutes les mesures les plus promptes et que vous jugerez les plus convenables pour remplir ce but. En conséquence, vous pouvez passer les marchés que vous proposerez.

Le major général

Alexandre.

III

Eblé à Berthier.

Königsberg, 21 décembre 1812.

Il doit se faire aujourd'hui à Königsberg la dernière livraison de chevaux destinés pour l'artillerie et qui sont fournis sur un marché passé par M. le général Loison d'après les ordres de V. A. S. Je pense qu'il serait extrêmement avantageux de faire continuer ce marché, dût-on en augmenter le prix, parce que la rareté des chevaux le fera nécessairement élever, et que ceux de ce pays-ci sont d'une très bonne espèce.

86. *Le général Bülow.*

Le général prussien Bülow qui commandait à Graudenz, était un patriote et il avait, disait Davout, les mêmes opinions personnelles que Yorck. Dès qu'il sut la retraite de la Grande Armée, il fit venir à Graudenz tous les détachements de marche et, sur l'ordre de son gouvernement, il annonçait à Murat, comme on le voit par la lettre suivante, qu'il voulait former dans le voisinage de cette place un corps de réserve, retirer par conséquent de Königsberg tous les militaires capables de porter les armes, renforcer la garnison de Pillau et prendre dans cette forteresse des fusils et des canons pour son corps de réserve. Murat consent à tout.

I

Bülow à Berthier.

Königsberg, 25 décembre 1812.

Monseigneur, j'ai l'honneur de notifier respectueusement à Votre Altesse Sérénissime que le Roi, mon auguste maître, vient de me donner les ordres suivants :

Comme le Roi a à cœur le bien-être et la conservation de cette province, et que, d'un autre côté, Il voudrait contribuer selon ses forces et son pouvoir à favoriser le grand but, celui de la prospérité et de la réussite du bien général, Il a l'intention de former près de la Vistule dans le voisinage de Graudenz un corps de réserve. Pour cet effet j'ai l'ordre de faire partir de Königsberg tous les militaires capables de

porter les armes et dont je pourrai me passer pour le moment.

Comme la place de Memel est ouverte et ne saurait par conséquent faire résistance, d'autant moins que les rivières sont congelées et peuvent être passées facilement, je dois en retirer les troupes qui s'y trouvent pour en former la base dudit corps.

De plus, il m'est ordonné de renforcer de deux compagnies la garnison de Pillau : bien entendu qu'elles ne pourront être composées que des militaires hors d'état de combattre dans les rangs et sur le champ de bataille, mais bien propres à défendre une forteresse.

Comme d'ailleurs il y a à Pillau 30 à 40 pièces de canon à trois et six livres de calibre et qui, par conséquent, sont inutiles pour la défense d'une place forte, Sa Majesté, mon Roi, m'a ordonné de retirer ces pièces de Pillau et de les envoyer à la Vistule pour former l'artillerie du corps de réserve.

Il se trouve, en outre, dans cette forteresse trois mille fusils, inutiles à la garnison de cette place, que je dois prendre également pour en armer une partie du corps de réserve. Ces fusils nous sont d'autant plus indispensables que ceux que les autorités françaises impériales avaient été chargées de nous rendre ne nous sont point encore parvenus.

Je sens, Monseigneur, que pour réussir dans l'exécution des ordres de mon souverain, j'ai besoin du secours de Votre Altesse Sérénissime, persuadé qu'animé des mêmes efforts pour contribuer au même but, celui de la prospérité d'une province importante sous tous les rapports, Elle voudra bien seconder mes démarches et en instruire Sa Majesté le Roi de Naples qui ne pourra qu'approuver des arrangements dictés par la prudence, nécessités par les circonstances actuelles, et bien propres à favoriser les intentions des deux monarques alliés.

Daignez, Monseigneur, agréer l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monseigneur,

de Votre Altesse Sérénissime
le très humble serviteur,
le général gouverneur de la forteresse de Graudenz,

DE BÜLOW.

II

Berthier à Murat.

Königsberg, 26 décembre 1812.

Sire, j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté une lettre que je reçois de M. le général de Bülow, gouverneur de la forteresse de Graudenz. Il est important que Votre Majesté veuille bien me faire connaître celles de ces propositions qu'elle approuve.

Le prince de Neuchâtel, major général,

ALEXANDRE.

III

Apostille de Murat à la lettre de Berthier.

J'approuve toutes les demandes de M. le gouverneur prussien, excepté celle d'évacuer Memel qui doit continuer à être occupé jusqu'à ce que nous ayons des nouvelles que le 10e corps est en communication avec cette place.

J. N.[1].

1. Joachim Napoléon.

87. *Ney à Berthier.*

Trois lettres de Ney à Berthier qui ne semblent pas avoir grande importance. Mais elles sont de Ney, et elles contiennent d'utiles détails sur les trois régiments de la Vistule dont il ne reste presque plus rien.

I

Königsberg, 26 décembre 1812.

Monseigneur, j'ai reçu la lettre que V. A. S. m'a fait l'honneur de m'écrire pour me faire connaître les intentions de l'Empereur sur les 1er, 2e et 3e régiments de la Vistule.

Le colonel Malczewski du 2e régiment qui commande la Légion, vient de me donner les renseignements suivants :

Le colonel Kosinowski du 1er régiment a été grièvement blessé ; on ignore ce qu'il est devenu.

Le colonel Fondzielski du 3e régiment est ici dangereusement malade d'une fièvre nerveuse.

Il ne se trouve à Königsberg, appartenant à ces trois régiments, que 22 officiers et environ 80 sous-officiers et soldats ; le reste s'est dirigé sur Thorn.

Il existe cependant à Pillau un détachement de 200 hommes, commandé par le lieutenant Niewodowski, qui y a été envoyé de Königsberg à son arrivée d'Espagne.

Le dépôt de la Légion est à Sedan sous les ordres du capitaine d'habillement Jajiski ; il est composé d'environ 50 hommes.

Le colonel Malczewski qui me paraît avoir beaucoup de zèle et d'intelligence observe que les deux tiers des officiers sont blessés ou ont les pieds et les mains gelés; que la presque totalité de sergents-majors et des fourriers qu'il avait fallu prendre dans les troupes françaises à cause de la comptabilité ont été tués ou sont morts de fatigue, et qu'il est en conséquence impossible d'envoyer à Posen des cadres suffisants pour y recevoir les conscrits que le prince Poniatowski est chargé de fournir à ces régiments. Dans cet état de choses, le colonel pense qu'il serait nécessaire de faire revenir de Pillau le détachement de 200 hommes qui s'y trouve, d'en faire la répartition entre les trois régiments et d'envoyer ensuite ces trois corps en totalité se recruter à Posen. Il faudrait aussi que V. A. S. voulût bien ordonner au prince Poniatowski de pourvoir au remplacement des officiers qui manquent à la Légion et qu'enfin elle indiquât les corps où pourront être pris les sous-officiers français qui sont indispensables pour le service.

Le colonel Malczewski pense aussi que le 4e régiment que V. A. S. m'annonce devoir arriver de Varsovie à Königsberg eût été plus utilement dirigé sur Posen, parce que ce régiment eût pu servir de noyau pour la réorganisation de la Légion.

Je vous soumets, Monseigneur, ces réflexions qui m'ont paru assez judicieuses et j'attendrai à cet égard les ordres de V. A. S.

II

Königsberg, 26 décembre 1812.

Monseigneur, conformément à la lettre que V. A. S. m'a fait l'honneur de m'écrire aujourd'hui, les six bataillons d'infanterie de la division Heudelet que

le Roi a passés en revue ce matin partiront demain 27 pour se rendre à Waldau, et le 28 à Tapiau, où ils prendront poste. Toute l'artillerie de cette division, si, comme vous me l'annoncez, elle est arrivée ici aujourd'hui, suivra le mouvement de la brigade d'infanterie.

Le régiment de cavalerie provisoire aux ordres du colonel Farine marchera également avec cette brigade.

Les six autres bataillons d'infanterie dont les trois derniers arrivent demain partiront le 28 pour la même destination.

Le général Heudelet se conformera aux instructions que contient votre lettre, en éclairant la pointe qu'il est le plus important d'observer. Je lui recommande de donner le plus fréquemment possible de ses nouvelles.

Une indisposition qui exige quelques jours de soin et de repos, pour ne pas devenir plus grave, ne permet pas que je me rende immédiatement à Tapiau; mais j'y établirai mon quartier général le plus tôt qu'il me sera possible.

III

Königsberg, 27 décembre 1812.

Monseigneur, je viens d'apprendre que 300 Polonais, appartenant à la division Grandjean du 10e corps, arrivent aujourd'hui à Königsberg. On pourrait, si V. A. S. le juge convenable, envoyer dès demain ce détachement à Pillau pour y relever les 200 hommes qui appartiennent aux trois premiers régiments de la Vistule qui, comme j'ai eu l'honneur de vous le proposer ce matin, seraient rappelés ici pour être ensuite envoyés avec le reste des trois régiments à Posen afin de s'y recruter.

88. *Une note d'Augereau.*

Un des attachés au cabinet impérial écrivait, le 2 juin 1812, de Thorn à Auguste Duvau, chef du bureau de traduction, qu'il avait vu Berlin et que les dispositions morales qu'il avait observées étaient peu favorables aux Français ; « les regards mêmes des belles Berlinoises, dit-il, n'étaient pas faciles à fléchir et vous sentez d'après cela que les Berlinois ne se seront pas piqués non plus d'une grande politesse. » Ces « dispositions morales » ne se sont pas atténuées, au contraire, et le 28 décembre, Augereau qui commande à Berlin assure que la nation prussienne n'a que des « dispositions de haine » contre nous[1] et qu'elle veut « être délivrée » des Français. Le roi Frédéric-Guillaume III et son ministre Hardenberg, seuls, restent calmes au milieu de cette sourde agitation. Mais Augereau craint que le monarque ne puisse longtemps « maintenir la noblesse dans le respect et le peuple dans l'obéissance. » Des Français blessés, indisciplinés qui reviennent de Russie ont, « par des propos inconsidérés, augmenté la frayeur et l'irritation des habitants » ; d'autres arriveront, en détachements plus forts, plus exigeants, et cela suffira pour faire éclater la haine, pour « rompre les faibles liens qui attachent encore les peuples à l'autorité, exciter des sou-

1. Le 22 décembre, dans une lettre à Berthier, il avait dit : « En considérant les progrès que fait depuis quinze jours le mauvais esprit des habitants, il y a lieu de concevoir de véritables inquiétudes. »

lèvements. » Augereau propose donc, dans une longue note, de « disposer un système de force, d'administration et de police » et de constituer sur l'Oder et l'Elbe deux lignes de troupes françaises et même prussiennes pour arrêter les soldats de la Grande Armée, les nourrir, les habiller, les organiser, les ramener au devoir. Mais, par suite, il faut former sans délai des approvisionnements considérables, former des magasins d'habillement et d'équipement sans recourir à la réquisition; ce qui ne ferait qu'exaspérer et le gouvernement et le peuple de la Prusse. « Si la France, conclut Augereau, n'affecte pas des fonds suffisants à l'entretien de ses troupes en Allemagne, elles ne pourront y exister, et de leur détresse et de la misère publique il résultera infailliblement un éclat funeste aux deux nations. »

89. *Bachelu à Macdonald.*

Ce rapport du général Bachelu qui commande l'avant-garde de la division Grandjean donne d'instructifs détails non seulement sur la composition et la marche de cette avant-garde, mais sur la défection de Yorck, et l'on y voit comment, le 30 décembre, les officiers prussiens montrent déjà, selon le mot de Bachelu, de la mauvaise volonté et comment les hussards noirs restent à Ragnit au lieu de se rendre à Tilsit, puis, comment le 31 décembre, à 5 heures, les dragons, au lieu d'aller loger dans l'intérieur de Tilsit, demeurent dans le faubourg pour mieux préparer leur départ. A 9 heures, Bachelu apprend que tous les Prussiens qui se trouvaient avec lui ont filé. Dès 5 heures, Massenbach leur avait fait dire qu'ils devaient quitter séparément Tilsit et traverser le Niémen sur la glace pour se rassembler près de la tête de pont et se joindre aux Russes.

Braunsberg, 8 janvier 1813.

Monseigneur, depuis le 12 novembre que V. E. a mis sous mes ordres une brigade prussienne composée des 2e et 5e régiments d'infanterie de ligne, des 4e et 7e bataillons d'infanterie légère, des 1er et 2e régiments de dragons, de deux escadrons du 3e régiment de hussards et de deux batteries d'artillerie commandées par le major Graumann, je n'ai eu qu'à me louer du zèle dont ces troupes étaient animées. M. le brigadier de Horn qui commandait cette brigade, officier d'une valeur au-dessus de tout éloge, m'a toujours paru animé des meilleurs sentiments. Dévoué à son souverain, il était convaincu que l'al-

liance de la France était dans les intérêts de son maître. Tout le monde suivait son exemple.

Dans la retraite, les troupes sous ses ordres ont été divisées. V. E. n'a conservé à l'avant-garde que le 1er régiment de dragons, la batterie d'artillerie légère, le major Graumann, les hussards noirs, un bataillon du 2e régiment d'infanterie.

Le zèle et la bonne volonté des officiers et des soldats parut encore redoubler dans cette circonstance difficile. A Kelm, on annonçait que l'ennemi avait des forces imposantes. Les hussards noirs qui étaient en tête de la colonne n'hésitèrent pas à se précipiter dans la ville d'où ils chassèrent les hussards d'Issum qui l'occupaient et auxquels ils firent une trentaine de prisonniers.

A Pictupönen nous rencontrâmes la brigade du général Vlastov. On ne put atteindre que deux bataillons qui, chargés par les dragons et les hussards, mirent bas les armes. Nous avions marché pendant dix heures sans interruption.

Le 27, à 10 heures du soir, l'avant-garde entra dans Tilsit. Jusque-là les marches forcées que nous avions été obligés de faire par un froid très rigoureux et toutes les intempéries de la saison n'avaient occasionné aucun murmure.

Le 28, l'avant-garde se mit en marche à midi et se dirigea sur Ragnit. Plusieurs officiers vinrent m'observer que les troupes étaient extrêmement fatiguées et que, s'il fallait combattre, elles étaient hors d'état de rien entreprendre. Trois escadrons de hussards noirs, commandés par le major Cosel, en s'approchant de Ragnit sans aucune espèce de précaution, tombèrent dans une embuscade de 4 à 500 chevaux russes commandés par le colonel Tettenborn et furent ramenés avec vigueur pendant une demi-lieue.

Je fis former les escadrons de dragons; ce qui

arrêta la poursuite de l'ennemi qui se retira; nous entrâmes dans Ragnit.

Trois officiers et une vingtaine de hussards étaient au pouvoir de l'ennemi. Nous apprîmes que M. le capitaine de Zastrow qui était au nombre des prisonniers avait reçu plusieurs blessures. Cet officier, l'un des plus distingués de l'armée prussienne, était vivement regretté. V. E. consentit à ce que je proposasse son échange et à donner à sa place un lieutenant-colonel russe. J'envoyai le 29 M. le capitaine d'Auer[1] proposer cet échange.

Le 30, au matin, M. Rha[2] qui faisait les fonctions d'adjudant, vint, au nom des officiers, me demander la permission de conduire un chirurgien et porter de l'argent au capitaine de Zastrow. Il revint dans la soirée.

A 8 heures du soir, je reçus l'ordre de V. E. de rentrer dans la nuit à Tilsit. J'ordonnai sur-le-champ ce mouvement. Une demi-heure après M. le lieutenant-colonel de Treskow, commandant du régiment des dragons, M. le major Stiern, du même régiment, M. le major Cosel, commandant des hussards noirs, et M. le capitaine d'Auer entrèrent chez moi et, ce dernier portant la parole au nom de tous ces messieurs, m'observèrent que le temps était très mauvais, qu'on risquait de perdre beaucoup de monde, qu'il fallait attendre au lendemain matin pour se mettre en marche.

Comme je n'étais point du tout disposé à y consentir, il y eut une espèce de discussion assez vive. M. le colonel de Treskow m'observa qu'il était responsable de son régiment à son souverain et qu'il ne partirait qu'à la pointe du jour. Cependant, la colonne s'est mise en marche, malgré tous les retards et la mauvaise volonté qu'on y mettait.

1. Bachelu le nomme Aor.
2. *Sic.*

Il n'y eut que les hussards noirs qui devaient faire l'arrière-garde et qui restaient les derniers dans la ville, qui ne bougèrent pas.

Le reste de la colonne était à 5 heures du matin dans le faubourg de Tilsit.

Les dragons devaient loger dans l'intérieur de la ville. Les trouvant en bataille dans le faubourg, je témoignai mon mécontentement de ce qu'ils n'étaient point encore logés. On me dit que le colonel Treskow était allé prendre les ordres du général Massenbach et avait ordonné qu'on l'attendît. Cette démarche me parut irrégulière puisqu'il était sous mes ordres. Mais, comme cet officier jouit d'une très mauvaise réputation dans l'armée prussienne, que ses camarades ne se gênent pas de s'expliquer sur son compte, j'attribuai à une inconséquence de sa part ce qui avait un but criminel. J'ordonnai de faire rentrer les dragons dans leurs quartiers et je me rendis en ville.

A 9 heures du matin, j'appris que les dragons, les hussards, la batterie du major Graumann et le bataillon m'avaient abandonné.

Je dois ajouter que les officiers russes qui sont venus en parlementaires, au moment où V. E. est partie de Tilsit, ont paru fort étonnés de ce que l'on ne se doutait pas de la défection du corps prussien. Un d'eux nous a assuré que depuis plus de trois mois cette affaire était en négociation.

90. *Macdonald à Berthier.*

Lettre qui annonce au major-général que Yorck, ce Yorck que Macdonald attendait vainement et qu'il croyait aux prises avec l'ennemi, a traité avec les Russes.

Tilsit, 31 décembre 1812.

Monseigneur, après quatre jours d'attente, d'inquiétudes et d'angoisses, dont une partie du corps prussien a été témoin, sur le sort de l'arrière-garde qui, depuis Mitau, suivait à une marche de distance, j'apprends enfin par une lettre du général d'Yorck qu'il a décidé lui-même du sort du corps prussien.

Je joins ici copie de cette lettre sur laquelle je ne me permets aucunes réflexions ; elles sont trop accablantes.

Le général Massenbach qui était ici avec moi, avec deux batteries, six bataillons et dix escadrons, est parti ce matin sans mes ordres pour repasser le Niémen ; il va rejoindre le général d'Yorck ; il nous laisse ainsi en proie à l'ennemi et sans un homme de cavalerie.

Je rassemble à la hâte la 7e division et je la mets en marche pour Labiau ; j'ignore si je pourrai y arriver intact, étant enveloppé de toute part de cavalerie.

91. *Yorck et Massenbach à Macdonald.*

Ces lettres des deux généraux prussiens sont connues; mais on les reproduit ici d'après l'original.

Tauroggen, le 30 décembre 1812.

Monseigneur, après des marches très pénibles, il ne m'a pas été possible de les continuer, sans être entamé sur mes flancs et mes derrières. C'est ce qui a retardé la jonction avec Votre Excellence et, devant opter entre l'alternative de perdre la plus grande partie de mes troupes et tout le matériel qui seul assurait ma subsistance, ou de sauver le tout, j'ai cru de mon devoir de faire une convention, par laquelle le rassemblement des troupes prussiennes doit avoir lieu dans une partie de la Prusse orientale, qui se trouve par la retraite de l'armée française au pouvoir de l'armée russe.

Les troupes prussiennes formeront un corps neutre et ne se permettront pas des hostilités envers aucun parti. Les événements à venir, suite des négociations qui doivent avoir lieu entre les puissances belligérantes, décideront sur leur sort futur.

Je m'empresse d'informer Votre Excellence d'une démarche à laquelle j'ai été forcé par les circonstances majeures.

Quel que soit le jugement que le monde portera sur ma conduite, j'en suis peu inquiet. Le devoir envers mes troupes et la réflection (*sic*) la plus mûre me la dictent. Les motifs les plus purs, quelles qu'en soient les apparences, me guident.

En vous faisant, Monseigneur, cette déclaration, je m'acquitte des obligations envers Vous, et Vous prie d'agréer les assurances du plus profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

Le lieutenant général, d'YORCK.

Le 31 décembre 1812.

Monseigneur, la lettre du général Yorck aura déjà prévenu Votre Excellence que ma dernière démarche m'est prescrite et que je n'en pourrais changer rien, parce que les mesures de prévoyance que Votre Excellence fit prendre cette nuit, me parut suspect (*sic*) de vouloir peut-être me retenir par force ou désarmer mes troupes dans le cas présent. Il me fallut prendre cette partie (*sic*), dont je me suis servi pour joindre mes troupes à la convention que le général commandant a signée et dont il me donne l'avis et l'instruction ce matin.

Votre Excellence pardonne quand je ne suis pas venu moi-même l'avertir du procédé : c'était pour m'épargner une sensation trop pénible à mon cœur, parce que les sentiments de respect et d'estime pour la personne de Votre Excellence, que je conserverai jusqu'à la fin de mes jours, m'auraient empêché de faire mon devoir.

Je connais le cœur de Votre Excellence ; Elle ne permettra pas que les pauvres habitants de Tilsit, qui ont déjà tant souffert pendant cette malheureuse guerre, ne soient rendus encore plus malheureux par les troupes qui sont dans ce moment sous les ordres de Votre Excellence.

Daignez recevoir les assurances de ma pure estime et la plus haute considération.

Le lieutenant général, V. MASSENBACH.

92. *Macdonald à Murat.*

La célérité de Macdonald ou, comme il disait, ses jambes l'ont sauvé, lui ont permis de faire promptement sa retraite de Tilsit à Labiau. Dans sa lettre à Murat il rappelle brièvement les événements, et il envoie au roi de Naples la lettre de Yorck et celle de Massenbach annonçant tous deux qu'ils ont abandonné l'armée française. Le duc de Tarente traite de « lâche trahison », de « noire trahison » la conduite de Yorck, et il assure qu'il avait lu dans l'âme du général prussien, qu'il avait deviné dans Yorck l'ennemi le plus implacable de la France. Quant à Massenbach, il a dû suivre Yorck, son supérieur; mais, ajoute Macdonald, il fait dans sa lettre « une supposition dont les traîtres seuls sont capables »; Massenbach écrit, en effet, que les mesures de prévoyance prises dans la nuit même par Macdonald lui ont paru suspectes et qu'il a craint que le maréchal n'ait voulu le retenir par force ou désarmer ses troupes. On peut comparer la présente missive de Macdonald aux passages correspondants de ses *Mémoires*. Macdonald dit dans la lettre qu'il fut extrêmement inquiet du silence de Yorck et frappé de la sécurité des Prussiens qui l'entouraient; de même, dans ses *Mémoires*, il rapporte que les Prussiens, loin d'être inquiets sur le sort de Yorck, paraissaient ne pas s'en occuper. Il dit dans sa lettre qu'il a reçu plusieurs parlementaires, dont le premier était ce Rapatel qui déjà, devant Riga, avait tenté de nouer des intelligences avec lui (voir sur cette tentative le tome I[er] de notre *1812*, p. 112) et qu'on ne l'a reconnu qu'ensuite; de même, dans ses *Mémoires*, il rapporte qu'il n'a su que plus tard qu'il avait eu devant lui l'ancien aide de camp de Moreau. Il a eu tort, toutefois, d'écrire dans ses *Mémoires* que le deuxième parlementaire l'avait sommé de mettre bas les armes; d'après sa lettre, cet émissaire lui a notifié

simplement de quitter Tilsit. Mais dans les *Mémoires* comme dans la lettre, Macdonald indique qu'il n'a accepté la proposition d'entrer en arrangement avec le prince Repnin que pour gagner du temps. Dans les *Mémoires* comme dans la lettre il expose les procédés délicats qu'il a eus envers les Prussiens et notamment envers le bataillon qui faisait le service du quartier général : quelques heures avant le départ des troupes, lisons-nous dans les *Mémoires*, il a fait de ses propres fonds une avance au chef de ce bataillon prussien qui voulait acheter sur-le-champ quelques centaines de paires de souliers ; il ne s'agit, dans la lettre, que de cent paires de souliers ; mais le maréchal a, de sa bourse, donné cent écus alberts.

Mehlauken, 1er janvier 1813.

Sire, je reçois en ce moment la lettre que V. M. a daigné m'écrire hier. Je me suis hâté d'informer le major général de la lâche trahison du général d'Yorck Toutes les troupes prussiennes sans exception ont passé à l'ennemi, et nous nous sommes ainsi vu livrer.

La grande célérité que j'ai mise à réunir les troupes de la 7e division et à les mettre en marche nous a sauvés.

La veille de cet événement, l'ennemi avait fait de grands mouvements de cavalerie sur les deux rives du Niémen. Pour m'en garantir, je fis de nouvelles dispositions et, indépendamment des corps mobiles, j'ai investi la ville par un cordon de troupes. Jugeant mon avant-garde trop exposée à Ragnit, je la rappelai près de Tilsit, faisant seulement occuper Paskallwen.

Il était 10 heures du soir que je n'avais encore aucune nouvelle du général d'Yorck. Mon inquiétude était extrême. Je fus néanmoins frappé de la sécurité de l'état-major du général Massenbach qui était avec moi. Quelques heures auparavant, il partageait mes

craintes sur un échec considérable que les lenteurs du général d'Yorck pouvaient lui attirer.

Le général Massenbach, prévenu dans la nuit de la trahison du général d'Yorck, fit toutes ses dispositions pour le joindre, que favorisaient les ordres que j'avais donnés de se tenir prêts à combattre et à repousser l'ennemi. En un instant, toutes les troupes prussiennes, infanterie, cavalerie, artillerie, traversèrent le Niémen au pas de course par différentes routes et nous exposèrent ainsi sans défense.

Dès qu'elles furent au delà du fleuve, je reçus du général d'Yorck la lettre dont j'ai l'honneur de joindre une copie sous le n° 1, et quelques heures après, celle du général Massenbach n° 2 (Ce général fait une supposition dont les traîtres seuls sont capables).

A peine nous fûmes en mouvement que plusieurs parlementaires russes se succédèrent.

Le premier qui fut ensuite reconnu pour émigré français, ex-aide de camp du général Moreau, osa me dire qu'il était envoyé par le général Diebitsch pour savoir si j'avais quelques propositions à faire. Je répondis avec indignation et le renvoyai. C'est le même qui, précédemment, m'avait écrit une lettre dont j'ai envoyé, en son temps, copie au major général.

Un autre m'a notifié, au nom du même général, que j'aie à me retirer de Tilsit vu qu'il y entrerait de vive force. Je répondis que je l'attendais sans le craindre.

Un troisième me supplia de ménager la ville et les habitants : il craignait apparemment que, dans leur indignation, les troupes ne se portassent à tous les excès.

Enfin un quatrième vint me supplier d'accorder une entrevue au prince Repnin, donnant sa parole d'honneur que ce qu'il avait à me dire était étranger à tout ce qui venait de se passer, et surtout que les

sentiments de loyauté dont il fait profession le rendaient incapable de faire la moindre proposition qui pût blesser l'honneur et la délicatesse. J'avais d'abord refusé cette entrevue. Mais, comme le parlementaire a insinué qu'il s'agissait de quelques intérêts des deux gouvernements, considérant d'ailleurs la pénible marche de douze lieues pour gagner Mehlauken, par un dégel continu et une pluie effroyable qui a inondé toutes les routes, craignant en outre que, dénuée de cavalerie, mon arrière-garde soit chargée et dispersée par celle de l'ennemi, comme mes flancs étaient continuellement inquiétés par les Cosaques, j'ai fait dire au prince Repnin que je l'attendrais ici jusqu'à 8 heures du matin. Cette démarche me fera au moins gagner douze heures et me permettra de rallier les traînards.

J'étendrai aujourd'hui la 7e division de ce point à Labiau et les troupes y prendront position demain, et j'y attendrai les ordres de Votre Majesté.

Le général d'Yorck justifie pleinement les présomptions que j'avais contre lui. J'avais lu dans son âme qu'il était notre ennemi le plus implacable. Mais je ne le soupçonnais pas capable d'une aussi noire trahison. Du moins, je me flattais que le corps prussien ne la partagerait pas.

J'ai eu les procédés les plus délicats pour le corps prussien. J'avais une confiance pleine et entière dans ses sentiments d'honneur. Pour mieux le prouver, j'avais un bataillon prussien pour le service du quartier général. Ma garde en était formée. J'avais, deux jours auparavant, fait avancer 10.000 francs à ce bataillon ainsi qu'aux autres troupes prussiennes, et deux heures avant cette catastrophe je venais de donner de ma bourse cent écus alberts au commandant de ce bataillon pour acheter cent paires de souliers. Ces mêmes troupes m'ont lâchement abandonné, sans défense, pouvant être enlevé par l'ennemi!

93. *Macdonald à Berthier.*

La précédente lettre est datée de Mehlauken; celle-ci, du même jour, est datée de Labiau. Comme dans ses *Mémoires*, Macdonald y rapporte que le prince Repnin a voulu, lui aussi, gagner du temps,et il annonce qu'il a fait heureusement et sans être inquiété cette marche que Repnin essayait de retarder. Il demande en même temps ses instructions : la défection de Yorck entraîne un changement dans les dispositions prescrites par le roi de Naples et on doit, sans nul retard, arrêter un plan d'opérations.

Labiau, 1er janvier 1813.

Mon aide de camp Cramayel m'a remis, en arrivant ici, la lettre que V. A. m'a fait l'honneur de m'écrire hier.

L'infâme trahison des Prussiens va sans doute apporter des changements aux dispositions dont V. A. m'entretient.

J'ai informé le roi, ce matin, que je devais attendre le prince Repnin jusqu'à 8 heures à Mehlauken. L'avis, à ce qu'il prétend, ne lui étant pas parvenu à temps, il m'a fait demander de prolonger mon séjour à Mehlauken. Je n'ai pas jugé à propos d'y accéder. Mon but venait d'être rempli en gagnant une marche sur son avant-garde qui était à 6 heures du matin à Schillupikschen.

Les généraux Koutouzov, Vlastov, Diebitsch et Lewis ont passé le Niémen hier et tous sont en marche. Wittgenstein suit avec son corps.

Les Prussiens repassent ce fleuve et vont cantonner à Ragnit et environs.

Votre Altesse sait sans doute que l'empereur Alexandre est à Vilna.

Le prince Koutouzov s'est porté avec l'amiral Tchitchagov dans le grand-duché.

Notre marche d'hier et de cette nuit n'a pas été autrement inquiétée que par des partis de Cosaques. On en a tué et sabré plusieurs.

Je dépêche un officier à V. A. pour prendre ses ordres : dans les circonstances actuelles, il ne peut y avoir un instant à perdre pour arrêter des opérations dont l'importance se fait sentir d'heure en heure.

La tête de la division Grandjean est ici aujourd'hui. La queue, restée à Mehlauken, y viendra demain.

J'ai informé le général Heudelet de mon arrivée ici et des causes qui y ont donné lieu. Je l'informe en même temps de la position que je fais prendre à la 7e division, afin qu'il règle les siennes en conséquence.

94. *Berthier à Macdonald.*

Comme Macdonald (Voir la pièce 93), Murat et Berthier sentent qu'on ne peut plus, depuis la défection de Yorck, suivre le même système d'opérations, et Berthier annonce à Macdonald que le roi de Naples se transporte de Königsberg à Elbing, qu'il met à la disposition du maréchal la division Heudelet et que le duc de Tarente, prenant position à Königsberg, couvrira la Prusse orientale, Marienbourg et Danzig.

Königsberg, 1er janvier 1813.

Le Roi me charge de vous faire connaître qu'il va établir son quartier général à Elbing, M. le maréchal duc d'Elchingen reçoit l'ordre de réunir la division Heudelet avec le régiment de cavalerie de marche et son artillerie à Königsberg. Cette division est mise sous vos ordres.

La trahison du général d'Yorck ne vous permettant pas de suivre le système d'opérations que vous prescrivaient vos instructions et de prendre une position de laquelle vous eussiez couvert la Prusse orientale et les différents débouchés sur Marienbourg et Danzig, vous devez maintenant manœuvrer de manière à protéger d'un côté la garnison de Königsberg, les évacuations de l'artillerie de siège, celles des magasins d'habillement et des hôpitaux. Mais si vous veniez à être forcé d'abandonner ces dépôts et de vous retirer devant des forces supérieures, vous devrez donner des ordres au gouverneur et faire détruire tout ce qu'il n'aura pu évacuer. D'un autre

côté, destiné avec vos troupes à faire la garnison de Danzig, vous devez prendre une position telle que, dans aucun cas, l'ennemi ne puisse arriver devant cette place avant vous.

Lorsque vous aurez pris position à Königsberg, M. le maréchal duc d'Elchingen en partira avec la division Marchand pour se rendre à Marienbourg. Vous devrez donner tous les jours et deux fois par jour, si les circonstances l'exigeaient, de vos nouvelles.

Telles sont les dispositions que le Roi m'a dictées et m'a ordonné de vous faire connaître.

P.-S. — La brigade de dragons du général Cavaignac, faisant partie de la division Heudelet, restera à votre disposition.

95. *Berthier à Augereau.*

En même temps qu'il envoie à Macdonald les instructions de Murat, Berthier annonce à Augereau qui commande à Berlin, la défection de Yorck et l'engage à être sur ses gardes, à se concerter avec notre ambassadeur Saint-Marsan.

Königsberg, 1er janvier 1813.

Monsieur le duc de Castiglione, le Roi me charge de vous prévenir confidentiellement que le duc de Tarente, après avoir attendu plusieurs jours à Tilsit le général d'Yorck formant son arrière-garde à un jour de marche, en a reçu hier une lettre par laquelle ce général lui mande que, se trouvant dans une position à être entamé sur ses flancs et sur ses derrières, il a cru devoir faire une capitulation avec les Russes, par laquelle lui et son corps restent neutres dans la partie de la Prusse que nous avons évacuée, à la rive droite du Niémen.

Est-ce le général d'Yorck qui a trahi son souverain?

Dans cette circonstance, vous sentirez combien il est essentiel d'être sur ses gardes. Voyez M. de Saint-Marsan. Je lui expédie un courrier et j'en expédie également un à l'Empereur.

Le duc de Tarente se trouve réduit à 5.000 hommes de cavalerie. Il paraît que le Roi ne peut faire autrement que de se reployer sur la Vistule

96. *Ney à Berthier.*

Ney, toujours résolu, net et plein de sang-froid, annonce dans cette lettre les mesures qu'il a prises et la façon dont il a « réglé le service; » on sait qu'il commande provisoirement toutes les forces qui viennent à Königsberg et qui s'y rassemblent.

Königsberg, 1er janvier 1813.

Monseigneur, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ce soir de Brandenbourg.

J'ai réuni chez moi les généraux Marchand, Lagrange et Baste pour régler le service et arrêter les mesures à prendre selon les circonstances.

Le général Baste part cette nuit pour Pillau. Il entretiendra le général Castella de ce qu'il est convenable de faire pour mettre cette place à l'abri de toutes les tentatives que les Prussiens pourraient faire pour s'en emparer. Je vous mets sous les yeux le rapport que ce général a reçu de l'officier supérieur de marine établi à Laptau. Cet officier va recevoir l'ordre de rentrer à Pillau.

J'ai fait rentrer ce soir deux bataillons de la 9e demi-brigade provisoire; ils gardent les portes de Gumbinnen et de Pillau.

J'expédie l'ordre aux lanciers du 9e régiment de se rapprocher demain de Königsberg vers Quednau.

Le général Marchand et les dragons du général Cavaignac occuperont demain le faubourg de Brandenbourg et les maisons sur la gauche de la Pregel. La cavalerie éclairera toutes les communications de

Wehlau et de Friedland qui aboutissent à Königsberg.

Le général Lagrange adresse à V. A. S. un rapport sur la situation de la place ; tout est tranquille dans l'intérieur et aux environs.

Plusieurs rapports annoncent que l'ennemi marche par le Kurische Nehrung.

La passe de Pillau au Frische Haff est dégelée; mais il y a des bateaux en assez grande quantité pour débarquer sur le Frische Nehrung, route de Danzig, tout ce qu'on voudra envoyer par cette voie.

Le général Heudelet m'écrit hier à 4 heures du soir et ne me donne aucun renseignement sur l'ennemi; je vous mets la lettre sous les yeux. Un de mes aides de camp est parti ce matin à 7 heures pour lui porter l'ordre de mouvement ; il est 9 heures, et je n'ai encore aucune réponse. Je lui ai envoyé le duplicata par un second officier à la chute du jour.

Je vous adresse, Monseigneur, une lettre du général Ledru contenant l'état de situation du 3e corps d'armée et des détails sur ce qui se passe à Marienbourg.

97. *Ney à Macdonald.*

Tout en mandant à Berthier les mesures qu'il a prises, Ney écrit à Macdonald pour lui exprimer cordialement le plaisir qu'il aura à « renouveler connaissance » avec lui, et en même temps il lui annonce, au nom de Murat, que la division Heudelet, sur l'ordre du vice-roi, se replie sur Königsberg.

Königsberg, 1er janvier 1813.

Le roi, en partant ce matin de Königsberg pour Elbing, m'a chargé, mon cher maréchal, de lui transmettre vos dépêches et de vous annoncer que les 30e et 34e divisions d'infanterie, un régiment de cavalerie et la brigade de dragons du général Cavaignac doivent attendre votre arrivée ici avant de mettre à exécution les dispositions ultérieures prescrites par Sa Majesté.

Le général Heudelet qui occupe Taplacken, avec la tête de la 30e division, a dû se mettre en marche ce soir ou s'y mettra demain matin, en sorte qu'il arrivera à Königsberg presque en même temps que vos troupes.

J'aurai beaucoup de plaisir, mon cher maréchal, à renouveler connaissance avec vous et à vous assurer de vive voix de toute l'estime et de l'attachement que je vous ai voués.

98. *Macdonald à Berthier.*

Macdonald, sur l'ordre de Murat transmis par Berthier et par Ney, marche sur Königsberg. Mais il apprend que la division Heudelet, placée sous ses ordres, marche sur Königsberg, elle aussi. Or, jusque-là, elle couvrait sa droite qui, dès lors, peut être tournée, et il se plaint dans ces deux lettres, surtout dans la seconde, de la « précipitation » qui compromet ses troupes. Il ordonne donc à la division Heudelet de rester à Waldau et de continuer à protéger sa droite. A noter les détails qu'il donne sur l'esprit de la population qu'il qualifie de très mauvais : non seulement il y a des rixes entre officiers polonais et officiers prussiens, mais les dispositions des habitants de la campagne font craindre un soulèvement qui pourrait devenir général.

I

Labiau, 2 janvier 1813, 8 heures du matin.

Monseigneur, je viens de recevoir du général Heudelet l'avis qu'il part ce matin de Wehlau pour se porter en deux marches sur Königsberg.

Je suppose que ce mouvement précipité est la conséquence des informations que j'ai transmises à V. A. par mes lettres de Tilsit et de Labiau. Je n'ai reçu d'Elle jusqu'à ce moment aucune réponse ni disposition, et je crains que ses ordres ne soient interceptés.

Un très mauvais esprit se manifeste. Déjà quelques rixes ont eu lieu ici hier soir entre des officiers polonais et prussiens. Nous ne devons pas nous

dissimuler que l'opinion des habitants nous est très défavorable, surtout parmi les campagnards, et une insurrection, ou au moins un soulèvement qui par la suite peut devenir général, est à prévoir.

C'est par cette raison qu'il faut prendre ses mesures d'avance; car il y a toute probabilité que l'on s'attachera à intercepter nos communications, si l'on ne peut nous faire d'autre mal.

Comme V. A. m'a fait dire par mon aide de camp Cramayel qu'Elle m'attendait à Königsberg, je m'y rendrai demain, désirant d'ailleurs recevoir toutes les instructions verbales, et par écrit, pour le cas où je continuerai à être séparé du quartier général.

J'envoie à V. A. duplicata de mes dépêches d'hier. Je l'informe en même temps qu'au lieu de venir à Labiau, mon arrière-garde restera aujourd'hui au débouché de la forêt, à moins qu'elle ne soit contrainte à se retirer plus en arrière. La tête de la division Grandjean arrivera aujourd'hui à Kaymen. Je me suis décidé à commencer de replier cette division sur Königsberg, d'après la connaissance que j'ai du mouvement du général Heudelet.

Je serai ce soir à Kaymen.

II

Kaymen, 2 janvier 1813, 8 heures du soir.

Monseigneur, je reçois seulement à 8 heures, ce soir, copie de la lettre que V. A. m'a fait l'honneur de m'écrire hier et que m'adresse le duc d'Elchingen.

C'est une fatalité que cette précipitation de relever, sans m'en prévenir, la division Heudelet de ses positions de Taplacken et de Tapiau sur Königsberg. Ce mouvement compromet essentiellement la 7e division.

J'ai informé V. A., de Tilsit, que je me dirigeais sur Labiau; mais il fallait le temps d'y arriver.

L'arrière-garde, ainsi que je l'ai mandé, n'y sera réunie que demain. Si l'on eût abandonné aujourd'hui la forêt de Baumwald, l'ennemi inonderait déjà de sa cavalerie la plaine de Labiau et pourrait insulter demain les faubourgs de Königsberg.

Puisque l'intention du roi était de me donner la division Heudelet, il fallait la laisser dans ses positions de Wehlau et de Taplacken. Ma nouvelle ligne se serait établie sur la Deime. Les mouvements auraient été simultanés par des opérations combinées.

Pour réparer, s'il est possible, l'inconvénient de ce mouvement, j'envoie l'ordre au général Heudelet de rester à Waldau et de porter son avant-garde à Kuxtern, d'où, par des partis, il protégera le flanc droit de la 7e division.

Je ne sais si mon arrière-garde a été inquiétée. Je me flattais de faire ma cour demain au Roi et à Votre Altesse; mais j'apprends que Sa Majesté est partie hier pour Elbing.

Je ne connais point les articles du traité du lâche d'Yorck. Je sais seulement que le corps prussien restera neutre deux mois et qu'il doit occuper, en attendant, Memel, Labiau et Tilsit. J'ai également appris que toutes les troupes de Memel ont capitulé, quoique je leur aie fait donner l'ordre de se retirer avec les marins du colonel Proteau et le bataillon de marche. Cet ordre était parvenu le 20 au commandant. Il avait tout le temps convenable et le Nehrung qu'il pouvait suivre sans être même inquiété. Mais il paraît que c'était un parti pris.

Je recueille maintenant une foule de circonstances qui prouvent que depuis longtemps on négociait clandestinement avec l'ennemi. C'est M. Rapatel, aujourd'hui colonel au service de Russie, qui était le digne ministre de cette œuvre d'infamie.

99. *Ney à Berthier.*

Renseignements de Ney non seulement sur l'arrivée prochaine de Macdonald et sur les mouvements de la division Heudelet, mais sur les dispositions de la population de Königsberg. Elle semble, dit le maréchal, menacer les Français, et en voyant avec quelle activité le gouvernement prussien lève les recrues, le duc d'Elchingen se dit que la Prusse s'apprête à jouer un grand rôle militaire; mais sera-ce pour, sera-ce contre les Français?

Königsberg, 2 janvier 1813.

Monseigneur,

Les dépôts d'infanterie et de cavalerie prussiennes qui étaient à Königsberg et environs ont reçu l'ordre du roi, leur maître, de partir en toute hâte pour se diriger sur Graudenz, et ils se sont mis en marche ce matin. La levée des recrues se continue dans ce pays avec la plus grande activité, et elle est telle qu'on peut apercevoir que la Prusse s'apprête à jouer, pour ou contre nous, un grand rôle militaire. On dit ici publiquement que cette puissance mettra 100.000 hommes en campagne.

La précipitation du départ des troupes prussiennes a occasionné quelques rumeurs dans la ville. J'ai de suite fait arriver la cavalerie du général Cavaignac pour faire des patrouilles. Les habitants semblent nous menacer; mais nous sommes en mesure de les réprimer.

Le maréchal duc de Tarente arrivera ici sans

doute demain matin de bonne heure ; je m'entretiendrai avec lui de tout ce qui peut intéresser le bien du service.

Le général Heudelet couche aujourd'hui entre Kuxtern et Waldau. Il arrivera demain à Königsberg ; il est en communication avec M. le duc de Tarente auquel il a fait part de son mouvement.

Une reconnaissance que le général Heudelet a dirigée sur la route d'Insterbourg a appris des habitants que le gros des Cosaques s'est dirigé, moitié sur Elbing, moitié sur Pillau ; cette dernière partie de la nouvelle n'est pas croyable.

P.-S. — Je vous fais passer le rapport que je reçois à l'instant de M. le maréchal Macdonald.

100. *Berthier à Macdonald.*

D'Elbing, — où, selon lui, l'esprit est assez bon, — Berthier, au nom de Murat, envoie à Macdonald l'ordre de tout évacuer de Königsberg sur Danzig et de mettre Pillau en état de défense.

Elbing, 3 janvier 1813.

Le Roi est arrivé ici aujourd'hui.

Nous avons trouvé l'esprit assez bon sur la route et dans cette ville.

Le duc d'Elchingen a dû mettre à votre disposition le général Heudelet avec ses douze bataillons, le régiment provisoire du colonel Farine et la brigade de dragons du général Cavaignac.

Le Roi vous recommande de mettre Pillau en bon état de défense, de lui donner la garnison nécessaire et de presser l'évacuation de toutes les choses qui ne vous sont pas utiles, de Königsberg sur Danzig.

Le Roi attend de vos nouvelles.

S. M. ne peut s'en référer qu'aux instructions générales qu'Elle vous a fait donner.

Il paraît que le Roi se rendra demain à Marienbourg.

101. *Berthier à Ney.*

Berthier rappelle ses instructions ou plutôt celles de Murat : évacuer ou détruire tout ce qui à Königsberg pourrait être utile à l'ennemi. Mais le roi de Naples, en ce moment, voudrait la paix, et, puisque Macdonald a eu sans doute une entrevue avec le prince Repnin, on pourrait faire une convention qui fixerait les quartiers d'hiver, et déjà Berthier détermine la ligne de démarcation.

Brandenbourg, 3 janvier 1813, 6 heures du matin.

J'ai reçu vos lettres du 2 janvier et le Roi a reçu celle que vous lui avez envoyée du duc de Tarente. S. M. part ce matin pour Elbing sans avoir reçu de nouvelles du duc de Tarente et sans connaître le résultat de l'entrevue que devait avoir ce maréchal avec le prince Repnin. Dans tout état de choses, faites connaître au duc de Tarente qu'il ne peut être question que de dispositions pour prendre réciproquement ses quartiers d'hiver. S. M. approuverait une convention par laquelle nous prendrions la ligne de la Pregel, conservant Pillau, l'entrée du Nehrung de Memel, Labiau, la Pregel et une ligne qui passerait par Willenberg et Pultusk, le prince de Schwarzenberg couvrant Varsovie et le grand-duché.

Le Roi consentirait à une pareille proposition. Mais, dans tous les cas, il ne faut pas se laisser amuser et perdre du temps parce que les Russes se vantent de s'être servis avec avantage de ce moyen contre nous.

Des ordres ont été donnés à tous les chefs du

génie, de l'artillerie et de l'administration, de pourvoir à tout ce qui est nécessaire à la place de Königsberg et à Pillau, d'employer humainement tous les moyens possibles pour faire évacuer tout ce qui nous appartient, et enfin de prendre vos ordres et ceux du duc de Tarente pour faire détruire tout ce qu'on ne pourrait emporter, quand ils seront prévenus par vous ou par le duc de Tarente que l'on doit évacuer Königsberg. La lettre à ce maréchal, dont je vous ai envoyé copie, dit tout cela.

102. *Ney à Macdonald.*

Ney annonce à Macdonald qu'il l'attend à Königsberg pour être relevé et pour gagner ensuite, sur l'ordre du roi de Naples, Marienbourg où il prendra le commandement des 2e et 3e corps, deux corps qui comptent ensemble 2.400 hommes !

Königsberg, 3 janvier 1813.

Vous trouverez ci-joint, mon cher maréchal, copie des lettres du major général en date du 1er de ce mois.

Par la première, S. A. S. me donne l'ordre de réunir le plus tôt possible à Königsberg les douze bataillons de la division Heudelet et d'y attendre une nouvelle destination personnelle.

Par la seconde, il me prescrit de me mettre en marche avec la 34e division pour me rendre à Marienbourg immédiatement après votre arrivée à Königsberg.

Je vous prie, mon cher maréchal, de me dire si je puis me mettre en mouvement pour exécuter ce dernier ordre dans la journée de demain ou dans celle d'après-demain.

Dans le cas cependant où les mouvements de l'ennemi deviendraient assez inquiétants pour que vous pensiez avoir besoin des troupes du général Marchand, je les laisserais à votre disposition et partagerais avec vous le commandement des troupes jusqu'au moment où vous jugeriez que je puis, suivant l'ordre que j'en ai reçu, me rendre à Marienbourg où se trouvent les 2e et 3e corps qui présentent ensemble un effectif d'environ 2.400 hommes, tant officiers que sous-officiers et soldats.

103. *Saint-Marsan à Berthier.*

Deux lettres de Saint-Marsan à Berthier.

Boileau, aide de camp de Macdonald, est arrivé à Berlin, apportant la nouvelle de la défection de Yorck, et, à cet instant, Saint-Marsan, Hardenberg et le prince de Hatzfeld dînent chez Augereau. L'ambassadeur s'écrie que la lettre de Yorck est vraiment inexcusable (Cf. la pièce 108) et Hardenberg paraît « atterré. » De même, Frédéric-Guillaume assure qu'il a failli en avoir une attaque d'apoplexie. Le ministre et le roi semblent être, selon Saint-Marsan, de la meilleure foi du monde. Mais Saint-Marsan et Narbonne, alors à Berlin, demandent des mesures énergiques. Le roi désavoue formellement la convention signée par Yorck, ordonne d'arrêter ce général, le remplace par Kleist; l'ordre sera publié partout; Murat disposera comme il voudra du contingent prussien. C'est le lieutenant-colonel Natzmer qui porte et à Murat et aux troupes prussiennes les déterminations de Frédéric-Guillaume pendant que le prince de Hatzfeld court à Paris exprimer à l'Empereur l'indignation royale.

I

Berlin, 4 janvier 1813, 8 heures du soir.

Monseigneur, l'estafette de Paris passe en ce moment. J'en profite à la hâte pour annoncer à V. A. S. que M. Boileau, aide de camp de M. le maréchal duc de Tarente, m'a remis sa dépêche du 1er, il y a environ deux heures. J'espère pouvoir le réexpédier demain dans la matinée avec les déterminations du roi. M. de Narbonne et moi avons insisté sur les mesures

les plus énergiques, les plus promptes, les plus éclatantes et les plus patentes. M. de Hardenberg qui a paru atterré de la nouvelle espère les obtenir encore ce soir du roi. J'en aurai le résultat à minuit.

II

Berlin, 4 janvier 1813.

Monseigneur, le roi vient d'envoyer M. de Hardenberg chez moi, pour me communiquer ses déterminations. Les voici :

S. M. fera partir demain, au plus tard, à midi, un de ses aides de camp, le lieutenant-colonel Natzmer, pour se rendre auprès de S. M. le roi de Naples. Cet officier portera la nomination du général Kleist comme lieutenant général commandant le contingent. Il portera aussi le désaveu formel de la convention signée par le général d'Yorck, l'ordre au général Kleist de faire arrêter cet officier général, s'il y a moyen, et de le faire conduire à Berlin; enfin, l'injonction de disposer du contingent selon que S. M. le roi de Naples l'ordonnera et d'exécuter en tout les ordres de S. M. sicilienne qui sera priée de faire accompagner M. de Natzmer, pour qu'il puisse remplir la commission dont il est chargé, et aussi de faire mettre à l'ordre du jour de l'armée française les résolutions du roi; elles le seront également à Berlin, à Potsdam, en Silésie, et on les insérera dans les gazettes.

Le prince Hatzfeld reçoit ordre de se rendre à Paris. Il portera à S. M. l'Empereur l'expression des sentiments du roi, de son attachement à la cause de Sa Majesté Impériale et de son indignation de ce qui vient de se passer.

Le roi s'occupera incessamment des moyens de réunir un autre contingent; mais sur cet objet, il

met en avant l'extrême détresse de ses finances et demande quelque acompte sur les avances faites jusqu'ici.

Jusqu'à ce moment le général d'Yorck n'a point rendu compte au roi de ce qu'il a fait. Le comte Henckel[1], aide camp du roi, qui a quitté ce général le 27 et est arrivé ici avant-hier, a seulement rapporté que le général d'Yorck croyait devoir se trouver dans le cas de ne pas percer et de capituler.

On n'apprendra cette nouvelle à Berlin qu'en apprenant aussi les mesures adoptées par le roi ; ce qui neutralisera, je l'espère, l'effet que pourra produire un pareil scandale.

Le roi et son ministre paraissent de la meilleure foi. Sa Majesté a paru très inquiète et très affectée du danger que court M. le maréchal duc de Tarente. Si le corps est rentré en Prusse, le roi ne désespère point que le général Kleist ne le ramène aux ordres de S. M. le roi de Naples. Mais il me paraît difficile que l'ennemi et le général d'Yorck s'exposent à cette chance. Ils ne laisseraient venir le corps en Prusse qu'autant que le roi aurait approuvé la convention.

Je réexpédie de suite M. Boileau avec ces notions. M. de Natzmer le suivra à quinze ou dix-huit heures de distance.

J'ai l'honneur d'être, avec une respectueuse considération, Monseigneur, de Votre Altesse Sérénissime le très humble et très obéissant serviteur.

De Saint-Marsan.

1. Saint-Marsan écrit Enkel.

104. *Berthier à Augereau.*

Nouvel appel de Berthier au duc de Castiglione : il faut se tenir sur ses gardes, il faut mettre en défense Stettin et Küstrin, il faut se concerter avec Saint-Marsan, il faut savoir ce que pense, ce que veut le roi de Prusse.

Elbing, 5 janvier 1813.

Je pense que d'après la conduite du général d'Yorck vous aurez prévenu les garnisons de Stettin et de Küstrin de se tenir sur leurs gardes. Donnez les ordres pour que ces deux places soient mises en état de défense. Vous êtes sur les lieux et à même de juger l'opinion du roi. Voyez M. de Saint-Marsan.

105. *Berthier à Macdonald.*

Macdonald, apprenant que les Russes ont passé la Pregel et craignant que ses troupes n'aient le dessous dans un combat qui s'engagerait aux portes de Königsberg, Macdonald a évacué la ville dans la soirée du 4 janvier pour se porter à Brandenbourg. Mais il doit également évacuer Brandenbourg, et Berthier lui fait, au nom de Murat, des recommandations assez inutiles (voir la pièce 109, page 339).

Elbing, 5 janvier 1813.

Le Roi, monsieur le duc, me charge de vous faire connaître qu'il espère que vous contiendrez l'ennemi qui, trop heureux de pouvoir s'établir à Königsberg et sur la Pregel, ne vous fera certainement suivre que par de la cavalerie. L'ennemi, d'ailleurs, perd chaque jour de ses forces par l'obligation où il est de faire occuper ses derrières, surtout par celles qu'il sera obligé de laisser à Königsberg. Sa Majesté vous recommande de ne pas trop vous fier aux rapports des Prussiens qui exagèrent la force et les mouvements de l'ennemi, en raison de l'envie qu'ils ont de nous voir abandonner leur pays. Le Roi ordonne que vous fassiez détruire ou brûler tous les affûts et voitures d'artillerie que vous trouverez abandonnés sur la route et que vous ne pourrez pas faire emmener, et ce serait une très bonne chose si vous pouviez parvenir à faire casser les tourillons de chaque pièce[1].

1. Berthier avait recommandé la même mesure le 14 novembre, à la veille de quitter Smolensk : « Quant aux canons qu'on ne

Vous devrez aussi faire détruire les effets d'habillement qui se trouvent à Brandenbourg, si vous ne pouvez pas parvenir à les faire transporter.

J'écris au duc d'Elchingen de faire tenir la division Marchand pas plus loin d'une journée de marche de votre corps.

pourra pas emmener, l'artillerie fera scier les tourillons et les fera enterrer. »

106. *Berthier à Macdonald.*

Lettre de Berthier qui ordonne à Macdonald, au nom de Murat, non plus de se retirer en évacuant ou en brûlant les effets d'artillerie et les effets d'habillement, mais de combattre! Le roi de Naples veut réunir toutes les forces dont il dispose ou croit disposer — 20.000 hommes — pour accabler l'ennemi.

Elbing, 5 janvier 1813, à minuit.

Le Roi m'ordonne de vous faire connaître, monsieur le maréchal, que son intention est que vous preniez une bonne position sur Braunsberg. Sa Majesté est décidée à ne plus évacuer de terrain sans combattre. Elle va, à cet effet, réunir aux divisions Grandjean et Heudelet celle du général Marchand. La garde impériale, infanterie et cavalerie, a l'ordre de se tenir prête à marcher au premier avis que vous nous donnerez sur le mouvement de l'ennemi. Ainsi, monsieur le duc, le Roi compte qu'il pourra opposer à l'ennemi 6.000 hommes de la division Grandjean, 8.000 hommes de la division Heudelet, 3.000 hommes de la division Marchand, environ 2.000 hommes de la garde, 1.800 chevaux et 50 à 55 pièces de canon : ce qui ferait une force effective d'environ 20.000 hommes, indépendamment de 1.100 hommes qui partiront demain matin de Marienbourg pour venir joindre la division du général Marchand.

Il est présumable que l'ennemi n'aura pas d'abord la même force à nous opposer, surtout en infanterie. Quant à sa cavalerie, elle sera presque nulle, le pays

se trouvant extrêmement boisé depuis Frauenbourg jusque sur les hauteurs d'Elbing.

Vous devrez constamment observer votre droite dans la direction de Mehlsack et de Wormditt afin d'être informé des mouvements que l'ennemi pourra faire de ce côté. Le Roi pense que la division du général Marchand serait très bien placée sur le village de Stangendorf, prête à occuper les hauteurs de Frauenbourg.

S. M. désire avoir l'état bien exact de votre artillerie ainsi que de vos munitions. Je vous prie de m'envoyer cet état et de me faire connaître en même temps quelles sont vos ressources, quant aux ambulances.

Il existe ici des subsistances en tous genres. Il sera nécessaire que vous vous occupiez des moyens de transport pour y envoyer chercher des vivres. Ceux des environs d'Elbing sont insuffisants; ils sont d'ailleurs employés pour faire les versements sur Danzig.

107. *Macdonald à Berthier.*

Macdonald annonce que la population de Königsberg, exaspérée, a insulté, menacé, provoqué, maltraité les Français avant leur départ, qu'elle a délivré des officiers russes prisonniers et désarmé leur escorte. Il assure que le soldat et l'habitant sont « montés » contre nous. Avec raison, il juge que Pillau ne devrait pas être défendu et que sa garnison est sacrifiée à l'avance.

Brandenbourg, 5 janvier 1813.

Monseigneur, j'ai reçu hier à 10 heures du soir à Kallgen la lettre que V. A. m'a fait l'honneur de m'écrire le 4. Je suis charmé d'apprendre que nous trouverons un meilleur esprit à Elbing qu'à Königsberg.

L'exaspération des habitants de cette ville a falli faire explosion générale hier. Il a fallu beaucoup de prudence et de fermeté pour la prévenir. Il y a eu des insultes, provocations, menaces, voies de fait. Un magasin de souliers a été pillé, et la garde désarmée. Vingt et un officiers russes ont été délivrés de leur escorte et celle-ci désarmée.

A Labiau, les habitants ont pillé dans les rues de malheureux blessés.

Hier soir, trois soldats ont été assassinés en deçà du faubourg de Brandenbourg, deux canonniers ont été empoisonnés dans la ville, etc., etc.

J'ai pu remarquer moi-même combien le militaire prussien et l'habitant sont montés contre nous.

J'avais fait dire aux magistrats de contenir; mais ils n'ont pas daigné répondre.

J'ai rendu compte au Roi et à V. A. des motifs de nos mouvements et qu'a nécessité celui du retour de la division Heudelet (*sic*). L'ennemi avait jeté 300 chevaux sur la rive gauche de la Pregel; il entrait hier matin par la porte de Friedland au moment où je faisais déboucher une tête de colonne pour garder ce point; on les a repliés jusqu'au delà de Jérusalem.

J'apprends que les Cosaques sont entrés à Königsberg avant que notre arrière-garde en soit sortie; mais sans résultat.

V. A. me recommande trop tard la garnison et les approvisionnements de Pillau. Le général Lagrange s'en est occupé. C'est un sacrifice que cette garnison. Il valait mieux avoir l'air de confier cette place aux Prussiens que de risquer de perdre des garnisons l'une après l'autre.

P.-S. — Je pense pouvoir aller aujourd'hui jusqu'à Heiligenbeil; la division Grandjean a un extrême besoin de repos pour s'armer, s'habiller et se reposer.

108. *Saint-Marsan à Berthier.*

Nouvelle lettre de Saint-Marsan au major général. Yorck a envoyé à Berlin un de ses officiers — le capitaine de Schack — avec une lettre et une copie de la capitulation. Natzmer porte ces deux pièces à Murat. Mais la convention porte que, si le roi ne la ratifie pas, le contingent prussien ne servira pas de deux mois. Que pensera Murat de cette condition? Le contingent prussien est sous ses ordres, et Frédéric-Guillaume laisse le roi de Naples décider.

Berlin, 5 janvier 1813.

Monseigneur, au moment où M. de Natzmer, aide de camp de S. M., allait partir pour se rendre auprès de S. M. le roi de Naples, ainsi que je l'ai annoncé hier au soir à V. A. S., est arrivé un officier du corps du général d'Yorck avec une lettre de ce général au roi et copie de la capitulation.

M. de Natzmer porte ces deux pièces à S. M. Elles sont dans un style différent de la lettre vraiment inconcevable que M. le général d'Yorck a écrite à M. le duc de Tarente. Votre Altesse Sérénissime y verra que, si le roi ne ratifie point la convention et rappelle les troupes pour les réunir à l'armée française, il est stipulé qu'elles ne pourront servir qu'après deux mois.

Le roi n'a point changé d'opinion. M. de Natzmer part avec les mêmes instructions. Seulement, Sa Majesté l'a chargé de prendre les ordres de S. M. le roi de Naples pour savoir si l'on doit ou non accepter la condition des deux mois pour ravoir les

troupes. Le contingent est sous les ordres du roi de Naples. Sa Majesté peut mieux juger des circonstances du moment, et le roi de Prusse s'en rapporte avec confiance à ce qu'Elle jugera convenable.

109. *Macdonald à Berthier.*

Les lettres de Macdonald deviennent de plus en plus intéressantes et importantes. En voici deux, du 6 janvier. Il montre de nouveau que tout le monde, ou peu s'en faut, est contre nous et pour les Cosaques, et, à vrai dire, les Français pillent, et les Russes qui se conduisent bien[1] sont accueillis avec allégresse, comme s'ils venaient affranchir la contrée. Aussi les habitants fuient avec leurs chevaux et leurs bestiaux devant les Français qui ne trouvent pas, même en payant, d'attelages pour leur artillerie. Aussi des paysans ont-ils fait feu sur l'arrière-garde et tué plusieurs soldats. Aussi l'ennemi est-il audacieux dans la poursuite, et sa cavalerie déborde la gauche de Macdonald, arrive avant lui à Heiligenbeil. Le maréchal expose, en outre, l'extrême lassitude de ses troupes et leur dénument. Il raille presque les projets de Murat. On lui propose d'envoyer des voitures à Elbing pour y chercher des vivres qui abondent; mais il faut quatre jours de marche pour aller à Elbing et en revenir! On lui propose de couper, de scier les tourillons des canons qu'il abandonne; mais il n'a pas les moyens de couper et de scier ces tourillons! On lui ordonne de défendre la position de Braunsberg, et certes elle est très bonne; mais non dans ces circonstances, dans cette saison. Toutefois, puisqu'on le veut, il va combattre.

1. Voir dans notre tome I, p. 287, la lettre où Mortier annonce que les Cosaques ont dit à Wehlau qu'ils venaient en Prusse comme amis; ils ont payé comptant tout ce qu'ils ont pris, ils n'ont pas touché aux magasins, ils ont même donné de l'argent aux pauvres!

I

Hoppenbruch, 6 janvier 1813, 5 heures du matin.

Monseigneur, j'ai reçu cette nuit les deux lettres que V. A. m'a fait l'honneur de m'écrire les 4 et 5; la première est un avis de dispositions prescrites au général Rapp.

L'ennemi ne s'est point arrêté à Königsberg. Il m'a très vivement suivi hier et j'ai été obligé de faire volte-face pour le contenir. A la vérité, il n'a montré que de la cavalerie et de l'artillerie. Son infanterie suit.

J'ai pensé qu'il n'y avait qu'une indispensable nécessité qui pût nous engager à combattre. Ce n'est que retarder l'ennemi de quelques heures et perdre inutilement des braves sans objet.

L'ennemi n'a pas besoin de garder ses derrières. L'opinion de la grande masse des Prussiens et notamment du militaire est pour lui. Il est vrai de dire qu'il se conduit avec beaucoup de sagesse et de circonspection. Il est reçu comme un libérateur qui vient délivrer le pays de notre oppression, tandis que nous, nous le saccageons. La 34[e] division qui me précède pille partout. La division Heudelet suit cet exemple et la 7[e] division que j'avais si bien disciplinée est déjà infectée du mauvais air qu'elle a respiré après avoir repassé le Niémen.

Les villes sont néanmoins respectées. Il n'a pas été fait le moindre tort à Königsberg. Ce sont les campagnes qui souffrent. Les habitants prennent partout la fuite. Nous ne pouvons pas trop nous hâter de gagner la protection des places, puisqu'on veut les tenir, pour donner quelque repos aux troupes, les réparer et rappeler l'ordre et la discipline. La 7[e] division surtout est exténuée de fatigue. Elle est dans un état pitoyable sous le rapport de l'habillement et

de l'armement. En arrivant sous Danzig, elle aura marché un mois sans interruption et se sera fondue de moitié. Il est impossible que, dans l'état actuel des choses, on puisse tenir la campagne dans une telle saison, sans quelque temps de repos. Les Polonais sont couverts de haillons et presque tout à fait sans chaussures. Les dépôts de ces corps qui avaient été envoyés en Samogitie ont perdu l'habillement, et les recrues ont été jetées dans Pillau.

La cavalerie, sous le rapport des chevaux et des hommes, est trop jeune pour être opposée à celle de l'ennemi, on l'a laissée sans moyens et sans ressources, les officiers ont épuisé leur bourse pour le ferrage qui est nul.

Les chevaux d'artillerie et le matériel lui-même ne peuvent plus aller sans repos et sans réparations. Depuis trois mois ils sont constamment au bivouac. Je ne peux pas dissimuler à Votre Altesse que tout le monde est exténué. La 7e division est sans solde depuis cinq mois. Il me reste à lui demander positivement[1] si je dois me porter sur Marienbourg ou sur Danzig. D'Elbing on peut prendre la route de cette dernière ville dans cette saison. J'ai envoyé pour la reconnaître.

L'ennemi était avant-hier à Schippenbeil. J'en ignore la force. Mais je crois que ce ne sont encore que des partis de Cosaques. On m'assure qu'une colonne ennemie est déjà sur la Passarge; je doute de la vérité de ce fait. Nous devons nous attendre que l'ennemi ne s'arrêtera pas et je ne sais jusqu'où il ira. Il est certain qu'il va opérer sa jonction sur la Vistule avec le général en chef Koutouzov et l'amiral Tchitchagov.

On me dit que le prince Schwarzenberg a fait un petit arrangement tacite avec les Russes pour se

1. A demander à Votre Altesse.

retirer tranquillement. Je ne sais si c'est pour couvrir Varsovie ou la Galicie autrichienne.

J'aurais bien le désir de causer avec le Roi et avec Votre Altesse; mais je ne sais où les joindre.

P.-S. — L'action d'hier a duré trois ou quatre heures. Notre perte est insignifiante. On est resté en présence. On croit avoir démonté deux pièces à l'ennemi.

II

Braunsberg, 6 janvier 1813.

Monseigneur, j'ai reçu, avant d'arriver ici, la lettre que V. A. m'a fait l'honneur de m'écrire le 5 à minuit.

Dans d'autres circonstances et dans une autre saison, j'aurais trouvé le poste très bon à défendre. Mais les mouvements de l'ennemi sur ma droite, faisant face à lui, son audace dans la poursuite, tous les motifs que j'ai détaillés à Votre Altesse et au Roi, et le manque de vivres, sont autant de raisons qui nous forceront de l'abandonner. Néanmoins je le tiendrai, puisque le Roi l'ordonne.

J'ai déjà mandé que tous les habitants fuient avec leurs chevaux et bestiaux. Je suppose que s'il eût été possible de réunir des chevaux, même en payant, on n'aurait pas abandonné plusieurs pièces d'artillerie de siège, beaucoup d'affûts et de caissons chargés d'affûts.

Lors même que l'on pourrait réunir une certaine quantité de voitures, elle serait insuffisante pour pourvoir le 10e corps de vivres. Je fais remarquer à Votre Altesse le temps nécessaire pour les réunir : deux jours de marche pour aller à Elbing, autant pour en revenir; d'où il faut conclure qu'il est superflu de songer à de pareils moyens qui sont nuls.

J'ai appris ici que l'ennemi s'était montré à Eylau. Il nous a encore suivis aujourd'hui. On s'est tiraillé toute la journée. Le feu a cessé à la nuit à Einsiedelkrug. Sa cavalerie nous a presque toujours devancés par notre gauche; elle était en même temps que nous à la hauteur d'Heiligenbeil. Il s'engagera probablement demain matin une action à la tête de la ville. Je me propose d'abandonner toute la rive droite de la Passarge et de rompre les ponts.

Après l'action d'hier en avant de Brandenbourg, des habitants ont pris les armes et fait feu sur l'arrière-garde ; ils ont blessé deux officiers et tué plusieurs soldats.

Ce n'est que cette nuit que j'ai reçu l'ordre de Votre Altesse de détruire toutes les voitures laissées en route et de couper les tourillons des canons. Ce n'est qu'au jour et au moment où l'arrière-garde sortait d'Hoppenbruch que l'on a vu les affûts, caissons et artillerie de siège. On n'était plus à temps de les détruire et nous n'avons aucun moyen de scier les tourillons.

En entrant dans le faubourg de cette ville, nous y avons trouvé une douzaine de pontons et trois pièces de siège. J'ai donné des ordres pour que l'on enlève les pièces. Si j'en ai le temps, je ferai passer les pontons sur la gauche de la Passarge.

Le mauvais état du ferrage, celui de la route qui n'est qu'un verglas, et l'extrême fatigue des chevaux nous en ont fait perdre beaucoup aujourd'hui.

J'ai donné l'ordre que l'on renvoie demain à Danzig les malades, blessés ou éclopés, hommes et chevaux, les voitures et artillerie qui ont besoin de réparation. J'ai en même temps donné l'ordre qu'il me soit fourni des états sommaires des combattants, de l'artillerie, des munitions de guerre et des ambulances ; la division Heudelet n'en a pas, et celles de la division Grandjean, ainsi que ses transports militaires

qui la suivaient sous la protection de l'arrière-garde prussienne, ont été livrées à l'ennemi.

Je ne sais où est la division du général Marchand qui a précédé notre départ de Königsberg. D'après ce que j'ai entendu, elle ne doit pas être loin d'Elbing. Elle était sous les ordres du maréchal duc d'Elchingen.

110. *Ney à Berthier.*

On va donc tenir tête à l'ennemi, et pendant que Macdonald se poste à Braunsberg, la division Marchand ou 34e division doit se placer entre Braunsberg et Frauenbourg. Le maréchal Ney la renforce de deux bataillons et propose de la renforcer de deux autres bataillons. Mais, lorsque Berthier lui demande quelle est la situation de l'artillerie, Ney répond que la division Marchand n'a que 4 canons et 2 obusiers !

Elbing, 6 janvier 1813.

Monseigneur, conformément aux ordres de V. A. S. je prescris au général Marchand de ne pas s'éloigner de plus d'une journée de marche du corps du duc de Tarente et de s'établir à Frauenbourg, si, comme vous me l'annoncez, ce maréchal prend position à Braunsberg.

J'expédie également des ordres pour que les troisièmes bataillons des 3e et 105e de ligne partent de Marienbourg demain 7 pour rejoindre le 9 la 34e division à Frauenbourg.

Dans l'intention où est le Roi de réunir toutes les troupes disponibles, Sa Majesté jugera peut-être convenable de faire également venir ici les deux bataillons qui sont arrivés il y a quelques jours au 128e régiment faisant partie du 2e corps et au 129e qui fait partie du 3e corps. J'attends à cet égard les ordres de V. A. S.

Vous me demandez, Monseigneur, la situation de l'artillerie. Celle de la division Marchand consiste

en 4 pièces de canon et 2 obusiers avec un caisson par pièce ; il n'en existe pas ni au 2e ni au 3e corps. Il n'existe non plus aucun caisson d'ambulance ni dans ces deux corps d'armée ni dans la 34e division.

La formation des cadres des 4e et 5e bataillons de chaque régiment qui doivent être renvoyés en France sera impraticable pour les 2e et 3e corps, attendu qu'il n'y existe pas un seul régiment qui, en prenant tout ce qu'il offre d'hommes disponibles, puisse fournir à la composition au complet du cadre d'un seul bataillon. Cette mesure ne pourra non plus s'exécuter dans la 34e division tant qu'elle restera en ligne.

P.-S. — Mon état-major n'étant pas encore arrivé, je prie V. A. de faire parvenir au général Ledru la lettre ci-jointe qui contient l'ordre pour le départ des deux bataillons

111. *Ney à Berthier.*

Ney propose, pour accélérer les ordres et établir l'unité d'action, de mettre sous le commandement supérieur de Macdonald la division Marchand, et il propose de nouveau d'envoyer deux bataillons de renfort à cette division.

Elbing, 7 janvier 1813.

Monseigneur, il serait, je pense, convenable que la division Marchand qui est placée en seconde ligne derrière les troupes du duc de Tarente fût entièrement sous le commandement de ce maréchal.

Je prie V. A. S. d'ordonner ce nouvel arrangement d'où résulterait beaucoup plus de célérité dans l'expédition des ordres et cette unité d'action et de volonté si nécessaire au bien du service.

Quant à moi, Monseigneur, je continuerais à rester auprès du Roi qui m'emploierait suivant les circonstances.

Je vous prie, Monseigneur, de me faire connaître si les bataillons des 128e et 129e régiments qui arrivent aujourd'hui de Marienbourg doivent faire provisoirement partie de la division du général Marchand et s'ils iront le rejoindre à Frauenbourg[1].

1. La lettre est ainsi apostillée et par le roi de Naples et par le major général : *Ces propositions paraissent devoir être accueillies.* Berthier. — *Approuvé.* J. N. (Joachim Napoléon).

112. *Ney à Berthier.*

Autre lettre de Ney ; il transmet au major général l'état de situation de son 3e corps et il propose d'envoyer les cadres à Küstrin, Spandau et Magdebourg pour qu'ils soient plus près des renforts qu'ils doivent recevoir.

Elbing, 7 janvier 1813.

Monseigneur, j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de V. A. S. l'état de situation du 3e corps d'armée.

Je vous prie de vouloir bien obtenir que les faibles cadres qui le composent soient renvoyés à Küstrin, Spandau et Magdebourg pour être plus près des renforts qu'ils auront à recevoir successivement.

Je prie aussi V. A. S. d'adresser des ordres à l'officier commandant l'artillerie à Danzig pour que la livraison des fusils pour les hommes désarmés n'éprouve aucun obstacle.

113. *Marchand à Ney.*

Voilà Marchand avec sa division à Frauenbourg. Il a dû marcher toute la journée du 6 pour venir occuper cette position. Et dans quel état sont ses troupes! Depuis Königsberg, la moitié des hommes ont disparu, ils sont partis en abandonnant leurs armes, et c'étaient tous, non pas des malingres et des éclopés, mais des gaillards pleins de santé! Un mauvais esprit qu'on ne peut dompter règne dans cette division, et Marchand, ainsi que son lieutenant Devilliers, est désespéré : jamais il n'a vu de plus mauvais soldats!

Frauenbourg, 7 janvier 1813.

Monsieur le maréchal, je suis retourné hier à Frauenbourg avec la 34e division. Je n'ai reçu l'ordre que V. E. m'avait adressé à ce sujet que lorsque je n'étais plus qu'à trois lieues d'Elbing; ce qui nous a fait faire une journée bien fatigante.

J'ai l'honneur de vous adresser l'état de situation de l'artillerie que V. E. m'a demandé. Je vous envoie également une situation des présents sous les armes de ma division à l'appel de midi. Il manque déjà la moitié des soldats depuis notre départ de Königsberg et malheureusement c'est le mauvais esprit qui règne dans cette division qui occasionne cette perte énorme. Ses chefs annoncent qu'ils ne peuvent nettement répondre de pouvoir retenir leurs soldats s'ils entendent le canon. Déjà on en a rencontré une grande quantité qui s'en vont sans armes, quoique très bien portants.

Je ne cache point à V. E. que je suis désespéré de

commander une pareille troupe, et je vois avec regret arriver de nouveaux bataillons qui auraient besoin de puiser de l'énergie à une meilleure source; je crains bien qu'ils ne se gàtent totalement ici.

Le général Devilliers que je regarde comme un très brave homme et qui, parlant allemand, a l'occasion de se convaincre de ce mauvais esprit, est désespéré de son côté.

La troupe française qui fait partie de la division ne me donne pas plus de confiance que la troupe allemande, et, au total, je ne crois pas avoir jamais rencontré sous mes pas une plus mauvaise espèce de soldats.

114. *Marchand à Macdonald.*

Les plaintes que Marchand fait à Ney, il les réitère le lendemain à Macdonald. Il a, sur l'ordre de Macdonald, occupé Sankau qui couvre Frauenbourg. Mais il regrette de montrer d'aussi mauvaises troupes au duc de Tarente ; il répète qu'elles s'enfuiront au premier coup de canon, comme elles ont déjà fait à Kovno, et il a peur qu'elles ne donnent un funeste exemple aux deux bataillons de renfort qu'il va recevoir : s'il n'avait pas l'avantage de servir sous les ordres de Macdonald, il refuserait de commander une pareille division « où l'on n'a qu'à se déshonorer » !

Frauenbourg, 8 janvier 1813.

Monsieur le maréchal, j'ai reçu la lettre que V. E. m'a fait l'honneur de m'écrire, et je me conformerai exactement à tout ce que vous me prescrivez.

Je fais occuper le village de Sankau par un poste de 150 hommes qui en fournira un de 25 sur la route qui longe le Frische Haff près de l'embouchure de la petite rivière de Baude. Je faisais déjà garder la route de Mühlhausen.

Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur le maréchal, combien je suis enchanté de me trouver sous les ordres de V. E. Je désirerais seulement avoir de meilleures troupes à vous présenter. Mais je ne conçois pas qu'on puisse trouver un plus mauvais esprit et de plus mauvais soldats. Lorsque j'ai reçu l'ordre de revenir à Frauenbourg des environs d'Elbing, j'ai perdu la moitié de la division : un bon nombre de sol-

dats très bien portants ont jeté leurs armes et se sont dirigés vers la Vistule. Les chefs m'assurent qu'ils ne peuvent répondre de leurs troupes et qu'au premier coup de canon leurs soldats les abandonneront. C'est ce qu'ils ont déjà fait d'une manière scandaleuse à Kovno où ils étaient sous les ordres du général Loison. Il me reste 1.100 hommes. Il doit m'arriver aujourd'hui deux bataillons qui doubleront à peu près cette force. J'aurai l'honneur de vous envoyer un état de situation dès qu'ils seront arrivés.

Il serait bien plutôt à désirer que ces nouveaux bataillons qui sont novices allâssent puiser un peu d'énergie à une meilleure source. Si je n'étais pas dédommagé par l'avantage de servir sous vos ordres, je déclarerais au Roi que je ne veux point commander une pareille division où l'on n'a qu'à se déshonorer.

Il paraît que le Roi compte beaucoup sur l'humeur pacifique des Russes qui peuvent se porter sur Elbing par Mühlhausen et ils y seraient arrivés que nous n'en aurions pas la moindre nouvelle.

115. *Macdonald à Berthier.*

Macdonald sait que le roi de Prusse a destitué Yorck et l'a remplacé par Kleist. Mais Frédéric-Guillaume sera-t-il obéi? S'il a de bonnes intentions, ses troupes ne lui ressemblent pas, et la division d'Yorck est soumise aux excitations du peuple de la Prusse orientale. Elle n'hésitera même pas, selon Macdonald, à mettre bas les armes; ce sera une comédie, et les principaux personnages y joueront leur rôle à merveille.

Braunsberg, 8 janvier 1813.

Monseigneur, je reçois, avec la lettre que V. A. m'a fait l'honneur de m'écrire hier, copie de celle du comte de Saint-Marsan. Les intentions du roi sont bonnes; mais celles de ses troupes sont très mauvaises. Les habitants de la Prusse orientale, pour ne pas parler de la généralité de ceux du royaume, partagent ou excitent ce mauvais esprit.

La convention du général d'Yorck porte, à ce que j'ai appris, que son corps occuperait trois points : Memel, Tilsit et Labiau. Les Russes avaient sans doute leurs raisons pour diviser ces troupes. Ils prévoyaient le cas où le roi désavouerait la conduite de son général.

Croyez, Monseigneur, que les troupes prussiennes du général d'Yorck ne feront aucune difficulté pour mettre bas les armes si les Russes font seulement mine de vouloir les désarmer. C'est une comédie qui sera jouée à merveille par les principaux personnages[1].

1. Le même jour il mande à Berthier qu'il a, en combattants, 14.344 hommes, officiers compris, d'infanterie, 1.531 hommes et 67 officiers de cavalerie, et 38 bouches à feu.

116. *Victor à Berthier.*

Cette lettre est importante pour l'histoire du contingent de Bade et de Berg dans la campagne de Russie. Cf. notre édition des *Mémoires* du comte Guillaume de Hochberg qui commandait les troupes badoises, p. 226.

Marienwerder, 8 janvier 1813.

Monseigneur, la brigade de Bade, composée de six bataillons, n'a de réuni en ce moment que 35 officiers, 62 sous-officiers et 145 soldats.

Celle de Berg, composée de sept bataillons, ne compte maintenant que 64 officiers, 16 sous-officiers et 253 soldats.

L'état explicatif des pertes que ces deux brigades ont éprouvées pendant la campagne, état que j'aurai l'honneur d'adresser par le courrier de demain à V. A. S., donne la conviction que le nombre des soldats qu'elles ont pu réunir jusqu'aujourd'hui ne peut plus guère s'augmenter, et il est douteux qu'il s'élève à la force d'un bataillon par brigade.

Cette circonstance m'engage à faire les propositions à V. A. S. de conserver ici le cadre d'un bataillon pour chacune de ces brigades où seront admis les soldats présents et ceux qui pourront encore rentrer, et d'envoyer le reste des officiers et sous-officiers dans leurs duchés respectifs, pour servir de cadres aux nouvelles recrues qu'on doit y lever.

J'ai, en outre, l'honneur de proposer à V. A. S. d'appeler à l'armée les troisièmes bataillons des régi-

ments de Bade. Ces bataillons sont dans leurs duchés. Ils pourront servir en attendant que les cadres dont je viens de parler soient remplis et de retour.

Il y a dans le grand duché de Bade un régiment de dragons que l'on dit nombreux et en bon état. Il conviendrait peut-être aussi qu'il fût appelé à l'armée en remplacement des hussards dont la réduction ne promet plus aucun service.

117. *Berthier à Kleist.*

Yorck avait été, comme on sait, désavoué par son souverain, et le 5 janvier, Frédéric-Guillaume envoyait à Murat le lieutenant-colonel Natzmer chargé d'arrêter Yorck et de déférer le commandement du corps prussien au général Kleist qui recevrait en même temps par l'intermédiaire de Natzmer les ordres que le roi de Naples jugerait à propos de lui donner. Natzmer arriva le 9 janvier à Elbing et Berthier lui remit une lettre qui prescrivait à Kleist de rejoindre aussitôt Murat à Elbing par Eylau et Mehlsack. Or, Natzmer fut arrêté par les Russes; mais il avait une mission secrète du roi de Prusse : il devait voir le tsar et lui dire que Frédéric-Guillaume quitterait Berlin pour se rendre en Silésie dès que les Russes auraient passé la Vistule.

Elbing, 9 janvier 1813.

Monsieur le général comte de Kleist, Sa Majesté le roi de Prusse n'ayant pas approuvé la convention ou capitulation signée par M. le général d'Yorck, Sa Majesté le roi de Naples, lieutenant de l'Empereur, commandant en ce moment sa grande armée, ainsi que le corps auxiliaire prussien qui en fait partie et dont vous allez prendre le commandement, vous ordonne de réunir votre corps, infanterie, artillerie, cavalerie, pour rejoindre par journées d'étape et le plus tôt possible son quartier général à Elbing. Je vous invite à me faire connaître l'itinéraire que vous avez déterminé. Sa Majesté désirerait que vous passassiez par Eylau et Mehlsack.

Recevez, monsieur le général comte de Kleist, l'assurance de ma haute considération.

Le prince de Neuchatel, *major général.*

118. *Monthion à Macdonald.*

Monthion, c'est-à-dire Berthier (voir la note au bas de la page) annonce à Macdonald l'objet de la mission de Natzmer. L'état-major français s'imagine que tout va se passer comme l'ordonne le roi, que Yorck sera arrêté et que Kleist, prenant le commandement, mènera le corps prussien à Elbing. Pour mieux faire les choses, Monthion (ou Berthier) consent même à un armistice tacite et il croit que les Russes s'abstiendront de toute hostilité pour laisser Natzmer remplir sa mission.

Elbing, 9 janvier 1813.

A M. le maréchal duc de Tarente.

Je vous préviens, monsieur le maréchal, que M. le lieutenant-colonel Natzmer, aide de camp de S. M. le roi de Prusse, se rend auprès de vous pour porter à M. le général Kleist l'ordre de Sa Majesté pour prendre le commandement du corps prussien, avec le rappel de ses troupes.

Cet officier est également porteur du refus formel que fait le roi de ratifier la convention faite par le général de Yorck avec l'armée russe.

Donnez les ordres nécessaires, monsieur le duc, pour que cet officier passe les avant-postes et faites-le accompagner, suivant l'usage, par un trompette.

Pour le prince de Neuchâtel, major général,

le général de division,

chef d'état-major du major général,

comte MONTHION[1].

1. Le même jour, Berthier informait Macdonald, Augereau et

P.-S. — Si, pendant l'absence de M. le colonel Natzmer, les généraux russes vous proposaient, monsieur le maréchal, de rester dans les positions respectives, sans entreprendre de part et d'autre d'hostilités, ni faire de mouvements, vous pourriez permettre à vos généraux d'y consentir, mais sans qu'il n'y ait rien d'écrit à ce sujet.

Reynier qu' « étant retenu au lit par un rhumatisme goutteux, il avait chargé son chef d'état-major Monthion de signer pour lui, quand il ne pourrait pas le faire lui-même. »

119. *Macdonald à Berthier.*

Macdonald a vu Natzmer le 9 janvier à 9 heures du soir, et le 10, au matin, le lieutenant-colonel prussien a franchi les avant-postes russes. Mais le maréchal ne croit pas que les Prussiens obéissent à leur roi et rejoignent de nouveau les Français. Il assure que tous, officiers et soldats, étaient avant la « catastrophe », dégoûtés de combattre pour notre cause et qu'il est impossible qu'ils rentrent dans nos rangs. Qu'on lise avec un peu d'attention la lettre d'Yorck au roi. Yorck ne dit-il pas qu'il est, avant tout, un véritable Prussien et le fidèle sujet de son roi, qu'il n'a consulté que les intérêts du roi, sans égard à ceux de son allié, qu'il n'a voulu que le bien de la Prusse? D'autre part Macdonald refuse d'entrer dans les plans d'offensive du roi Murat. Il manque de tout. Il n'a ni les vivres ni les fourrages promis. Hommes et chevaux sont exténués, incapables de tenir plus longtemps. La division Heudelet ne se compose que de faibles enfants, et, comme la division Marchand, commet beaucoup de désordres. Cette indiscipline décourage officiers et généraux. Pas d'illusion. Il faut dire la vérité et l'entendre. Il faut ne rien laisser au hasard de peur de tout perdre, et, lui, Macdonald, est d'avis de se retirer à Elbing où il sera du moins près des magasins. — Et Murat cède, et Macdonald se retire à Elbing.

Kranz, 10 janvier 1813.

Monseigneur, j'ai reçu hier, à 9 heures du soir, les deux lettres que V. A. m'a fait l'honneur de m'écrire. Le lieutenant-colonel de Natzmer n'est parti que ce matin : on n'a pas jugé prudent de l'envoyer pendant la nuit aux avant-postes ennemis.

Nous sommes sans vivres, sans fourrages ni avoine, et sans moyens d'en envoyer chercher. On a trompé le Roi en lui annonçant que quelques caissons nous étaient parvenus. Nous n'avons rien rencontré et l'on n'a rien vu sur la route d'ici à Elbing. Il en est de même des voitures de rouliers qui devaient arriver ce matin à 6 heures à Neukirch pour y ramasser des pièces ; il est midi, et ces voitures n'ont pas encore passé ici.

J'ai déjà mandé que les chevaux soit de cavalerie, soit d'artillerie étaient exténués de fatigue et de faim. C'est tout au plus si dans la division Heudelet on pourra atteler passablement quatre à six pièces de manière à pouvoir les remuer. Il faut s'attendre qu'au moindre échec nous perdrons artillerie et bagages. Comment imagine-t-on que des hommes et des chevaux puissent tenir sans vivres et continuellement au bivouac dans une saison si rigoureuse ?

La division Heudelet, composée d'enfants, est sans force pour soutenir de semblables fatigues ; à l'exemple de la division Marchand, elle commet déjà beaucoup de désordres.

Tout le monde est fatigué. Le relâchement de la discipline qu'on ne peut bien rétablir qu'en des lieux de repos et les privations de toute espèce dégoûtent généraux et officiers. J'ai le courage de dire la vérité ; il faut avoir celui de l'entendre et ne pas se faire illusion. Autrement, on achèvera de perdre ce qui reste de l'armée.

Je prie V. A. de demander des ordres précis à S. M. pour les positions qu'elle se propose de tenir ; autrement, je réunirai demain toutes mes forces sur les hauteurs d'Elbing pour y livrer bataille, s'il le faut. On ne le peut ici où l'on manque de tout, où j'avais l'espoir que, plus rapproché, j'aurais plus de facilité pour puiser des ressources. Mais il est démontré qu'il n'y a pas plus de moyens de transport

à Elbing qu'ici ou que l'on s'en sert pour des services étrangers. Rapprochés de cette ville, nous aurons au moins la main dans les magasins.

Je prie en outre V. A. d'assurer le Roi que personne n'a peur ni des Cosaques, ni de quelques forces que ce soit, ainsi que Sa Majesté le fait entendre. C'est l'expérience et la prudence qui ont tracé jusqu'ici ma conduite et je persiste à croire qu'il faut à tout prix conserver nos communications, nous tenir réunis et ne rien laisser au hasard, parce que la moindre chance défavorable peut tout perdre.

On se fait illusion sur le corps prussien. Malgré le désaveu formel du roi, il sera désarmé ou désertera. Longtemps avant cette catastrophe, officiers et soldats étaient dégoûtés de combattre pour notre cause. On peut juger si, d'après ce qui vient de se passer, ils retrouveront de la bonne volonté pour rentrer dans nos rangs. Pour s'en convaincre, il suffit de lire avec un peu d'attention la lettre du général d'Yorck au roi, accompagnant le traité qu'il a conclu.

120. *Chansons françaises et russes sur la campagne de 1812.*

On cite parmi les chansons que chantaient les Français en 1812 dans la première partie de la campagne — car, dit Griois, à dater du 30 octobre, ils ne chantèrent plus — une *chanson de vivandière*, une *Allemande* que les grenadiers de la garde, selon le sergent Bourgogne, dansaient à Moscou, la marche célèbre *La Victoire est à nous* que les musiques jouaient à l'entrée des Français dans la ville. Mais voici d'autres chansons, bien peu remarquables, il est vrai, sinon par l'illusion patriotique qu'elles traduisent. L'une qui n'a pas de titre et qui se chante sur l'air *Deri-dera-la-la*, s'adresse au tsar Alexandre :

Alexandre, qu'allez-vous faire?...
A Saint-Pétersbourg nous irons,
Tout en vous chauffant les talons,
Avec Napoléon, avec Napoléon...
Le Français avance à grands pas;
Napoléon est à sa tête,
Allant de conquête en conquête;
Autrefois il vous corrigea,
Et vous avez oublié ça;
Il vous en souviendra.

L'autre intitulée *Fuite précipitée des Russes à l'approche des Français*, se chante sur l'air : *A la façon de Barbarie, mon ami.* Elle a été composée après l'entrée des Français à Vilna ; elle s'adresse encore à l'empereur Alexandre, et elle est aussi plate que l'autre :

La Pologne n'est plus à vous...
Les Français chez vous droit iront...
Dans votre pays de glaçons,
On va vous réchauffer l'esprit...
Partout vous serez poursuivi...
Nous irons à Saint-Pétersbourg
Pour vous voir, Alexandre,
Avec nos flûtes et nos tambours;
Vous pouvez nous attendre...
Ensuite à Moscou nous irons
Pour voir la Moscovie aussi.

Les airs russes contrastent avec les airs français. Ceux-ci ont un accent sentimental et la cadence alerte, la phrase éclatante. Ceux-là ont des notes tristes et qui se prolongent. La langue des chansons russes est d'ailleurs fort simple. Elles déplorent la ruine de Moscou, la petite mère, la ville nourricière, la ville aux coupoles d'or, et l'une d'elles dit :

Elle est en ruines, ma route chérie,
La route qui va de Mojaïsk à Moscou.
L'ennemi a suivi cette route,
Ma route chérie est imbibée de sang,
Hélas! elle est imbibée de sang.
L'ennemi est allée jusqu'à Moscou.
Elle est en ruines, la ville aux murs blancs,
Elle a été consumée par le feu.

Les chansons regardent les Russes comme les auteurs de l'incendie, et il y en a une qui, sous la forme d'une prière, s'adresse ainsi aux soldats morts pour la patrie :

Nous ne vous avons allumé qu'un cierge,
Mais ce fut un cierge brillant.
Nous avons allumé pour vous, nos enfants chéris,
Nous avons allumé un cierge : notre mère Moscou.

Il y a, enfin, des chansons russes qui plaisantent, sans goût et sans esprit, Napoléon et son armée, comme les nôtres plaisantent Alexandre et les « Russiens[1]. »

1. Cf. *Feuilles d'histoire*. 1911. I, p. 464-466 (article de Roger Lévy) et *Journal des Débats*, 6 janvier 1912 (article de G. Welter).

121. *Chansons allemandes sur la fuite de Napoléon.*

Ces cinq chansons sur la fuite de Napoléon (*Napoleons Flucht aus Russland*) se trouvent dans le premier tome du recueil de Ditfurth. Leur valeur littéraire est mince; elles offrent nombre de vers qui ne sont là que pour la rime, et leurs plaisanteries manquent de sel. La meilleure et la plus originale est sans doute la troisième avec ses antithèses cherchées et parfois spirituelles. Toutes expriment cette idée que Napoléon, le moderne Pharaon, a été perdu par l'orgueil et frappé, puni par Dieu : il était le fils du diable, il était l'ennemi de Dieu et il se tenait pour l'égal de Dieu. Elles se plaisent à montrer qu'il a dû se sauver en traîneau, *im Schlitten*[1], et que son armée a été engloutie par la Russie. Il n'est pas question de l'Allemagne ni des contingents allemands dans ces chansons. Mais la quatrième contient une strophe curieuse : que l'Angleterre et l'Espagne chantent victoire et qu'on n'aura de paix que si la France est démembrée, *zerrissen*.

I

1. Napoléon vint en Russie
Poussé par l'orgueil;
A Moscou il prit des quartiers;
Il n'y vécut pas longtemps :
La flamme a détruit
Entièrement la ville.
Il fuit, il tourne dos,
Et vite rentre chez lui.

1. Ce trait a frappé toutes les imaginations. Pasquier ne dit-il pas que Napoléon s'éloigna, « porté sur un misérable traîneau » (*Mém.* II, p. 42)? Rist n'écrit-il pas (cf. notre tome I, p. 302) : « Nous apprîmes sa fuite sur un traîneau de paysan? »

2. Mais la faim et la grande misère
Partout les assaillent;
De froid, des milliers tombent morts,
Et des milliers, sous les Cosaques.
La Bérésina, dans leur fuite,
Les engloutit par moitié.
Napoléon, le fils du diable,
S'est sauvé en traîneau.

3. Ainsi tombe l'orgueil,
Car le Dieu du ciel juge
Et punit maintenant tous les crimes
Qu'il a depuis longtemps commis.
La Grande Armée, ô malheur, ô malheur!
Dans la glace et la neige ensevelie,
Morte de faim, de gelée et de misère,
Les loups et les corbeaux la dévorent!

II

1. Dieu lui-même a jugé
Et anéanti son ennemi
Qui s'estimait égal à lui.
Il l'a frappé du mal
De faim, de glace et de neige,
Et le monde s'est épouvanté.

2. Huit cent mille guerriers,
Les fiers vainqueurs du monde,
Conduits par le dieu des batailles,
La Russie les a engloutis,
Et lui-même a eu peine à se sauver
De la mort, dans un traîneau.

3. Ainsi advint ce qui n'advint jamais,
Et jamais des yeux ne reverront
Un tel assemblage d'horreurs;
Dieu lui-même a jugé
Et anéanti son ennemi,
Le fier Pharaon.

III

1. Hommes, chevaux et chars,
Dieu les a ainsi frappés.
Elle erre par la neige et les bois,
La grande et puissante armée des Français,
L'Empereur en fuite,
Les soldats sans discipline!
Hommes, chevaux et chars,
Dieu les a ainsi frappés!

2. Chasseurs sans fusils,
Empereur sans armée,
Armée sans empereur,
Désert sans guide!
Hommes, chevaux et chars,
Dieu les a ainsi frappés!

3. Tambours sans caisse,
Cuirassiers en robes de femme,
Chevaliers sans glaive,
Cavaliers sans cheval!
Hommes, chevaux et chars,
Dieu les a ainsi frappés!

4. Enseignes sans enseigne,
Fusils sans chien,
Carabines sans balles,
Piétons sans pieds!
Hommes, chevaux et chars,
Dieu les a ainsi frappés!

5. Généraux sans raison,
Canonniers sans canon,
Fugitifs sans souliers,
Sans repos ni relâche.
Hommes, chevaux et chars,
Dieu les a ainsi frappés!

6. Greniers sans pain,
Et partout la misère,
Voitures sans roues,
Tous las et abattus,
Malades sans voitures :
Dieu les a ainsi frappés!

IV

1. Est-ce bien certain et vrai,
Comme on nous l'a appris,
Qu'une aussi grande armée
Est allée en Russie?
Rumdivididirallala!

2. Oui, ceux qui vont en Russie
Sont partis pour la guerre,
Et à pied, et à cheval,
Pourvus d'épées et de canons!

3. Et, arrivé en Russie,
L'empereur Napoléon
A pris aussitôt
La belle ville de Moscou.

4. Et il a dit à l'armée :
« Ici il n'y a rien à prendre;
Il nous faut avoir encore
Pétersbourg, la capitale.

5. Il y a là viande et pain à foison,
Et une joyeuse vie;
Il y a là bière et vin en suffisance,
Et de l'eau-de-vie, outre cela! »

6. Empereur, prends bien garde
A ce qui t'adviendra!
Ne vois-tu pas un plus puissant que toi
Debout sur la frontière?

7. Cosaque et milicien
Sont déjà sur le rempart.
Jouez maintenant, canonniers,
Jouez, et que la danse commence !

8. « Ah ! nous pensions être les maîtres,
Et les Cosaques nous ont faits prisonniers,
Et ils nous frappent du knout,
Et du fer et du bois de leur lance ! »

9. Ils courent vite, les Français,
Pour se réchauffer un peu ;
Mais leur faim était si grande
Qu'il leur fallut en mourir.

10. Un officier français
Dit : « Nous sommes perdus ;
Tous nos beaux hommes
Sont gelés dans la neige ! »

11. Et en Angleterre, et en Espagne
On chante victoire.
La France doit être démembrée ;
Sinon, il n'y a pas de paix !

12. Dieu punit l'orgueil,
Comme cela est écrit,
Et le fier Bonaparte,
Il devait succomber !

V

1. Sus, hardi, Cosaques ! Il faut entrer en campagne.
Pour nous le tsar donne le pain et l'argent.
Il faut marcher contre les Français,
Il faut défendre la maison de Russie.
Hourra : les Cosaques sont là !
Ils ont de longues barbes, et comme les diables, les [voilà !]

2. Alexandre, le tsar, le grand, le grand héros,
S'est battu avec Napoléon.
A Moscou, là fut la grande, grande bataille.
Napoléon perdit toute son armée.

3. « O bon Dieu, où nous retirer maintenant;
Cette fois, les choses ne vont pas à mon gré.
Je n'aurais jamais cru cela, de la nation russe,
Qu'elle me chasserait aussi vite! »

4. Il criait Dieu sait!
« Comme je suis devenu tout à coup malheureux!
La caisse de guerre est perdue,
Et trente mille chevaux sont gelés! »

5. Et, lorsqu'il vint à Dresde,
On lui demanda où il avait été;
Il dit qu'il avait voulu entrer en Russie,
Et que ce serait pour lui une leçon.

6. Et, lorsqu'il vint à Mayence,
Ce fut de nuit, à minuit et demi.
Les lumières n'éclairaient pas trop bien,
On le prit pour le prince de Neuchâtel.

7. Et lorsque sa voiture roulait vite,
On lui demanda où il voulait aller;
Il dit qu'il voulait aller à Paris,
Faire soigner ses pieds gelés.

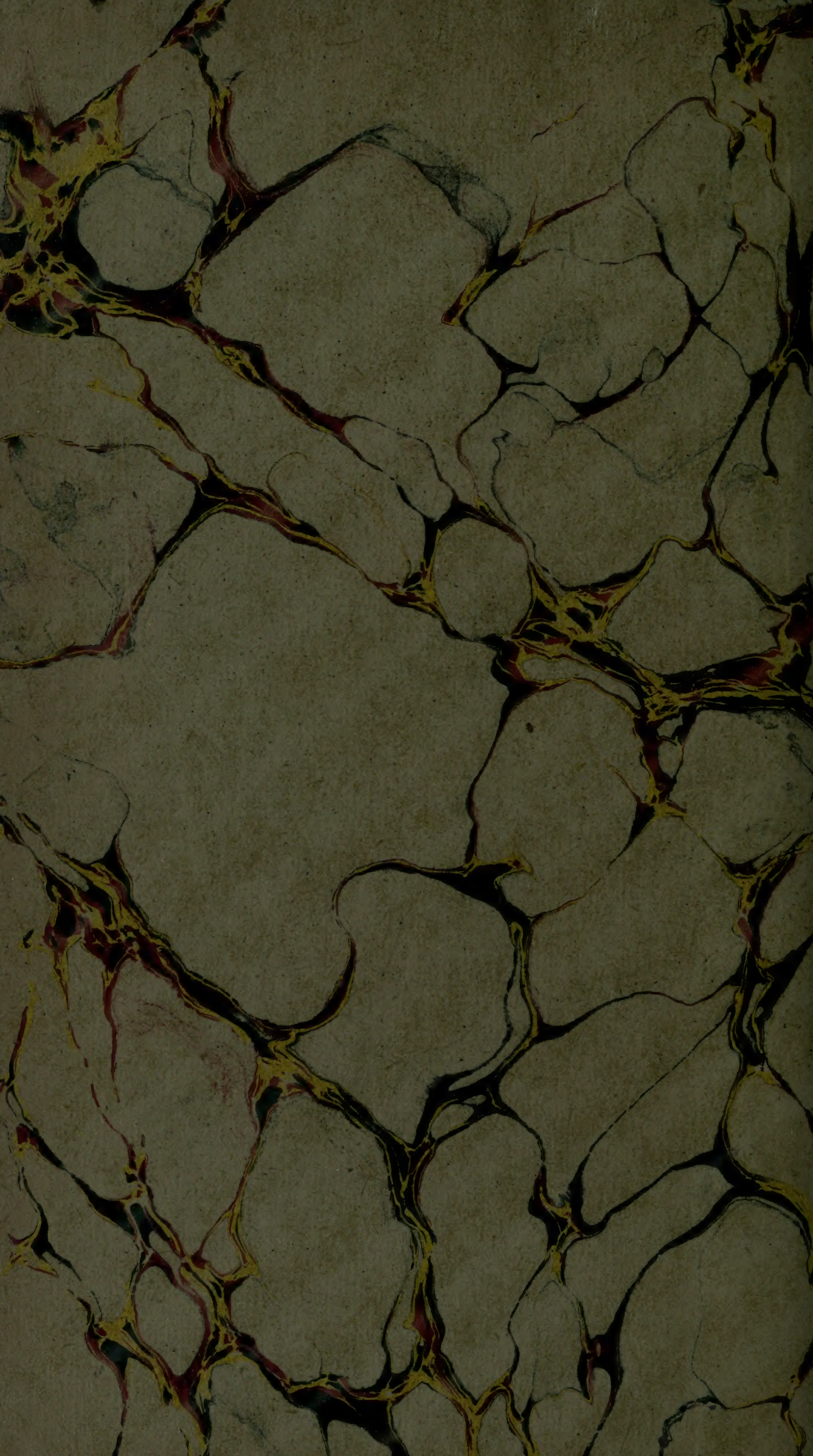
8. Et lorsqu'il vint à Paris,
Le sénat vit ses pieds gelés,
Et dit : « Napoléon sort de Russie,
O Dieu! qu'il a l'air lamentable! »

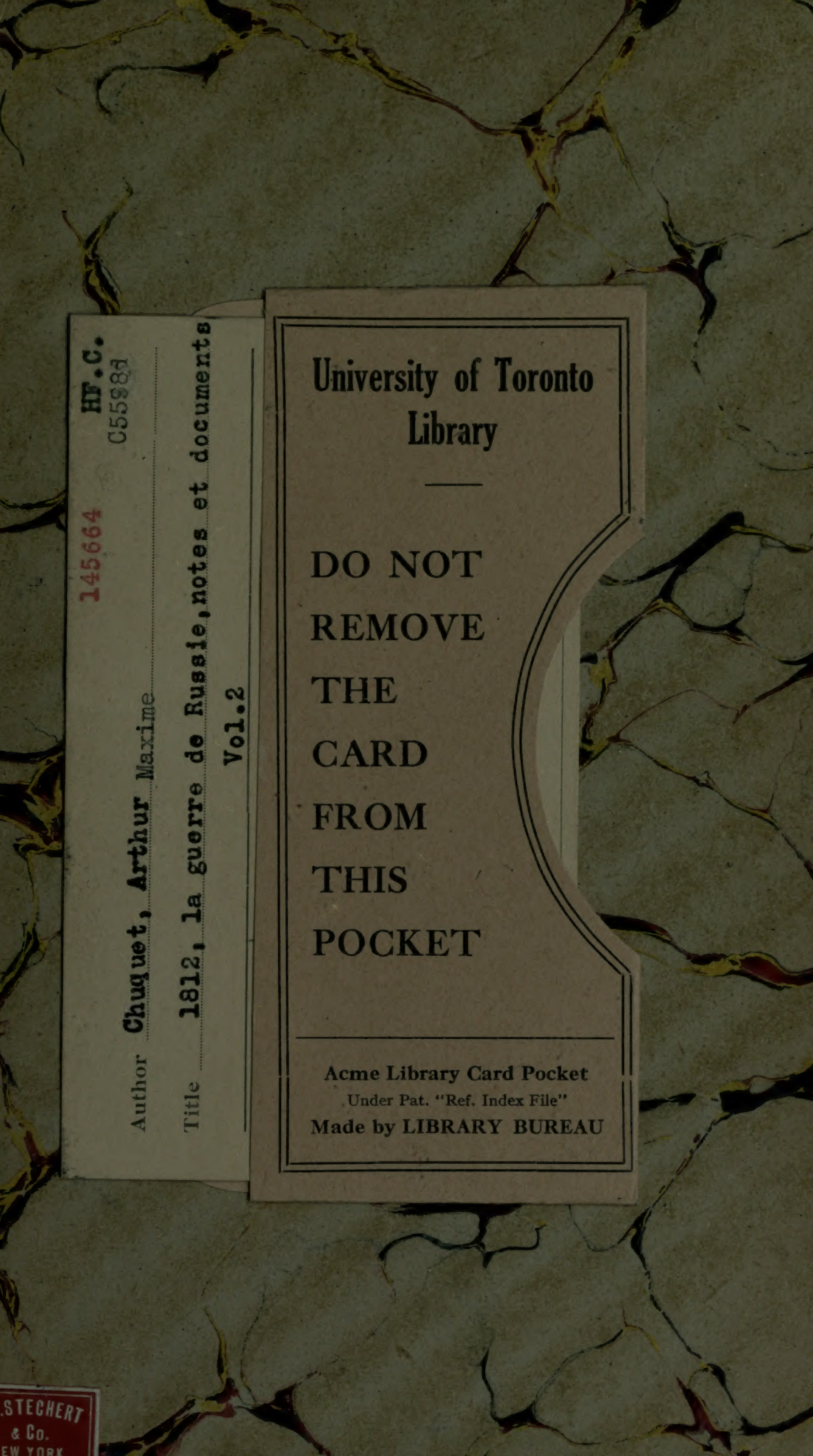
9. Des mamelucks arrivent à cheval,
Ils amènent l'Empereur sur un traîneau de paysan,
Et les gens regardent par la fenêtre :
« O mon Dieu, quel air a maintenant notre Empe-
[reur! »]

TABLE DES MATIÈRES

Pages

LA ROCHE-SUR-YON
IMPRIMERIE CENTRALE DE L'OUEST
56-60, RUE DE SAUMUR, 56-60





145664
HF.C.
Author Chuquet, Arthur Maxime
Title 1812, la guerre de Russie, notes et documents
Vol.2
University of Toronto Library
DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU
STECHERT
& Co.

